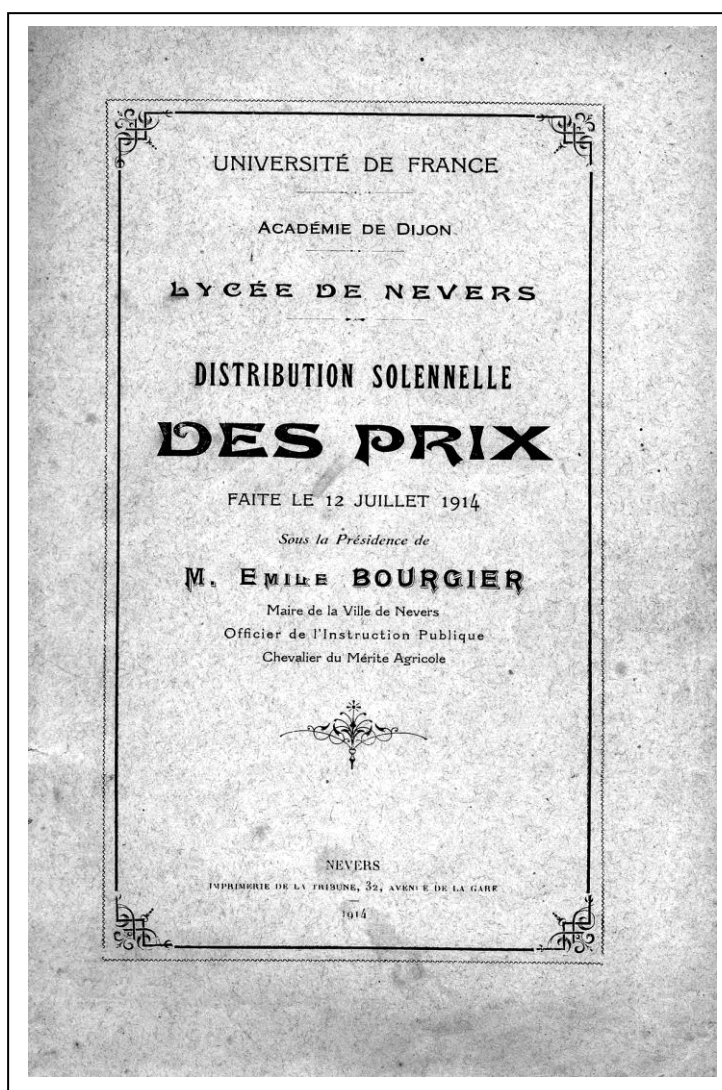


Cahier Nivernais d' Histoire de l' Education



N° 26 – 2013

**A
MNE**

LES AMIS DU MUSÉE NIVERNAIS DE L'ÉDUCATION

Sommaire du numéro 26

• Avant-propos - Pascale MASSICOT, Adjointe à l'Action Educative et à la Jeunesse, ville de Nevers	3
• Donateurs	4
• Témoignage : L'Ecole de la Maîtrise en 1956 et 1957 - Salem CHAKER	5
• Des nouvelles « posthumes » sur « La Voix des Ruines ». – Jean BUGAREL	6
• La Commémoration du Centenaire de la Grande Guerre : Liste des articles, documents et objets concernant la Grande Guerre que le Musée peut mettre à la disposition des chercheurs dont les cahiers de cours moyen de Georges Gaugey (1916), école de St Amand en Puisaye :	8
• L'année 1914 au Lycée de Nevers. – Jean BUGAREL	18
• Rapport sur la situation de l'enseignement primaire par l'Inspecteur d'Académie J. PELTIER (1915)	32
• Interview de Lucien et Emilienne Reuge - Jacqueline MASSICOT	41
• André Maillot Poète, humaniste et inspecteur de l'enseignement primaire à Clamecy - Jean BARJOT ...	51
• Document : <i>Lettre d'un compagnon tailleur de pierres de Nevers à ses parents en 1859</i>	64
• L'école et la santé de l'enfant au XX ^e siècle : Machy : Une longue histoire - Madeleine TANNEAU	67
• Document : <i>Ecole de Flez-Cuzy (circa 1900)</i>	77
• La marine et l'enseignement à Guérigny de 1792 à 1971 - Jean André BERTHIAU	78
• Sortie de printemps à Guérigny le samedi 8 juin 2013 en images	87
• Charles Louis PHILIPPE (1874 -1909) Une notoriété hors du commun. - Roger CLAY	91
• Retrouvailles de la promotion MATH ELEM 1958-59 du Lycée Jules Renard à Nevers	107
• Nécrologie : André Féron	137
• Journées Européennes du Patrimoine 2013	138
• Le Mot du Président - Philippe Joly	139

LES CAHIERS NIVERNAIS D'HISTOIRE DE L'ÉDUCATION

Une publication des Amis du Musée Nivernais de l'Éducation

25 Numéros parus – 12,00 € le numéro

****Prix spéciaux pour la collection complète ou pour les adhérents****

Sont également disponibles **les numéros hors série** des Cahiers :

- Une famille d'instituteurs de la Nièvre : les GILHODES (1840-1905)	10,00 €
- Histoire du C.D.D.P de la Nièvre (1950 – 1971)	10,00 €
- Histoire du C.D.D.P de la Nièvre (1971 – 1986)	10,00 €
- Journal de guerre (Promo 1914 - 1917) Ecole Normale de Varzy	10,00 €
- Histoire de l'instruction des Sourds-muets de la Nièvre (1826-1926)	10,00 €
- Lycée Saint Joseph – Nevers. Historique et documents divers	10,00 €
- La pédagogie Freinet dans la Nièvre (1936 à 2008)	25,00 €
- Brochures CAMOSINE consacrées au Musée :	
N° 85 : "Évocation illustrée des années 30 et 40"	10,00 €
N° 95 : "D'encre et de plume"	10,00 €
N° 108 : "De la plume à la... souris"	10,00 €

Directeur de la publication : Philippe Joly

Mise en pages et illustrations : Philippe Joly



Avant-propos

Pascale MASSICOT 

Adjointe à l'Action Educative et à la Jeunesse
Ville de Nevers

C'est avec un grand plaisir que je réponds à l'invitation des Amis du Musée de l'Education en rédigeant cet avant-propos.

L'Education, la Culture, l'éducation à la culture, voici des mots qui résonnent en moi. Des mots forts qui permettent à chacun d'entre nous de se construire, de se comprendre et de se réaliser.

Eduquer, guider, montrer le chemin, transmettre, ne sont-elles pas les notions fondamentales de notre société ?

Fille d'enseignants Freinet, enseignante à mon tour, puis fondatrice d'une association, mon héritage et mon engagement me mènent aujourd'hui aux responsabilités d'Adjointe à l'Action Educative aux côtés de Florent Sainte Fare Garnot.

Je fais partie d'une équipe municipale qui peut être fière de ce que nos prédécesseurs ont fait en matière d'éducation. Nous avons un socle solide qui permet à tous les enfants de la ville de bénéficier de conditions favorables d'apprentissage. Nous perpétons cette volonté politique en nous adaptant aux changements de notre société. Nous cherchons à progresser dans l'excellence éducative.

Notre ville est dans une démarche de co-éducation.

Dans cet esprit, nous avons, dès la rentrée 2013, permis aux petits Neversois de retrouver un rythme favorable aux apprentissages. Notre attention au bien-être des enfants est permanente et nous les plaçons au cœur de nos préoccupations et de nos réflexions.

Vous, Amis du Musée, vous participez à cette chaîne et vous êtes garants de notre mémoire commune.

Par votre engagement, ce musée est une mine tant par son stock que par ses expositions présentées, toutes de très grande qualité, mais aussi par vos publications, l'accueil que vous réservez aux classes et la qualité de ses bénévoles qui se dévouent sans compter.

Je tiens à vous remercier très chaleureusement pour l'œuvre accomplie.



DONATEURS :

- ❖ M. BARJOT, Jean (Cervon) : une blouse écolier 1940.
- ❖ CENTRE SOCIAL LA BARATTE (Nevers) : une Gestetner « Blinde » électrique fixée sur meuble bois.
- ❖ M. DELOYE, Paul (Marzy) : deux cadrins émaillés (1940).
- ❖ CONCEPT IMAGE (Mme BULLE, M. PAIREAULT) : Dons de livres édités par leur maison d'édition.
- ❖ M. DENIS, Jacques (Guérigny) : livres scolaires.
- ❖ Mme PANNETIER, Catherine (Nevers) : une vitrine bois pour exposition, un jeu (loto des 1001 nuits) datant de 1920.
- ❖ Mme PROPHETE, Jacqueline (Fourchambault), cahier de couture ayant appartenu à Mme Huguet Jeanne, cahier 1904-1905 à 1908.
- ❖ Mme RAVOT-GOIN, Brigitte (Coulanges-lès-Nevers) : Livres scolaires, cartes murales, tableaux « Rossignol ».
- ❖ Mme ROCHEREUIL, Catherine : Livres scolaires (primaires, collèges, lycée).
- ❖ M. SOURD Jean-Jacques (Nevers) : 3 cahiers abrégés d'histoire et géographie (1871-1872), 4 cahiers (classes 4^{ème} B) lycée de Nevers : histoire, géographie, morale, algèbre (1906/07), un cahier de géométrie (Ecole primaire supérieure de Decize ; un livret de l'école nationale d'arts et métiers de Cluny, 1909/10, règlement général et trousseau.
- ❖ Mme TOURLONIAS-BRAQUE (Coulanges lès Nevers) : livres scolaires (primaire, collège, lycée), documents de préparation de classes d'instituteurs, documents de l'école normale de garçons de Varzy.
- ❖ M. VOLUT, Pierre (Decize) : DVD Rom « un siècle à Decize et aux environs ».

Dons en espèces :

- ❖ M. BARJOT, Jean ; Mme BONNET, Jocelyne ; M. BUGAREL, Jean ; Mme CHAMPMARTIN, Yvette ; M. CLARK, James ; M. JOLY, Philippe ; M. LAVEDAN, Gérard ; Mme LOURDIN Jeannine ; Mme MASSICOT, Jacqueline ; M. PAUTRE Alain ; M. PONGE, Jean-Louis ; ROTARY CLUB Champagne-Bourgogne ; M. SALLE, Jean.

MERCI AUX DONATEURS

Témoignage : L'Ecole de la Maîtrise en 1956 et 1957

On m'a communiqué vos coordonnées au Musée Nivernais de l'Education que j'ai visité ce jeudi 25 juillet 2013 avec mes deux filles et mes quatre petits-enfants (2, 7, 9 et 11 ans). Pour moi, il s'agissait d'un véritable pèlerinage puisque j'ai été scolarisé dans cette école en 1956 et 1957, époque où cette annexe abritait les petites classes primaires de l'Ecole du Château. J'ai quitté Nevers en 1963 et n'y ai plus séjourné depuis.

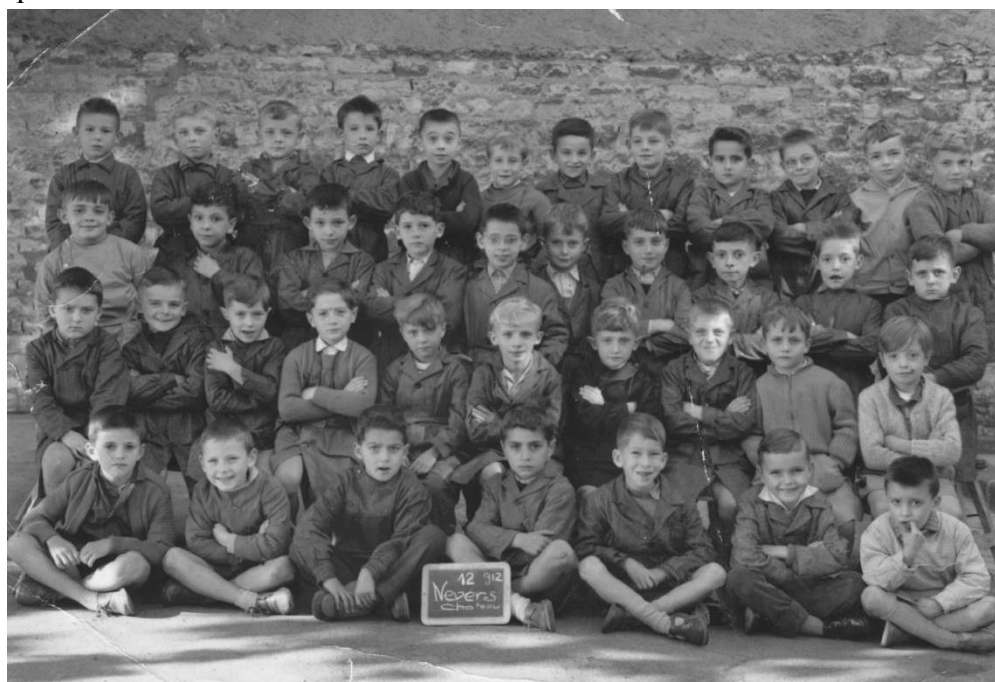
Je vous envoie ci-joint deux photos de classe de cette époque où je figure qui pourront vous intéresser pour vos archives. Il s'agit des classes de :

CP (12^e) de 1955-1956 : sur la gauche à partir du haut, 2^e enfant de la 2^e rangée

CE1 (11^e) de 1956-57 : sur la droite à partir du haut, 2^e enfant de la 2^e rangée.

Au cours de cette visite, j'ai retrouvé mes classes comme je les ai connues, il y a plus de 55 ans. Mes petits-enfants ont particulièrement apprécié l'exercice d'écriture à la plume !

Ce petit musée est vraiment une perle et je tenais à féliciter et remercier toute l'équipe qui l'anime. Avec mes salutations très cordiales



M. Salem
CHAKER



Des nouvelles « posthumes » sur « La Voix des Ruines ».

Jean BUGAREL



Dans notre histoire du Collège et Lycée de Nevers (disponible sur le site Internet du Musée ¹) nous consacrons un chapitre à « La Voix des Ruines », un journal du lycée qui parut dans les années 1957 et 1958, et dont nous avons analysé les quelques numéros que nous avons pu récupérer ².

Nous avons soulevé un petit problème : l'initiative de la parution de ce journal était-elle venue du Lycée ainsi que l'affirmait l'un des responsables, Denis Douellou, ou du Collège Municipal de Jeunes Filles comme le suggérait une note dans un article de ce journal ?

Nous avons également cité plusieurs articles qui nous paraissaient manifestement écrits par une Collégienne, Nelly Stévenot, mais signés soit, tout simplement, « Nelly », soit par un pseudonyme : « La Sauterelle » ³. Nelly Stévenot était également membre du Cercle d'Escrime et s'était distinguée dans différents tournois.

Il se trouve que, inopinément, une réponse vient de nous parvenir à toutes ces questions. La sœur de Nelly Stévenot a consulté le site du Musée et, bien entendu, lu le chapitre concernant « La Voix des Ruines ». Nous la remercions d'avoir pris contact avec nous pour nous apporter les précisions qui nous manquaient et nous donner des informations sur Nelly, hélas, décédée maintenant.

Selon le message de sa sœur, Jacqueline Stamm, née Stévenot, (au Lycée jusqu'en 1966), Nelly, (devenue officiellement « Nell ») a fait une carrière de peintre et avait mis sur son site la reproduction de 551 tableaux, représentant une grande partie de son œuvre ⁴. Le caractère de la Collégienne qui signait ses billets : « La Sauterelle » y transparaît bien avec un certain humour. Beaucoup de portraits, émouvants, surtout d'enfants et de chats, et un thème qui revient souvent, celui de l'angoisse devant la page blanche.

Voici donc l'essentiel du témoignage de Jacqueline Stévenot ⁵ :

« J'ai été très émue de lire ce que vous écriviez sur "la voix de ruines" journal créé au lycée de jeunes filles (encore appelé Collège) et continué au lycée de garçons.

Ma chère sœur Nell (elle a fait supprimer le y de son prénom de façon officielle à l'état civil) y a apporté sa contribution et écrivait des articles sulfureux sous le nom de "Sauterelle".

Nell est décédée il y aura 5 ans le jour de Noël d'un cancer fulgurant.

Je vous joins le site incomplet de son œuvre de peintre ... elle y a mis elle-même le poème du petit mirliton ... en prévision de sa mort ! Son humour et son talent étaient toujours bien intacts comme vous en jugerez ! Vous pourrez y voir bon nombre de ses toiles et de ses commentaires associés.»

C'est donc une information bien touchante qui nous est parvenue. Il est important de donner un peu de présence à tous les anciens du collège et du lycée, un peu de réalité vivante à tous ces personnages qui défilent trop anonymement dans nos pages d'histoire. Avec la

¹ <http://museduc.nevers.pagesperso-orange.fr/lycee.htm>

² Voir le Cahier Nivernais d'Histoire de l'Education n° 22, 2009 : "Un journal du lycée : *La voix des ruines*" par Jean Bugarel, pp 53-77

³ Idem p 55, 60, 61, 62, 65

⁴ Pour ceux qui se souviennent d'elle voici l'adresse complète du site de NELL STEVENOT : <http://stevanot.phpnet.org/nell/index.php?res=1&w=1440&h=870>

⁵ Courriel du 25 novembre 2013.

permission de sa sœur, nous publions ci-dessous le poème testament de NELL. De « La Sauterelle » à « Mirliton », le même esprit d'humour et de dérision s'exprimait.

Certes la lutte contre le « méchant crabe » était sans espoir, et nous ne verrons plus La Sauterelle, mais nous nous souviendrons de cette émouvante « Mirliton ».

*Loin Mirliton s'en est allée
Nous laissant de gais souvenirs !
La vie souvent l'avait blessée
Mais toujours elle voulait en rire*

*La larme à l'œil et le cœur lourd
Elle plaisantait de ses malheurs
Et elle tint jusqu'au dernier jour
À nous refuser qu'on la pleure*

*Le méchant crabe a eu raison
De sa vaillance sans espoir !
Elle nous a quittés, Mirliton,
Et nous passons sans la voir*

*Ses innocentes poésies, ses chansons et ses bouts rimés
C'étaient sa vie, sa fantaisie,
La voie de son jardin secret !*

*Plus d'escapades enchantées
Vers les musées, châteaux, vallons !
Adieu, follettes échappées
Elle nous a quittés, Mirliton !*

Nell Stévenot



Nell Stévenot : Vieille rue à Nevers, 1960 : Une petite gouache représentant le haut d'une rue en escaliers, des toits rouges, un fleuve au loin. Le tableau est chez Nell.

Commentaire de Nell : "J'ai peint sur le motif, à Nevers, cette petite esquisse qui me servit plus tard pour faire une grande toile qui fut achetée par le Musée de Nevers (vers 1962, faut que je recherche !) 12 ans plus tard, retrouvant l'esquisse dans un carton, je m'en suis inspirée pour un tableau sur bois : la même composition mais avec des toits bleus et des murs si blancs qu'ils ne rappellent plus Nevers, mais évoquent plutôt une ville du sud."

La Commémoration du Centenaire de la Grande Guerre.

Au cours des quatre années qui viennent, la France va célébrer la mémoire de la Grande Guerre. De nombreuses manifestations nationales ou locales sont prévues et toutes les Associations sont conviées à leur apporter leur participation. Notre Association, comme toutes les autres, a déjà établi la liste des documents qu'elle possède sur cette période pour les mettre à la disposition des chercheurs. Ces listes seront disponibles sur le site de la Commission départementale pour le Centenaire de la Grande Guerre.

Dans le cadre de notre publication : « Les Cahiers Nivernais de l'Éducation », nous publierons les articles que les Amis du Musée voudront bien nous confier sur ce sujet, études, souvenirs ou témoignages, documents divers. Les « greniers » de nos écoles ou des anciens enseignants, possèdent certainement des correspondances, photos, notes diverses, sur cette période. C'est le moment de les mettre en lumière. Une simple lettre de soldat, quelques notes sur un cahier de classe, une vieille photo jaunie, seront les bienvenus. Il n'est pas nécessaire de rédiger une étude savante, il suffit de présenter un document avec quelques explications sur son origine.

Chaque année, nous publierons le rapport de l'Inspecteur d'Académie sur la situation de l'enseignement primaire, issu du Bulletin de l'Instruction primaire de la Nièvre de 1914 à 1918. Jean Bugarel communiquera une chronique de ces années de guerre, telles qu'elles ont été vécues au Lycée de Nevers¹.

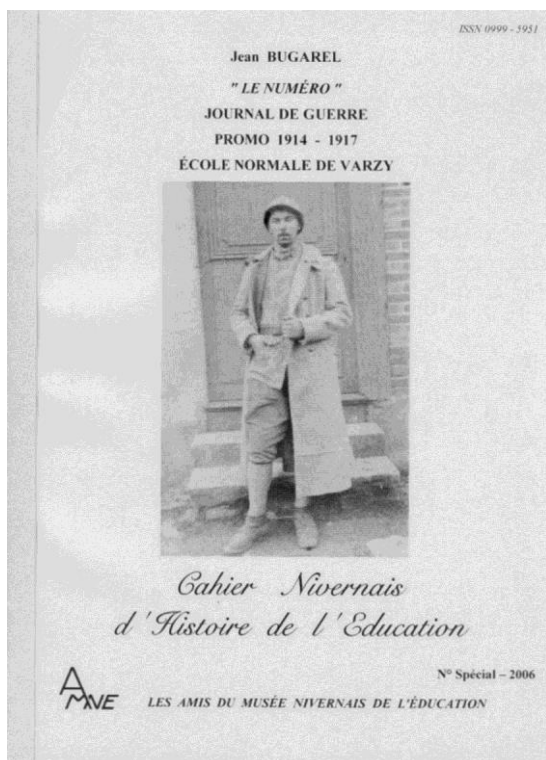
Liste des articles, documents et objets concernant la Grande Guerre, que le Musée peut mettre à la disposition des chercheurs.

I. Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation.

- ❖ N° 3 : Souvenir de l'année scolaire 1914-1915 (document)
- ❖ N° 9 : Appel aux écoliers pour donner des pièces d'or pour financer la guerre - 1916 (document)
- ❖ N° 19 : Lettre de Raymond normalien de la promo 1914-1917, EN de Varzy à Georges et Charles Sallé (document)
- ❖ N° 21 : Le lycée de Nevers pendant la guerre de 1914-1918 – Jean Bugarel
- ❖ N° 24 : École et Patrie – Madeleine Tanneau
- « Tu seras soldat » Un manuel d'instruction et d'éducation militaire en 1888 – Jean Bugarel.
- L'éducation et la formation militaires au lycée de Nevers à partir de 1870 – Jean Bugarel.
- ❖ CNHE numéro spécial 2006 : - *Le Numéro*, journal de la Promotion 1914-1917 de l'EN de Varzy, document original complété de photos et de lettres de cette promo

¹ Nous avons déjà mis en ligne sur le site du Musée l'Histoire du Collège et Lycée de Nevers de sa fondation, au début du XVI^e siècle jusqu'aux années 2000 par Jean Bugarel. Plusieurs chapitres sont consacrés à la période de la Grande Guerre : <http://museduc.nevers.pagesperso-orange.fr/lycee.htm>

Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation. N° spécial 2006 :
"LE NUMÉRO". JOURNAL DE GUERRE. PROMO 1914 – 1917
ÉCOLE NORMALE DE VARZY



Parmi les nombreux documents remis au Musée Nivernais de l'Éducation par notre ancienne collègue Madame MARLIN, nous avons eu la chance de retrouver la collection complète des 28 « NUMÉROS » du journal de liaison des élèves de la promotion 114 – 117 de l'École Normale de Varzy, à laquelle appartenait son mari René MARLIN devenu instituteur, militant des mouvements laïques, puis Directeur de l'Hôpital de Nevers pendant la dernière guerre. Il a marqué la vie de notre ville et de notre département.

Ces précieux feuillets, concernant la période allant de leur appel sous les drapeaux jusqu'à leur démobilisation soit du 9 septembre 1917 au 3 juin 1920, ont été méticuleusement analysés par Jean BUGAREL pour nous permettre de comprendre comment ces normaliens de la promo 114 – 117 ont vécu cette tragédie.



Deux illustrations du journal de liaison des élèves de la promotion 114 – 117 de l'École Normale de Varzy : « le Numéro » ; écrit à la main, décoré et tiré selon une technique alors connue dans les écoles : la pierre humide.

II. Documents classés réf : 940 N° 21, guerre de 1914 à 1918.

Pochettes de documents :

La guerre, ses causes et sa signification.

La Pologne et la France

Planches de cartes postales

Prospectus : le vrai courage

On les aura : prospectus

Aux écoliers des écoles publiques du Loiret

L'Arménie

Finlande et Russie
La guerre (devoirs choisis)
Histoire de la Grande Guerre.
La guerre de 14-18 vue d'en bas.
Petite histoire de l'Alsace Lorraine.
La guerre et l'industrie nationale de la Prusse 1917 – carte La Pieuvre.
La ligue française de l'enseignement en Alsace-Lorraine
Mon Journal 1918
Grande Guerre : témoins et témoignages.
Prospectus pour l'emprunt de 1920.
L'Europe après la paix de 1919 (carte).
Pourquoi l'Allemagne a capitulé.
Voici les américains
L'aide américaine
L'effort américain
Versement d'or pour la défense nationale
Leurs crimes
Les manuels d'histoire et la guerre impérialiste
La richesse de l'Allemagne, ce qu'ils peuvent payer.
Instruction sur le combat offensif des petites unités
Les engagements volontaires dans la marine en 1914.

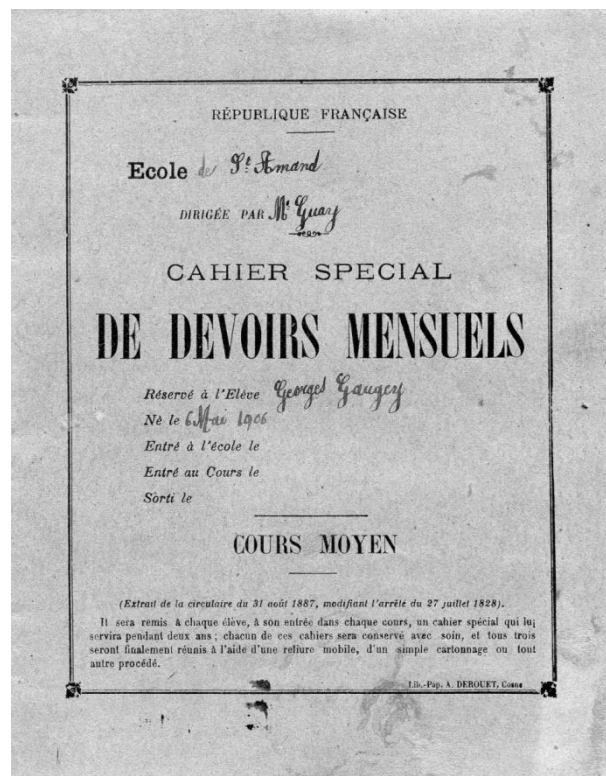
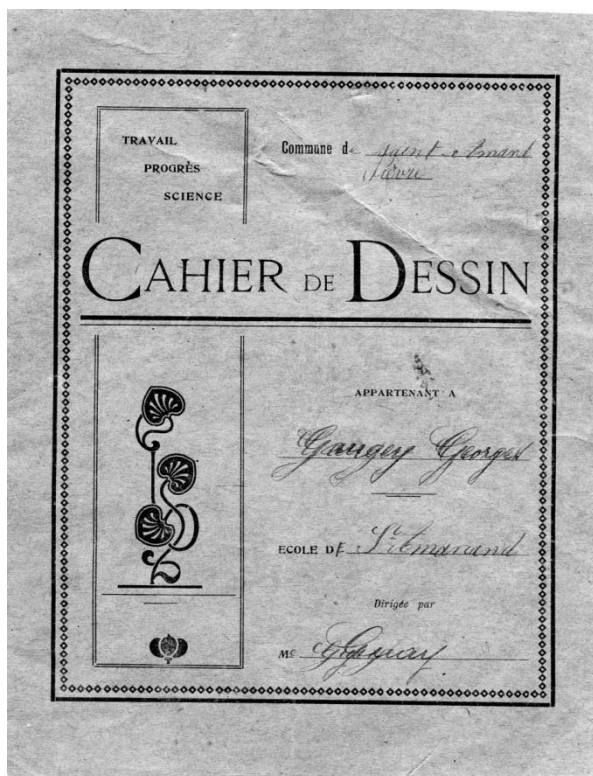
Livres

Sainte Colline - 8169
Histoire de trois petits français - 2168
Lettres à tous les français - 5892
Notre France en guerre - 2447
Aux mains de l'Allemagne - 2470
Catherine soldat - 8159
Au bord du gouffre - 5756
Vie des martyrs - 8170
Sur les chemins de la guerre - 5054
1914 : les erreurs du haut commandement - 6911
Au Champ d'Honneur
Tranchées de Verdun (juil. 1916 – mai 1917) - 7630
La guerre sous le ciel de France - 8171
Ma pièce : souvenir d'un canonnier 1914 - 5770
Journal de guerre : Lieutenant Von Piefke - 2466
Haut les ailes ! - 8177
La Patrie humaine - 3571
À tous nos morts sublimes - 2467
L'Yser et la côte belge
Union des Aveugles de guerre : 1930 - 3308
Bulletin de la Ligue des Jeunes Amis de l'Alsace Lorraine - 3217
L'énorme ours blanc de Russie - 5598
14-18 : Le département de la Nièvre dans la grande guerre - 3784
Histoire illustrée de la guerre de 1914 tome 16 Hanoteau - 8182
Souvenir de l'année scolaire 1914-1915 École publique de St Pierre le Moutier (Nièvre)

II. Documents divers :

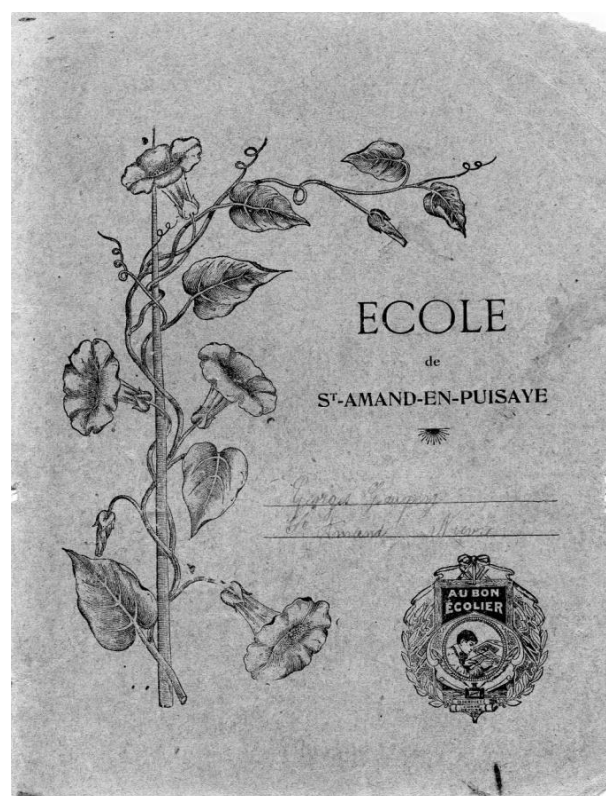
- ❖ Recueils de photos : Promos d'instituteurs de la Nièvre à partir de 1913.
- ❖ Promos d'institutrices de la Nièvre à partir de 1910

- ❖ Collection complète de manuels scolaires de l'école élémentaire (notamment de lecture) et des classes secondaires depuis les années 1870.
- ❖ Bulletins de l'Instruction primaire Nièvre de 1889 à 1945
- ❖ Collection de vues fixes sur verre de la guerre de 1914-1918.
- ❖ Plusieurs modèles de fusils des bataillons scolaires.
- ❖ 3 cahiers de cours moyen de Georges Gaugey (1916) école de St Amand en Puisaye :



Cahiers réalisés pendant la première guerre mondiale (1916) par un élève du Cours Moyen à Saint-Amand en Puisaye :
Georges Gaugey, né le 6 mai 1906,

Pages suivantes :
rédactions et dessins tirés de ces cahiers.



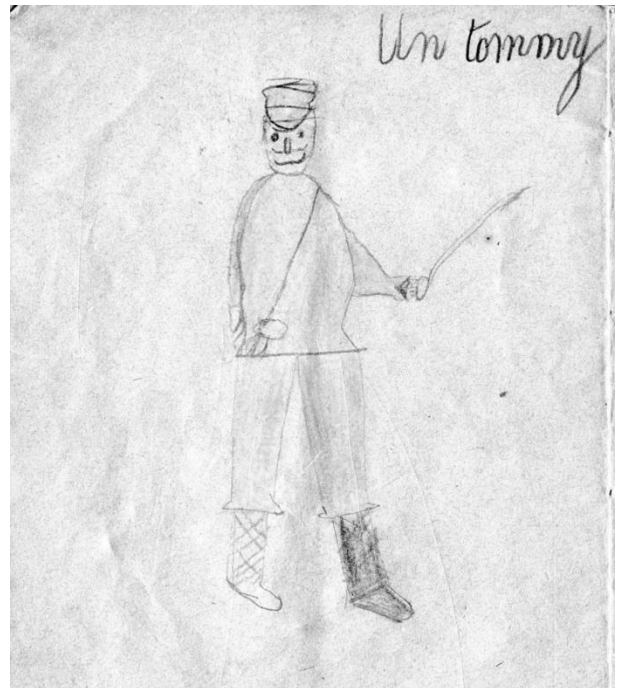
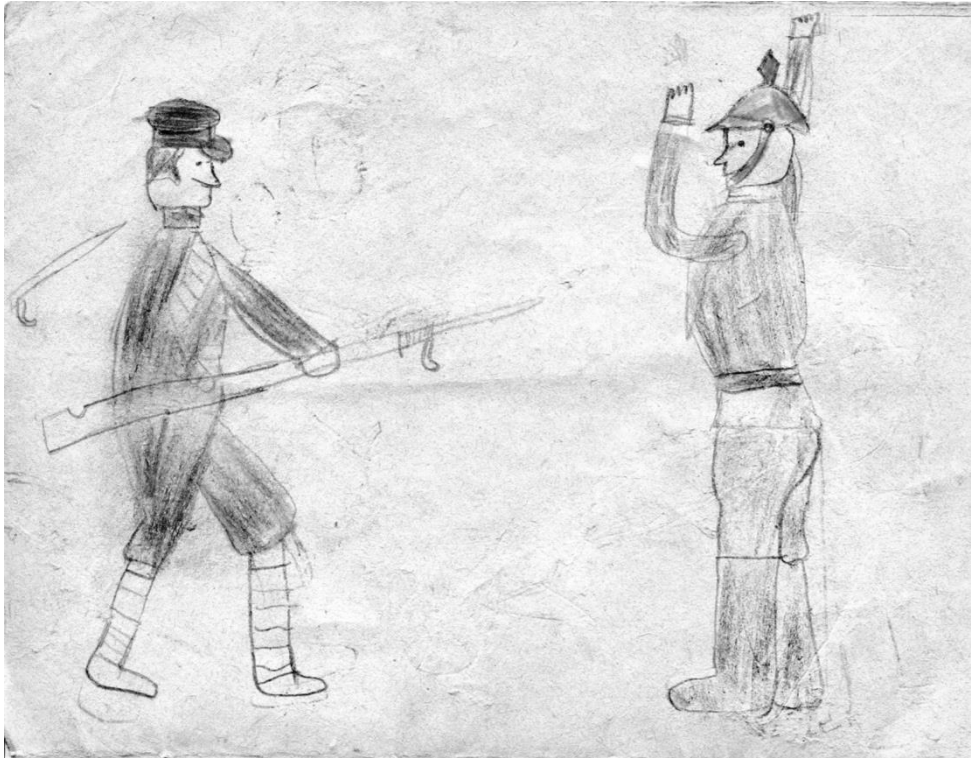
Composition française

Recherche quels événements journaliers, quels spectacles fréquents, quelles sources de nouvelles et quel sujet de conversations ramènent sans cesse notre pensée vers le front ?

Ce matin, maman est allée à Casne et je l'ai accompagnée à la gare. Plusieurs

soldats partaient au front et le départ fut très touchant, les parents pleuraient et les braves soldats retenaient leurs larmes. Le soir plusieurs mouraient; les parents, père, mère épouse et enfants ^{ou} l'attendant avec angoisse, les vieux embrassaient leur enfant les fils eux se glissaient entre les jambes de leur père, l'embrassaient, lui prouvaient son bidon ou ses musettes! Les journalaux Bachette qui viennent à St Amand nous donne des nouvelles du front; les cris, tout cela rappelle notre idée à la tranchée. Quand, dans les journalaux arrivent une bonne ou une mauvaise nouvelle alors dans le village, des groupes se forment, des vieilles femmes, de vieux bonshommes, et causent un peu fort sur la place ou sur la route, moi, je me suis glissé dans ces groupes et j'en ai entendu le bavardage public. Aux mots prononcés par ces bavards mon esprit se garnit de pensées qui ramènent mon esprit sur le front. Quelquefois on parle d'un soldat mort pour la France et mon cœur se

remplit de sanglots. Je pense à mon jeune on-
cle mort au champ d'honneur à Harsman-
villekopf et aussi à mon oncle Victor qui,
en ce moment est à Nancy bombardé.
Et tous les jours, ces scènes se dérou-
lent et notre cœur en est gros.





En quoi la guerre a-t-elle modifié les conditions de la vie autour de nous. Montrez son influence sur l'état d'esprit et les préoccupations des gens, sur leurs conversations, sur leurs habitudes, sur la vie économique et le travail.

La ^{mobilisation} guerre actuelle a enlevé à leur famille beaucoup de pères de famille et les mères ont pris courageusement les travaux. Les femmes tiennent leur boutique, et vont elles-mêmes à la charrue, sèment le blé, et les enfants mettent toute leur force aux travaux des champs pour essayer de remplacer le

père absent

Les gens ont encore un peu d'espoir dans l'avenir, ils comptent sur nos braves poilus, impassibles, inébranlables; mais l'hiver arrive, la neige tombe, on pense à ceux qui combattent et qui répandent leur sang sous les plis sacrés du drapeau qui les conduit à la victoire, à la mort. et les femmes sont courageuses.

Poilus qui
victorieux

Dans la rue on parle surtout de la guerre, les femmes parlent de leurs maris ou de leurs fils. Quelquefois, on parle d'un soldat mort au champ d'honneur ou d'un soldat prisonnier, d'une attaque. Les ^{femmes et les enfants} ~~gens~~ ont l'habitude de remplacer le père absent, les femmes impatientes de voir venir le facteur leur apporter leur lettres de leurs maris vont elles-mêmes les chercher à la poste et, parfois, une larme coule sur leurs joues, mais elle est bien vite séchée et elles reprennent courage.

Mab Tout est plus cher depuis la guerre, aussi, fait-on une sorte de vie économique. On recherche dans ses vieilles affaires, peu usées et ont les fait réparer et les met comme si elles étaient neuves.

Esperons que cette maudite guerre finira bientôt et que nos braves poilus victorieux rentreront dans leur foyer.

Qui était Georges Gaugey dont nous publions les dessins et les cahiers en 1916 ?

Plusieurs instituteurs avaient rejoint le mouvement des « coopératives scolaires » au début des années 1930 tel **Georges Gaugey**, instituteur à Gâcogne, qui, en tant que responsable du journal des *Petits Coopérateurs Nivernais*, éditait les textes des enfants, dix fois l'an. Ce bulletin tiré au limographe à l'origine, puis à l'imprimerie à partir de 1937 ressemblait en tous points aux journaux scolaires de Freinet.

En 1936 certains instituteurs tels les couples Coqblin, Crépiat, **Gaugey**, Picardet, Save ressentent le besoin de parfaire un dispositif de mutualisation de leurs efforts pour régénérer l'école ; ils fondent alors le « Groupe d'Éducation Nouvelle nivernais » (GEN 58).

Le GEN 58 est décapité par la deuxième guerre mondiale : Son président Lucien Save, ainsi que le délégué CEL, **Georges Gaugey**, sont morts à la guerre.¹

Plaque commémorative apposée sur les murs de l'école de Gâcogne Hommage rendu à Georges GAUGEY mort pour la France par Jean RABEUX, son élève², le 10 juin 1946

Cette date de 1940 gravée dans la pierre signifie pour nous :

« 1940, la suprême leçon ».

« En 1934, Monsieur Gaugey arrivait à l'école de Gâcogne où il sut se faire aimer.

Les années passèrent rapidement et en 1939, il nous quittait. »

À jamais.



Pour nous, il reste un exemple d'homme, un instituteur inoubliable et un modèle de Français. Il avait su gagner l'estime de la plus grande partie de la population par son dévouement. Souvent, il montra une sollicitude toute paternelle quand un petit malheur venait affliger notre vie d'enfant. Tout simple, il se tenait au courant de la vie du pays s'entretenant avec nous comme avec chacun, des événements, des travaux et des joies.

L'idéal auquel il fut toujours fidèle et que peu à peu nous partagions était fait de droiture, de justice, de liberté et d'amour. Tout son enseignement était marqué de cet esprit. Il voulait faire de nous des hommes libres à l'esprit ouvert, tolérants, affranchis de toutes les servitudes.

Liberté dans la manière dont il nous éduquait et qui laissait s'épanouir en nous des sentiments sincères.

Liberté dans l'enseignement qu'il nous donnait en père plus qu'en magister, se mêlant intimement à nos travaux comme à nos jeux sans nous laisser oublier qu'il était notre instituteur. La classe ne nous parut jamais maussade, il s'ingéniait à nous en rendre le séjour le plus agréable possible y introduisant sans cesse des éléments nouveaux et attrayants. Quel enthousiasme nous habitait alors pour nos travaux personnels et surtout pour nos

¹ Extrait de « La Pédagogie Freinet dans la Nièvre (1936 – 2008), numéro spécial 2012 des Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation, édité par le Musée Nivernais de l'Éducation à Nevers, rédigé par Jean Bugarel, Jacqueline Massicot, Annie Troncy, Paul de Loye et Josette Ueberschlag, page 30.

² Jean Rabeux, au moment de cet hommage, était un jeune homme d'une vingtaine d'années. Éleveur, il est resté toute sa vie à Gâcogne.

correspondances avec de nombreuses écoles françaises et étrangères... C'est maintenant que nous comprenons son désir de développer en nous le sentiment de la fraternité. Nous y avons appris que la race, la couleur, le pays n'étaient pas une entrave à l'entente des hommes et à la paix du monde. Comme il faisait confiance à l'amour de l'humanité et comme il dut souffrir de voir s'approcher le spectre de la guerre ! Jusqu'au bout, il espéra... De cette espérance déçue, son sacrifice devient plus grand. Ce fut là sa dernière leçon, nous montrant que l'homme doit savoir lutter jusqu'au bout pour ses idées et pour sa Patrie.

Devant cette plaque, mon cher maître, rappelant sans cesse votre présence parmi nous, nous vous disons « merci ».

Le décret du 1^{er} août 1941 émanant du ministère de la guerre (paru au Journal Officiel du 7 août 1941) porte nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur à titre posthume de Georges Gaugey :

« 4^e régiment de tirailleurs marocains, Gaugey (Georges) lieutenant de réserve, officier remarquable de courage et de conscience. Le 11 juin 1940, malgré le feu violent et précis de l'ennemi, a arrêté net par la puissance de ses feux, plusieurs attaques massives. Débordé, il s'est défendu héroïquement. A été atteint mortellement alors qu'à la tête de ses hommes, il se lançait à la contre-attaque. »

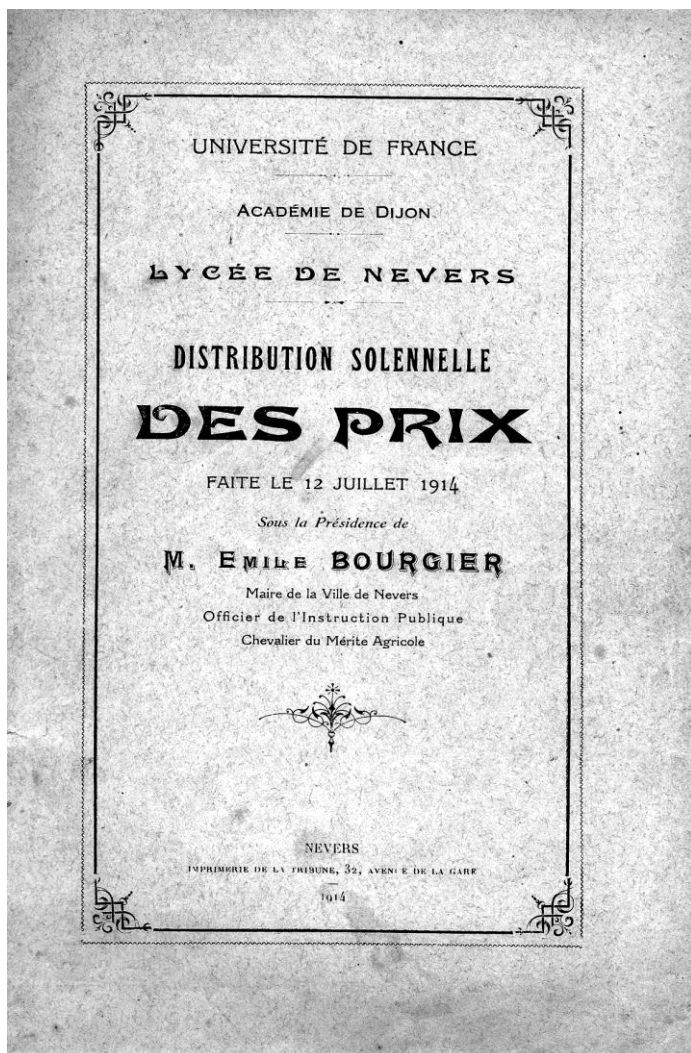
L'année 1914 au Lycée de Nevers.

Jean BUGAREL 

Comme chacun le sait, l'année scolaire ne coïncide pas avec l'année civile et ce n'est qu'au cours des vacances d'été, en plein mois d'août que le tocsin sonna dans tous les clochers de France. (Comme il sonnera cette année 2014, en souvenir). La fin de l'année scolaire 1913-1914 se déroula donc dans cette paix d'avant-guerre qui peut paraître surprenante à nos yeux. Pour la rentrée scolaire d'octobre, le pays était tout entier engagé dans le conflit et le Lycée de Nevers lui-même, en partie transformé en hôpital militaire, alors que certains de ses maîtres étaient partis sous les drapeaux, se débattait dans de multiples difficultés, de locaux et de personnel.

Ce passage d'un état de paix, en juillet, à un état de guerre en octobre, ne peut à nos yeux avoir été une mutation brutale. Il aurait dû y avoir, avant, une « préparation » au conflit et au moment de la déclaration de guerre, une mise en œuvre de mesures appropriées. L'étude des documents concernant le Lycée de Nevers, nous donne une curieuse impression d'incohérence sur ce sujet.

La préparation à la guerre avant 1914.



Couverture du Palmarès du 12 juillet 1914

Tout de suite après la défaite de 1870, soit dans un esprit de « Revanche », soit pour préparer le pays à toute éventualité, les gouvernements successifs avaient lancé un vaste plan d'Éducation et de Formation militaires dans le système d'enseignement (voir articles sur les bataillons scolaires et la formation militaire au Lycée dans le N°24 des Cahiers). Partout des sociétés de gymnastique et de tir, civiles ou militaires, se proposaient de préparer la population (surtout masculine) pour la guerre. Mais les bataillons scolaires, qui suscitaient pas mal de critiques, notamment des cadres de l'Armée, disparurent dès la fin des années 1880. Les compétitions de tir pour les lycéens, dotées de prix par le Ministère de la Guerre, continuèrent encore jusqu'en 1914, surtout justifiées par le fait qu'un certain nombre d'élèves, entraient à Saint-Cyr soit en fin de 1^{ère} soit après le Bac.

Le palmarès de la distribution des prix du 12 juillet 1914 annonce ainsi que lors du concours 1913 un élève avait été admis à l'École

militaire spéciale de Saint-Cyr : Gilotte Lucien avec le numéro 99. Pour le concours de 1914, il y avait 3 admissibles : Daulny Émile (Prix d'Excellence de la classe de Mathématiques), Desgranges, Georges et Schmitter Georges (fils du professeur d'allemand du lycée qui avait été reçu au Bac Philosophie, en 1913 avec la mention assez bien). Tous trois furent admis à l'oral (qui avait lieu après le 15 juillet) comme l'atteste le palmarès de l'année suivante.

Ce même palmarès présente sous le titre EXERCICES PHYSIQUES, les prix offerts par le Ministre de la Guerre avec en sous – titre : Instruction Militaire.

1°) Tir à l'arme de guerre : *Médaille de bronze*. Lebout, Louis, de Nogent-le-Rotrou, interne (classe de 3^{ème}). Courtet, Pierre de Fontainebleau, interne (classe de 1^{ère} C où il avait obtenu le Prix d'Excellence). *Mention honorable*. Bourgier Paul, de Nevers, externe (classe de seconde ABC, c'était le fils du maire de Nevers qui présidait la cérémonie, cette année-là il avait obtenu quelques nominations mais c'était Romain Baron qui trustait tous les prix importants de sa classe).

2°) Tir à la carabine : *Médaille de bronze*. Sallé Pierre, de Varzy, interne (classe de 3^{ème} B). *Mention honorable*. Bourdeau Louis, de Moulins-Engilbert, interne, (c'est sa seule nomination au palmarès)

3°) Gymnastique : *Médaille de bronze*. Stève Lucien, de Saint – Satur (Cher) interne (classe de 1^{ère} C, où il obtient le prix du Tableau d'Honneur). Monsinjon Victor, de Nevers, externe (classe de Philosophie où il ne décroche qu'un accessit d'Histoire). *Mention honorable*. Sténac Maurice, de Nevers, interne (classe de 1^{ère} C). Perrette Jean, de Paris, interne (classe de 2^{ème} D).

Il faut préciser qu'en plus de ces prix il y avait deux palmarès de prix de Gymnastique, un pour les internes (répartis en cinq « études ») et un pour les externes (répartis en six « sections ») où nous retrouvons les quatre élèves nommés ci-dessus. Je ne sais pas quelle différence il y avait en réalité entre la gymnastique « militaire » et « scolaire ».

La présence militaire aux cérémonies de distribution des prix du Lycée restait très importante. C'est ainsi que pour celle du 29 juillet 1910, alors que ni le Maire, ni aucun conseiller municipal n'était présent, le journaliste qui le souligne avec ironie : « L'enseignement secondaire laïque n'a pas l'heur de plaire, paraît-il, à nos édiles nivernais. Le nouvel évêque de Nevers, M. Chatelus, suivant l'exemple de son collègue de Bordeaux, qui vient de partir en guerre contre le lycée de cette ville, leur aura, probablement recommandé de ne pas prendre part à cette fête universitaire, qui, ne leur en déplaît, n'en a pas été moins brillante pour cela », souligne, a contrario, l'importante participation de l'Armée : « outre le général Bazin, le lieutenant-colonel Proye et plusieurs officiers du 13^e qui y assistaient, pendant toute la durée de la cérémonie, l'excellente musique du 13^e a fait entendre de nombreux morceaux qui ont contribué à en rehausser l'éclat et à en augmenter le charme ». La présence du plus haut gradé local de l'armée était traditionnelle et en quelque sorte obligatoire comme celle du Préfet. Mais il semble que dans ces années qui précèdent la guerre, cette participation devenait plus importante et plus voyante. Il s'agissait bien, dans une certaine mesure, d'établir des liens de sympathie entre l'Armée et cette jeunesse lycéenne qui allait payer un si lourd tribut à la guerre.

Parallèlement, on constate l'expression d'une inquiétude générale devant la montée du danger de guerre. Plusieurs courants d'opinion demandaient une sorte de réarmement moral, qui se traduisait par la mise en avant de différentes mesures. Justement, le Congrès annuel des Associations d'anciens élèves, de 1912, qui se tint à Alger, avait adopté une série de vœux allant dans ce sens et qui furent repris l'année suivante par le Congrès d'Angers. Ils nous paraissent significatifs de la mentalité de l'époque 1.

Tout d'abord, on demande *que les distributions de prix revêtissent comme par le passé un caractère de grande solennité*, en exigeant notamment que les prix ne soient distribués qu'aux élèves présents à la cérémonie. *M. Guist'hau, ministre de l'Instruction publique,*

1 Registre de l'Amicale, CR de ces Congrès.

insistait en présidant la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand, à Paris, sur l'obligation pour les lauréats d'être présents à cette fête et faisait espérer le rétablissement du concours général en 1914.

Ceci témoigne d'une désaffection des élèves, aussi bien pour ces cérémonies que pour les prix eux-mêmes, au point que le Concours général avait purement et simplement été supprimé. Ces vœux pourraient être considérés comme une simple nostalgie des fastes du passé, mais ils sont mis au même niveau que la demande de *l'obligation de l'instruction de tir dans les lycées et collèges*, ou sur une demande similaire *sur la propagande à faire en faveur de la colonisation*. Le Ministre promet à ce sujet qu'*un précis d'enseignement des données coloniales sera introduit dans les établissements d'instruction*. Le Congrès souhaite également la création de bourses de voyage colonial.

Dans le même état d'esprit apparaît une initiative *des dames françaises (croix rouge)* qu'on souhaite généraliser : il s'agit de *préparer les élèves âgés de 16 à 18 ans au rôle qu'ils pourraient jouer en temps de guerre, en qualité de brancardiers volontaires*. C'est le Congrès de mai 1913 qui en fait état. La guerre allait éclater quinze mois plus tard. Les brancardiers, volontaires ou non, y joueront un grand rôle.

Plus précis encore est le vœu adopté par le Congrès de 1913 *sur l'opportunité des visites des champs de bataille, par la jeunesse des lycées et collèges pour entretenir le culte du souvenir et la glorification de ceux qui ont versé leur sang pour la France, c'est en même temps une leçon vivante d'histoire*.

Et même la revendication du Congrès, en faveur de l'Éducation Physique reflète cette préoccupation. *« L'éducation physique doit être rendue effectivement obligatoire dans tous les établissements de l'enseignement secondaire des deux sexes, pour les externes comme pour les internes. Elle doit être prévue dans l'horaire général au même titre que les autres matières de l'enseignement et tout le temps quotidien suffisant doit lui être attribué ; elle ne doit pas chercher à faire des athlètes, mais à fortifier les faibles et à élever la moyenne de robustesse physique des élèves »*. Les congressistes demandaient, bien évidemment, que les terrains et équipements nécessaires soient mis à la disposition des établissements.

Très souvent en effet, l'éducation physique était complètement négligée, mais la justification avancée, in fine, montre la préoccupation, devant le danger de guerre, d'avoir une jeunesse robuste, capable de supporter cet effort. Il faut rappeler que les professeurs de gymnastique sortaient pour la plupart d'une formation militaire et que des prix pour la gymnastique, comme pour les exercices de tir et la formation militaire, étaient offerts par le Ministère de la Guerre.

Le déni de la guerre avant 1914.

Curieusement, un sentiment assez général s'était développé depuis au moins, les années 1900, celui de l'impossibilité d'une guerre ou tout au moins d'une guerre telle que celle de 1870 par exemple. À cause, en partie, des découvertes scientifiques et techniques de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, magnifiées par les Expositions Internationales, l'opinion avait développé l'idée que le progrès matériel entraînait un progrès moral et que le monde entrait dans une ère nouvelle où la possibilité même d'une guerre « barbare » était à exclure. Les guerres coloniales elles-mêmes avaient été présentées comme civilisatrices et pacificatrices.

Nous en trouvons un témoignage précis dans le discours de M. Roy, professeur de mathématiques pour la distribution des prix du 27 juillet 1912. Comme la plupart des hommes de ce siècle, M. Roy croit en une marche inéluctable de l'Humanité vers le progrès moral et social, parallèlement avec le progrès des sciences et des techniques, malgré les avatars possibles. *Certes, il y aura encore bien des convulsions avant que l'Humanité touche enfin à cet idéal de justice, d'égalité et de liberté qui n'a jamais cessé de guider sa marche chancelante ou assurée, avant qu'elle voie en pleine lumière le phare du progrès que la conscience humaine aperçoit, dès qu'elle s'éveille aux horizons lointains du monde antique,*

ce phare qui s'est obscurci souvent, mais qui brillera un jour de tout son éclat aux yeux éblouis des hommes.

Ce passage très lyrique, très hugolien d'inspiration, témoigne de l'état d'esprit quasi général des Français de cette avant-guerre qui pensaient que le progrès, moral et social, était la raison même, la loi inéluctable, de l'évolution historique : *la loi du progrès est une loi naturelle et l'humanité connaîtra des jours meilleurs [...] la Science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre [...] les peuples s'entendront un jour, non pour détruire mais pour édifier, et l'avenir appartiendra non pas aux conquérants et aux despotes, mais à ceux qui auront le plus fait, pour apaiser les souffrances de l'Humanité.*

Sa confiance dans un avenir meilleur s'appuie en fait sur une sorte de désespoir devant le malheur passé et présent, désespoir qui ne peut se surmonter qu'en espérant une juste compensation dans l'avenir : *Oui, j'en ai la conviction, ce n'est pas en vain que depuis des siècles, tant de larmes et tant de sang ont coulé, et sur ce sol fécondé par la douleur humaine, s'élèvera un jour, aux yeux émerveillés des hommes, la cité de vérité, de lumière et de paix. Aimer, c'est en effet, la solution du problème social.*

Si peu de temps avant le déclenchement de la plus atroce des guerres, dans laquelle un bon nombre des élèves présents à cette distribution des prix, allaient participer, et où plusieurs d'entre eux laisseront la vie dont sept qui venaient justement de passer leur bac cette année-là, il était important de souligner cet acte de foi d'un professeur, dans la valeur suprême de l'amour entre les hommes et son espoir d'un avenir radieux pour l'humanité et il est intéressant de trouver dans un discours tout à fait officiel (puisqu'il était soumis avant lecture publique au contrôle du Recteur), l'expression sous une forme très générale de cet espoir de paix universelle qui allait être, si vite, déçu.

Nous en arrivons à la veille même de la guerre. La distribution des prix qui avait lieu dans les anciens collèges fin août, avait été progressivement avancée d'abord au 15 août (après 1852) puis à la fin juillet. La rentrée des classes anciennement fixée au 1^{er} novembre avait été avancée au 1^{er} octobre. En 1913, la fin de l'année scolaire fut fixée au 14 juillet, les élèves (et le personnel) gagnant ainsi quinze jours de vacances supplémentaires que le professeur qui fit le discours traditionnel le 13 juillet 1913, M. Gueneau, professeur d'histoire, justifiait par l'augmentation du travail demandé aux élèves, en quantité et en intensité : *quoi qu'on en dise, on travaille aujourd'hui plus qu'autrefois.* Et il cite la surcharge des programmes et l'augmentation du nombre des disciplines enseignées. *Cette gymnastique intellectuelle ne laisse pas d'être pénible et deux mois et demi de repos ne sont pas inutiles à des cerveaux fatigués.*

Pour la distribution des prix du 12 juillet 1914, ce fut le nouveau professeur de Seconde, M. François Antarieu, qui fit le discours d'usage. C'était un tout jeune enseignant, comme l'explique Romain Baron², qui le vit arriver dans les derniers jours de classe de Juillet 1913 : *À notre grande surprise, nous vîmes arriver un simple soldat, dans la tenue classique du fantassin d'avant la guerre de 1914, pantalon rouge, guêtres blanches, petite veste bleu foncé, képi de la même couleur, épaulettes blanches. Après avoir été reçu à l'agrégation des lettres, il avait fait deux ans de service dans un régiment d'infanterie à Castres. Il avait obtenu une permission libérable, qu'il avait passée à Paris et il y avait appris sa nomination au lycée de Nevers. Au retour, il s'était arrêté dans cette ville pour voir l'établissement où il allait enseigner.*

Ancien Normalien, après deux ans de service militaire, on eut pu penser que l'éventualité de la guerre allait inspirer son discours. Mais son thème était une invitation aux élèves à profiter des vacances pour développer leur culture personnelle : *Être quelqu'un au lieu d'être quelque chose, développer en soi les forces de la vie et celles de la pensée, arriver à dégager en soi-même ce je ne sais quoi qui fait qu'on ne ressemble pas à tous les autres et, qui sait ? devenir peut-être un jour, un artiste, un écrivain ou un penseur, est-il un plus bel*

² In BL Amicale, n° 3 et 4 1978.

idéal qu'on vous puisse proposer ? Et il leur proposait de le faire en cultivant en vous, jusqu'à leur épanouissement complet, harmonieux, toutes les émotions qui nous sont fournies par les sens, la sensibilité et la pensée. Et il leur proposait un idéal humaniste : en se dévouant aux intérêts généraux de l'humanité, en favorisant autour de soi, la dignité et la moralité, et en faisant toujours prévaloir la raison, la justice, l'esprit de solidarité.

Sa conclusion sonne étrangement : *Il ne vous reste plus, mes chers amis [...] qu'à jouir sans aucun remords, sans aucune restriction, des plaisirs durables et profonds, des jouissances solides que vous réserve la culture personnelle. Goûtez-la cette volupté, dans la paix ensoleillée des vacances, au milieu du cadre natal ...* Ces deux dernières images, celle de la paix ensoleillée des vacances comme celle du cadre natal allaient très vite voler en éclats.

Romain Baron souligne cette rupture dramatique : *Nous prîmes congé de lui sans nous douter que, moins de trois semaines plus tard, ce serait la mobilisation, puis la guerre. Il nous envoya au début quelques rares lettres, où il nous dépeignait l'enfer des tranchées, le froid, la boue et la mort qui rodait sans cesse. Il le retrouva plus tard dans sa carrière universitaire : Il avait fait toute la guerre dans l'infanterie et il en était revenu avec le grade de lieutenant, mais il n'aimait pas en parler, car elle lui avait laissé de trop mauvais souvenirs.* De l'aveu même de Romain Baron, ni les professeurs ni les élèves ne croyaient en l'imminence de la guerre.

Ce n'était pas non plus apparemment la crainte majeure des notables locaux. Dans son discours de réponse, le Maire de Nevers, M. Émile Bourgier, qui présidait la cérémonie, évoque très rapidement la reconstruction du lycée en mettant en avant *une Municipalité entièrement dévouée à l'Instruction et qui n'a pas craint de s'imposer de lourds sacrifices afin de réaliser la reconstruction du lycée que vous avez depuis si longtemps attendue.* Cette reconstruction était en effet la grande affaire de ces années d'avant guerre, aussi bien à la Municipalité qu'au Lycée.

Dans sa conclusion, apparaît cependant un souci particulier, car ce n'est pas certainement sans arrières pensées qu'il exalte l'esprit de sacrifice ! Ce sincère esprit de sacrifice, le seul dont soit faite l'amitié qui unit non seulement des enfants et des hommes entre eux, mais aussi tous les hommes d'un même peuple, d'une même nation comme notre France républicaine. Car se sacrifier pour les autres et les aimer, les admirer quand il le faut, c'est là l'esprit véritable de cette patrie de jeunes héros, qu'est notre démocratie française.

L'appel à l'unité nationale : tous les hommes d'un même peuple, d'une même nation ; la référence répétée à la république et à la démocratie ; l'exaltation du sacrifice, mot repris trois fois dans ce court passage, tout cela conduit à une sorte d'image prophétique, celle d'une patrie de jeunes héros.

La vie du Lycée au cours de l'année 1914.

Comme nous l'avons signalé ci-dessus à propos du discours du Maire, la grande affaire qui préoccupait notamment le personnel du Lycée, mais aussi les services de l'Université (du Ministère et du Préfet à l'Inspection académique), était celle de la reconstruction du Lycée. Les premiers projets avaient été élaborés en 1880 mais la mauvaise volonté des uns ou des autres avait sans cesse fait rejeter les divers plans. Nous avons étudié cette « saga » dans un chapitre spécial de notre histoire du Collège et Lycée de Nevers. Les Proviseurs successifs et notamment le dernier en date, M. Méchin, s'étaient fortement impliqués dans ce projet.

Toujours est-il que le 29 juin 1912, après 32 ans de tergiversations, le Conseil municipal adopta enfin une solution. Le Ministère donna son accord et le Conseil Général de la Nièvre vota le principe d'une subvention pour la reconstruction du Lycée sur un terrain d'un peu plus de deux hectares, avec des immeubles, le tout dépendant de l'actif de la Congrégation dissoute des sœurs de la Visitation de Nevers, et situés rue de Paris au numéro 86bis, faisant l'angle avec le Boulevard Victor Hugo.

Après des années d'atermoiements, les événements se précipitaient, la Ville prenait très rapidement les décisions utiles, l'Inspecteur d'Académie, le Préfet, le Recteur et le Ministère firent tout ce qu'ils purent pour accélérer les formalités, notamment pour l'emprunt que la Ville devait souscrire et qui devait être autorisé par un décret ministériel, lui-même subordonné à l'adoption des plans définitifs et des projets de budgets pour le remboursement des emprunts. Cette précipitation amena quelques distorsions. Ainsi, suite à une estimation préalable du coût du projet, le dossier concernant l'emprunt fut-il "lancé" avant le dépôt par les architectes des plans et devis définitifs, et le montant des travaux, prévus par les architectes, dépassera de loin les prévisions de la Ville. On a l'impression que toutes les autorités précipitaient le mouvement pour le rendre irréversible.

Le Conseil municipal désigna un nouveau cabinet d'architectes pour réaliser les plans et devis : MM. Camuzat père et fils, de Nevers. Notons que ces architectes, d'une famille nivernaise depuis des générations, avaient fait leurs études au Collège de Nevers. Le père, Claude Camuzat, avait dessiné et gravé en 1885, avec son associé d'alors A. Bouveault, une élévation de l'ancienne porte du Collège (1607-1859), pour décorer le menu de la Réunion Amicale des anciens élèves du Collège & du Lycée de Nevers. Au bas du menu se trouve un dessin satirique montrant la porte du collège vers laquelle se dirige un garçon à tête d'âne aux longues oreilles et regardant sortir, un jeune homme, l'air suffisant, avec aussi une tête d'âne, mais le gibus à la main et portant pantalon à carreaux et redingote. "10 ans - 20 ans" c'est la légende laconique de ce dessin très ironique sur la « formation » lycéenne.

Cette désignation fut très bien accueillie au Lycée, où les Camuzat, père et fils étaient connus et appréciés. Le 15 novembre 1913, le Conseil municipal adopta le projet présenté par les architectes. Ce projet prévoyait une façade principale sur la rue de Paris et une autre sur le Boulevard Victor-Hugo. L'année scolaire 1913-1914 avait donc commencé sous les meilleurs auspices pour le Lycée qui allait enfin pouvoir « *se déraciner quelque jour prochain de grand vent et s'envoler, avec ses bancs, ses cahiers, ses livres et son concierge, pour se poser ailleurs, où il trouvera plus d'espace, plus d'air, plus de solitude, plus de confort moderne !* » comme le souhaitait Jules Renard dans son discours de 1909.

Toute l'année scolaire fut occupée pour le Proviseur, les diverses autorités et les notables, à régler toutes les formalités pour lancer le chantier. Tout ce monde faisait preuve d'une hâte qui touchait à la précipitation. Finalement, tout fut réglé avant l'été, les marchés étaient signés et les travaux devaient commencer en janvier 1915.

Pour les élèves, cette année scolaire 1913-1914 ne fut en rien différente des précédentes, avec le même train-train des études et des jeux. Les potaches restaient des potaches très traditionnels, ne pensant qu'à agrémenter leur ennui, que M. Gueneau décrivait dans son discours de juillet 1913 comme *les lassitudes des classes et les horizons étroits, les salles basses et obscures de ce vieux lycée, à la mine si rébarbative*, par des farces diverses ou autres chahuts, comme cette anecdote racontée par Romain Baron, alors élève de Seconde. *Les sections A (latin - grec), B (latin - langues vivantes), C (latin - sciences), réunissant en tout une quinzaine d'élèves, avaient leur classe de lettres dans le bâtiment situé en bordure de la rue de la Préfecture, au rez-de-chaussée, en dessous des classes de sciences. On y montait par un grand escalier de pierre, donnant accès à une étroite terrasse dominant la cour d'honneur. Pendant les récréations, certains, au lieu de descendre dans la cour des grands, restaient sur la terrasse ou même dans la classe. M. Antarieu qui n'avait aucune méfiance, avait l'habitude de laisser sa serviette sur son bureau. Comme il enseignait également au collège de jeunes filles, celle-ci contenait parfois des devoirs corrigés qui leur étaient destinés. L'un de nous eut l'idée d'utiliser la pliure intérieure des copies doubles pour transmettre en caractères minuscules au crayon, des messages laconiques mais très expressifs. Ce manège dura plusieurs semaines, mais un beau jour un de mes camarades, dont l'orthographe était assez incertaine, écrivit : « Je t'aime et j'en meur », en oubliant le S final. Cette faute malencontreuse provoqua la catastrophe. Ces demoiselles en firent des gorges chaudes et ne purent garder le secret. M. Antarieu finit par apprendre, je ne sais*

comment qu'il avait, bien involontairement, joué le rôle de facteur bienveillant. Il n'osa pas, par peur du ridicule, mettre l'administration au courant de l'incident, mais nous eûmes droit à une grande scène pathétique, où nous fûmes fort mal traités. Comme aucun de nous ne voulut reconnaître sa culpabilité, il ne nous accorda plus aucune détente et se montra impitoyable pour les devoirs bâclés et les leçons non sues, puis il oublia et tout redevint comme avant.



La Cour d'Honneur du Lycée. À droite la terrasse et les salles dont parle Romain Baron dans son article à propos d'Antarieu. [N.B. photo de 1933, d'où la présence du Monument aux Morts, plaque de pierre, accolé à la terrasse entre les deux volées d'escaliers.]

Nous avons tenu à citer intégralement cette anecdote sans aucune importance mais qui traduit bien la mentalité de cette époque. La tradition du chahut, des farces jouées aux professeurs, même sympathiques, *sans aucune méchanceté*. Cela faisait partie de l'état d'esprit des *potaches* et devait traduire leur réaction naturelle contre la contrainte disciplinaire qui leur était imposée sans relâche.

La correspondance dissimulée avec les jeunes filles du collège, faisait également partie du folklore. On s'ingéniait à trouver le moyen de leur faire passer des mots doux. On s'en vantait auprès des camarades et même, on en rajoutait. Ces demoiselles, comme les nomme Romain Baron, en faisaient de même bien sûr, en jouant les *saintes nitouches*, car, disait-on, la pudeur convenait au beau sexe. La réaction du professeur paraît aussi exagérée, mais traduit le souci de l'« image » du prof., la peur du ridicule, du qu'en dira-t-on.

Un autre ancien, d'une époque plus récente, nous racontait, qu'externe au lycée, il était chargé par ses camarades internes, de remettre à certaines demoiselles du Collège, dont il croisait les rangs en rentrant chez lui, des billets doux, sans se faire voir par les « pionnes », bien entendu. Il se fit donc toute l'année le facteur d'Éros, ce qui représentait un jeu risqué, mais excitant. Ceci traduit le climat général d'isolement des sexes, auquel s'efforçaient les autorités familiales et éducatives, vainement bien sûr.

De nos jours le SMS a remplacé les mots doux et leur orthographe simplifiée à l'extrême éloigne tout risque de scandale pour un S malencontreusement oublié à un : « *Je t'aime et j'en meur* », d'ailleurs quel ado écrirait une telle mièvrerie aujourd'hui ? Cette

catastrophe causée par une faute d'orthographe, montre aussi l'importance de celle-ci dans la culture de l'époque.

Le Lycée de Nevers totalisait à cette époque environ 400 élèves y compris les élèves des classes élémentaires. Les classes étaient peu chargées. Puisque nous venons de citer M. Antarieu, professeur de Seconde, rappelons que les professeurs de lettres étaient nommés pour une classe précise. Ils enseignaient le latin, le grec et le français, dans cette seule classe, ce qui ne représentait pas un grand nombre d'heures de cours. Ceci explique pourquoi M. Antarieu pouvait, en plus, assurer, en heures supplémentaires, l'enseignement d'une classe au Collège de Jeunes Filles. De plus, comme on le voit plus loin, la classe de seconde avec ses trois sections réunies (A, B, C), totalisait environ quinze élèves. Ce qui ne représentait pas une charge de travail énorme, même si le nombre des devoirs et exercices à corriger était plus important que maintenant.

Sur le palmarès de 1914, où Romain Baron, comme à son habitude trustait les prix avec d'abord ceux d'Excellence et du Tableau d'honneur, nous avons relevé les noms des élèves nommés.

Baron Romain, de Marcy, interne ; Besson Maurice, de Quarré-les-Tombes, interne ; Bluzot René, d'Aunay, externe ; Bourgier Paul, de Nevers, externe ; Chenard Eugène, de Château-Chinon, externe ; Daugy Henri, de Nevers, externe ; Durand Robert, de Nevers, externe ; Fortunet Robert, de Troyes, externe ; Gautheron André, de Paris, interne ; Genty Jean, de Donzy, interne ; Machecourt André, de Guérigny, interne ; Marchand Pierre, d'Avignon, externe ; Perrette Jean, de Paris, interne ; Prégermain Georges, de Cercy-la-Tour, interne ; Roget Jean, de Castelnaudary, externe.

Soit au total quinze noms. Si Romain Baron ne se trompe pas dans ses souvenirs, tous les élèves de la classe auraient obtenu au moins une nomination. Il y avait 7 internes soit presque la moitié. Trois seulement sont nés à Nevers et cinq dans des départements extérieurs, Paris (2) Troyes, Avignon, et Castelnaudary. Les autres sont originaires de tous les coins de la Nièvre.

En ce qui concerne les examens de fin d'année scolaire, le Lycée obtenait d'assez bons résultats. Il faut préciser que sur le palmarès imprimé à l'occasion de la distribution des prix ne figuraient que les résultats du Baccalauréat de l'année précédente, les oraux de l'année courante n'étant pas passés.

Pour l'année 1913-1914, il y a d'abord les résultats du Certificat d'Études secondaires du Premier Cycle (qui sera remplacé plus tard par le Brevet) et qui se passait en fin de 3^{ème} avec deux « divisions » (A : classique ; B : moderne). Cinq élèves avaient été reçus dans la première et quatre dans la seconde. Le succès à cet examen ne conditionnait pas le passage en seconde. En effet, sur le palmarès de l'année suivante, 15 noms figurent en 2^{ème} et tous les élèves ne sont pas nommés.

Les résultats du Bac 1914 figurent sur le palmarès de l'année suivante.

Pour la première partie : *Latin - grec* : reçus : Chanteclair, Louis et Coste Pierre. *Latin – Langues vivantes* : reçus : Grimouille, Henri ; Jeannot, Robert ; Lavrand, Pierre et Pesle, Marcel. *Latin – Sciences* : reçus : Bredeau, André ; Tourtet, Pierre ; Desgranges, Pierre ; Lenoir, Roger ; Lopard, Charles ; Mer, Paul ; Sténac Maurice ; Stève, Lucien (mention AB) ; Terrial, Georges et Teyssier, Louis. admissible : Franc, Antonin. *Sciences – Langues vivantes* : reçus : Bidault, René ; Guyot, Émile (mention AB) et Mollard Lucien. admissible : Arnoud Auguste.

Il y avait en effet, pour la première partie, quatre options, la plus importante étant celle de *latin – sciences*. Les élèves « admissibles » n'avaient à repasser que les épreuves orales.

Pour la deuxième partie : *Mathématiques* : Reçus : Benoît Pierre ; Bourdeau, Joseph (mention AB) ; Coquard, Jean ; Daulny, Émile (mention AB) ; Dessagne, Jean ; Dormont, Jean ; Guyot, Émile ; Lopard, Charles (mention AB) ; Marié, Georges (mention AB) ; Renault, Maurice (mention AB) ; Thévenot, Louis et Ville, Georges (mention AB).

Philosophie : Reçus : Chanteclair, Louis ; Chaubin, Bernard ; Desnoyers, Léon, Gromolard Henri, Le Droumaguet, René (mention AB) ; Lhoste, Émile ; Megrot, Henri ; Monmignaut, François, Renault, Maurice et Rignault, Émile.

Pour la deuxième partie il n'y avait en effet, que deux options : *Mathématiques* ou *Philosophie*. La section *Sciences Expérimentales* ne sera créée que plus tard. Il commence à y avoir davantage de candidats pour la section *Mathématiques*. Cette tendance se développera par la suite. À cette époque les mentions *Assez Bien* étaient rares, les mentions *Bien* et *Très Bien*, tout à fait exceptionnelles. Rappelons que le lycée de Nevers était le seul du département. Quelques collèges municipaux présentaient quelques élèves au Baccalauréat. Le nombre de bacheliers (22 au total pour Nevers) était donc très faible par rapport à la population. Cela correspondait à peu près aux moyennes nationales.

Ajoutons qu'un élève avait été reçu au Concours d'admission aux Postes et Télégraphes : Chatré, Maurice.

Le premier trimestre de l'année scolaire 1914-1915.

Malgré la guerre, la rentrée des classes était restée fixée au 1^{er} octobre, l'organisation administrative par définition étant insensible aux « événements extérieurs ». Il lui faut à tout prix assurer la continuité de son service, même si les conditions matérielles deviennent très difficiles. C'est ainsi que l'on avait vu, en pleine guerre de 1870, l'Instruction publique, faire pression sur l'armée pour qu'elle évacue au plus vite les locaux du Lycée de Nevers, transformés en casernement, afin de les rendre à leur fonction d'enseignement.

C'est cette position qui apparaît très clairement dans ce que rapporte le Proviseur, M. Méchin, dans son discours de fin d'année scolaire. Pour les autorités universitaires, il était primordial d'assurer le service d'enseignement : *Il nous fallait songer à vous et à la continuation de vos études ; il importe en effet, afin de sauvegarder dans l'avenir les destinées du pays, que la vie intellectuelle ne soit pas interrompue, même pendant que se déroulent les événements les plus tragiques.*

Il y a là une sorte de « sagesse » de l'Université, qui apparaît sans cesse tout au long de son histoire, et que l'on trouve réaffirmée également tout au long de l'histoire du Collège et Lycée de Nevers : Quelles que soient les tragédies que traverse le pays, l'Université doit poursuivre sa mission culturelle et enseignante.

Dès le début de la guerre, (août 14), les bâtiments du Lycée devinrent un hôpital militaire. Comme le décrit Romain Baron ³ *il regorgea bientôt de blessés et de malades. Des lits avaient été installés non seulement dans les dortoirs, mais aussi dans les salles de classe et dans les études vidées de leur matériel scolaire et même dans la chapelle dont les fenêtres donnaient sur la rue Mirangron. Le concierge fut remplacé par un sergent du service de santé et, dans la cour d'honneur, c'était un va et vient incessant d'infirmiers militaires, d'infirmières bénévoles et aussi d'éclopés, appuyés sur leurs béquilles. Seule la partie supérieure du bâtiment accolé à l'église Saint-Pierre qui abritait les laboratoires de physique et chimie, d'histoire naturelle et la classe de dessin, n'avait pas été occupée par l'autorité militaire.*

Pour la rentrée, les salles de Physique, de Chimie et de Mathématiques restaient donc disponibles, on compléta ces locaux en louant en guise d'annexe, un immeuble libre, momentanément vacant, situé 16 rue du Rempart, dans lequel on put installer 13 salles de cours, la rentrée fut donc assurée : *il nous a fallu chercher une maison pour y installer nos classes. Un immeuble dans lequel treize salles pouvaient être utilisées s'est trouvé vacant, nous l'avons affermé et comme nous disposions au lycée des salles de physique et de chimie ainsi que de la classe de mathématiques, la rentrée a pu se faire et les cours reprendre au jour fixé.*

³ BL Amicale 3 / 79 et 4 / 79, sans autre précision, toutes les citations suivantes sont tirées de cet article



L'entrée du lycée en 1914, on voit la plaque avec la croix rouge indiquant qu'il a été transformé en hôpital militaire. Présence de soldats en uniforme sur la place du Lycée.

heures consacrées à certains enseignements, en en supprimant même parfois, nous avons pu réorganiser les cours au lycée même ; sauf pour les élèves de cinquième, que le professeur a eu la complaisance de recevoir chez lui, et pour ceux des classes élémentaires qui ont été hospitalisés gracieusement par un conseiller municipal jusqu'au 1^{er} mars. Enfin le service de santé ayant bien voulu mettre à ma disposition trois salles non occupées alors par les malades, nous avons réuni chez nous tous nos élèves et cela nous a permis, en outre, d'améliorer un peu l'emploi du temps pour certaines classes.

Il ne restait donc que 6 salles disponibles au Lycée dont la salle de dessin, celle de manipulation et le laboratoire des professeurs et les 3 salles non occupées par les malades et blessés. La classe de 5^e s'installa au domicile de son professeur, les classes élémentaires chez un conseiller municipal, jusqu'au 1^{er} mars 1915.

Tous ces déménagements étaient très perturbants, et M. Méchin rendait hommage à tous : *Ces changements ne se sont pas accomplis sans apporter des modifications profondes dans l'horaire des divers exercices et je dois rendre hommage au dévouement de MM. les professeurs, qui se sont prêtés de la meilleure grâce du monde au bouleversement de leurs habitudes. J'ajouterai que malgré cette dualité, l'entente la plus cordiale n'a cessé de régner entre l'Administration de l'hôpital et nous. Et il remercie le Médecin - chef et ses collaborateurs de leur amabilité à notre égard.*

Je me souviens seulement, précise Romain Baron, que la classe de première qui ne comprenait guère, toutes sections réunies qu'une quinzaine d'élèves, se tenait dans une petite salle du rez-de-chaussée, dans une intimité presque familiale. Les bruits de la rue ne nous importunaient guère car, à l'époque, la circulation était réduite et les autos étaient moins nombreuses que les voitures à chevaux.

Mais ce n'était que du provisoire, il fallut évacuer l'« annexe » le 16 novembre.

M. Méchin, Proviseur, dans son discours de distribution des prix du 13 juillet 1915, explique bien cette situation.

Le 16 novembre (1914) on nous a prévenus d'avoir à évacuer de suite notre annexe ; nous nous trouvions réduits à trois salles de classe, car il n'était pas possible de trouver en ville un local utilisable. En plaçant des tables dans la salle de dessin, la salle de manipulation et le laboratoire du professeur de physique, en faisant des classes à toutes les heures de la journée entre 8 heures et 18 heures, en opérant quelques réductions dans le nombre des

Un témoignage littéraire sur cette époque, la salle de dessin.

L'un des élèves de cette époque, Louis Rolland⁴, devenu professeur et romancier, sous le nom de Louis Francis, publia en 1937, une nouvelle : *Le Chouel*⁵, dans laquelle il évoque, en les romançant quelque peu, ses souvenirs du lycée. La première page évoque bien la situation de l'établissement, occupé par un hôpital militaire et en particulier les locaux qui avaient été laissés disponibles pour l'enseignement, notamment la salle de dessin.

Par principe, dans tous les lycées, la salle de dessin se trouve sous les combles. Mais cette expression semblait particulièrement convenir au galetas où les exigences du Service de Santé avaient relégué nos exercices barbouilleurs sans goût et sans bonne volonté.

Dans les bâtiments principaux du lycée de N... (Nevers), autour de la grande cour, on coupait les jambes à des Sénégalais qui avaient eu les pieds gelés. C'était la spécialité du major S..., chirurgien célèbre et sénateur qui commandait l'hôpital n° 16⁶, et, le nombre des misérables augmentant chaque jour, on nous avait refoulés dans l'unique aile qui subsistait de l'ancien collège des Jésuites. L'administration faisait des prodiges pour imaginer des emplois du temps permettant aux sept classes de vivre dans des locaux, qui, à la veille de la guerre, n'abritaient plus que la Philosophie, la Nature et le Dessin.

Celui-ci d'ailleurs avait cédé la place à la Géographie et s'était réfugié dans le magasin aux accessoires. On avait entassé sous les pentes du toit, dans les « jagnasses », comme on dit dans le pays, les têtes de Démosthène et de Caracalla, les cruches, les dames-jeannes et tous les morceaux de plâtre qui nous servaient de modèles. L'air et la lumière pénétraient par deux vasistas qu'on manœuvrait avec des tiges de fer percées de trous. Le milieu de ce réduit était traversé par une poutre sous laquelle un homme de haute taille aurait été obligé de se baisser.

La situation des internes et du personnel.

Il faut préciser qu'avant-guerre, le lycée ne comptait pas plus de 300 à 400 élèves selon les années, dont 90 pensionnaires. Or ceux-ci ne pouvant être hébergés au Lycée, avaient dû se loger en ville ou partir dans les lycées des villes voisines. De ce fait, l'effectif était encore réduit.

À titre d'exemple, un ancien élève, Jean-Jacques Rondepierre⁷ rappelle qu'en 1914, le Lycée, où il était pensionnaire, avait été transformé en hôpital pour les blessés de guerre et que seuls les externes y étaient admis. De ce fait, il avait dû terminer ses études au Lycée de Moulins où il avait reçu la médaille d'honneur offerte par les Anciens Élèves.

Sept professeurs étaient mobilisés. On fit appel aux bénévoles, à deux professeurs honoraires, à des enseignants d'autres établissements, dont un de l'École Normale de Filles, au Directeur de l'EPS et aux professeurs adjoints, qui faute d'études étaient sans emploi. On réduisit les heures de cours. On enseigna en continu de 8h à 18 h comme l'expliquait M. Méchin.

Cette solution était plus ou moins bonne pédagogiquement, c'est du moins ce qu'en pense Romain Baron. *Une grande partie du personnel étant mobilisée, l'administration du lycée avait tant bien que mal, comblé les vides. Les professeurs du premier cycle qui n'étaient pas partis passèrent d'office dans les grandes classes. Ils furent suppléés à leur tour par les*

⁴ Son frère aîné, Francis, ancien élève du Lycée, normalien et agrégé de lettres, fut tué sur le front, nous lui consacrons une étude ainsi qu'à Louis, dans les chapitres correspondant de notre « Histoire du Collège et Lycée de Nevers ». Une étude plus exhaustive sur la vie et l'œuvre de Louis-Francis Rolland a paru dans le Bulletin de la Société Nivernaise des Lettres Sciences et Arts (55^e vol. années 2006-2007)

⁵ In *La Revue de Paris*, livraison du 1^{er} août 1837, pp. 616 à 631. BMN : AS - 12091

⁶ Rolland fait sans doute allusion à un personnage réel, le numéro de l'hôpital installé au lycée était bien le 16, mais nous ne savons pas qui était de chirurgien – sénateur

⁷ BL Amicale N°2/1984. L'accueil des externes se faisait dans les conditions expliquées plus haut.

répétiteurs qui, par suite de la suppression des études surveillées, auraient été sans emploi. Celui qui se montra le plus compétent fut M. Dincher, plus connu sous le surnom de Belette, qui déjà comme répétiteur, avait montré d'incontestables talents pédagogiques en venant au secours des élèves brouillés avec les mathématiques. Les autres firent preuve de beaucoup de zèle, mais comme la plupart d'entre eux ne s'étaient jamais donné la peine de parfaire ou de rafraîchir leurs connaissances, ils ne parvinrent pas à faire oublier les professeurs titulaires, dont ils avaient pris la place.

Comme de nombreux exemples, au cours des chapitres de notre « Histoire du Collège et Lycée de Nevers », le montrent, beaucoup de ces répétiteurs ou professeurs adjoints, ou pions comme les nomment les potaches, n'ayant pu réussir à passer le concours de recrutement ou ayant renoncé très tôt à cette perspective, étaient devenus des « surveillants à vie » s'encroûtant peu à peu dans cette tâche peu exaltante et cessant d'étudier et de se cultiver.

Il faut ajouter quelques nouveaux venus. M. Lionel Bataillon, jeune professeur d'histoire qui avait eu la chance d'être réformé, vint seconder M. Gueneau. Un autre réformé, M. Paul Danchaud, ancien élève du lycée, qui venait d'être reçu à l'École Normale Supérieure, dont les cours avaient été interrompus par la guerre, vint à la rentrée de 1915, enseigner la physique et la chimie dans les grandes classes. Il remplaçait M. Vincent, directeur de l'École Primaire Supérieure, qui avait bien voulu, l'année précédente, se charger de cet enseignement. En somme, nous avons un corps professoral assez hétéroclite qui malgré sa bonne volonté et parfois même son dévouement était loin de valoir celui d'avant-guerre.

Les internes, comme nous l'avons signalé, durent trouver à se loger en ville. L'administration du lycée avait sollicité des offres de logement et proposait aux parents la liste des adresses et quelques renseignements sur le tarif le plus habituel des pensions, souvent calqué sur celui du Lycée. Mais les situations des différents pensionnaires étaient très variables. Romain Baron en donne quelques exemples.

Dès le début de septembre, le proviseur avisa les parents des internes qu'ils devaient placer leurs fils dans les familles de Nevers qui voudraient bien les accueillir. Pour ma part, je fus confié, par l'intermédiaire d'un cousin, à M. Beaufils, jardinier du couvent de Saint-Gildard, et j'eus comme compagnon, mon ami Genty, élève de 1^e C (latin - sciences), alors que j'étais en 1^e A (latin - grec). On accédait à la maison du jardinier par une petite porte percée dans le mur d'enceinte du couvent donnant sur la rue Saint-Gildard, à mi-chemin entre le boulevard Victor-Hugo et le pont de Fourchambault. Le logement était rigoureusement séparé par des murs surélevés du reste du couvent dont on ne pouvait apercevoir les bâtiments. Notre chambre située au premier étage n'avait vue que sur le bas de l'enclos conventuel, dominant le pont de Fourchambault. C'était là, dans une petite chapelle, encore toute blanche, qu'avait été inhumée Bernadette Soubirous, qui devait être exhumée et canonisée plus tard. À côté de cette chapelle, une jeune fille en pierre ou plutôt en ciment, entourée de quelques moutons, rappelait le temps où elle avait été bergère dans la campagne lourdaise. Cette vision bucolique donnait l'illusion d'être à la campagne et d'ailleurs les bruits de la rue ne nous parvenaient que très faiblement. (Cette maison du jardinier a été détruite par le bombardement de juillet 1944).

M. et Mme Beaufils, âgés d'une cinquantaine d'année, étaient de très braves gens, qui se montrèrent pleins d'égards pour nous, sans doute parce qu'ils n'avaient pas eu d'enfants et peut-être aussi parce qu'ils nous considéraient comme des fils de bourgeois ce que nous n'étions pas ni l'un ni l'autre. Madame Beaufils qui avait autrefois servi dans une grande maison était une fine cuisinière, qui aimait bien la bonne chère, et les repas qu'elle nous montait dans notre chambre étaient particulièrement soignés. Comme nous ne payions que 90 francs de pension par mois (c'était le montant de notre bourse), elle ne pouvait pas faire sur nous le moindre bénéfice et nous ne fûmes pas étonnés lorsqu'elle nous annonça qu'elle ne pourrait pas nous reprendre à la rentrée.

En octobre 1915, j'entrai comme pensionnaire chez M. et Mme Rolland. Ils habitaient au 23 de la rue Saint-Étienne, au deuxième étage, dans une maison très ancienne, dont le pignon, percé d'une large baie, donnait sur la rue, et dont le rez-de-chaussée abritait une échoppe de cordonnier. J'avais cette fois comme compagnons André Machecourt qui comme Genty était mon camarade de classe et l'un de mes meilleurs amis et Georges Gilmaire, élève de troisième. Celui-ci était originaire de Flize, dans les Ardennes, et au début de la guerre, ses parents, pour échapper à l'occupation ennemie, s'étaient réfugiés en Nivernais à Biches. Le fils de la maison, Louis Rolland (Lili pour les intimes) complétait ce petit pensionnat. Georges Gilmaire est devenu ingénieur et je l'ai perdu de vue à la fin de la première guerre, Louis Rolland est mort en 1959 et André Machecourt nous a quittés dix ans plus tard.

La cuisine de Mme Rolland était certes moins fine que celle de Madame Beaufils, mais elle était saine et copieuse. Nous ne payions que 75 francs par mois de pension et je me suis toujours demandé par quels prodiges d'économie, elle arrivait à nous nourrir pour une somme aussi modique.

Nous n'eûmes pas de peine à nous habituer à l'externat qui nous apportait plus de liberté et surtout plus d'ouverture sur l'extérieur. C'était un plaisir après les classes, de se reconduire mutuellement tout en devisant et de flâner dans la rue du Commerce qui, à cette époque, n'était pas encore encombrée par les voitures. Il nous arrivait aussi de faire de longues promenades à pied, qui nous permettaient de mieux connaître la ville et ses environs. Nos études n'en souffraient pas car nous avons adopté un emploi du temps presque aussi strict que celui que nous avons à l'internat. La présence de camarades plus jeunes, loin de nous porter à la dissipation, était plutôt une cause de saine émulation.

Comme on le voit, les problèmes matériels semblent surtout accaparer l'attention du personnel comme celle des élèves et des parents en ce deuxième semestre de 1914. La guerre elle-même n'est évoquée qu'indirectement par la vision des blessés soignés dans l'hôpital militaire et la présence de réfugiés des régions envahies. Les autres conséquences apparaîtront au fur et à mesure, mais l'attitude et les réactions des Nivernais telles qu'on peut les comprendre à travers ces témoignages prouvent que la réalité de la guerre qu'ils commençaient à vivre ne leur apparaissait pas vraiment.

Les premières réactions en 1914.

Cette guerre à laquelle on pouvait s'attendre depuis longtemps, n'avait pourtant pas été prévue dans la réalité de ses conséquences, comme le montre la réquisition du lycée, dès le mois d'août, pour en faire un hôpital militaire, les hôpitaux, civils et militaires étant débordés.

Rien n'était prévu, non plus, pour assurer la vie des familles dont les hommes (pères ou fils) étaient mobilisés. Comme nous le redirons plus loin, tout le monde avait cru à une guerre courte, une victoire rapide, sans grandes pertes humaines. La longue absence des mobilisés laissait sans ressources beaucoup de familles.

L'Amicale des anciens élèves en témoigne. Le 17 octobre 1914, son président le docteur Subert, propose (au Comité) de voter des sommes pour venir en aide aux familles nombreuses privées de leurs chefs mobilisés ainsi que pour secourir les blessés hospitalisés dans les divers locaux de Nevers [...] le Comité vote le versement d'une somme de 300 francs à répartir — 200 f en faveur des hôpitaux temporaires de Nevers — 100 f en faveur des familles nombreuses et nécessiteuses de la Ville.

De leur côté, les élèves du Lycée organisèrent une fête pour les soldats blessés, le jour de Noël 1914 (discours de M. Méchin de 1915) : *Une matinée, au succès de laquelle vous avez contribué pour une bonne part, a été donnée à nos malades à l'occasion de la fête de Noël. Deux arbres très bien décorés avaient été arrangés par les dames infirmières, une tombola comprenant de fort jolis lots a été tirée, chaque malade ayant droit à un numéro gagnant ; vous avez interprété avec beaucoup de brio une pièce de Labiche : « Les suites d'un*

premier lit » qui a fort égayé l'auditoire et l'on prenait plaisir à voir s'épanouir les figures de tous les blessés, dont quelques-uns avaient été transportés avec leurs lits. Ils ont passé quelques heures très agréables pendant lesquelles ils ont un peu oublié leurs souffrances.

D'autres actions avaient été improvisées dès la déclaration de guerre. Ceux d'entre vous qui étaient à Nevers pendant les vacances, se sont ingénies à leur procurer (aux blessés hospitalisés au Lycée) des fruits frais, des desserts, du tabac, en sollicitant avec autant de bonne grâce que de persévérance la générosité des habitants : ces distributions ont continué à être faites régulièrement grâce à la Municipalité, qui a mis à la disposition des dames infirmières de chaque hôpital une subvention mensuelle proportionnelle au nombre des malades.

À la fin de l'année 1914, on peut constater d'après tous ces documents et témoignages, que le Lycée de Nevers, comme la population nivernaise sans doute, cherche des solutions provisoires et peu durables, pour remédier aux difficultés diverses de ce premier semestre de guerre. On a l'impression que tous espèrent une fin prochaine du conflit et pensent inutile de s'organiser en vue d'un plus longue période. Cet état d'esprit subsistera encore quelques mois, puis peu à peu, arrivera un plus grand réalisme qui fera place plus tard à l'esprit de lassitude.



Photo prise au lycée en 1919, l'une des infirmières (volontaires de la Croix Rouge) était la veuve du colonel Pérez (tué en 1914). La photo est datée de Nevers janvier 1919 - Hôpital 41. Document unique qui prouve que l'hôpital continuait de fonctionner au lycée en 1919.

Rapport

SUR LA SITUATION DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

I

Nevers, le 18 juillet 1915.

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint mon rapport sur la situation de l'enseignement primaire, dans le département de la Nièvre.

CHAPITRE PREMIER

Ecoles élémentaires et Ecoles maternelles

1. - *LOCAUX SCOLAIRES*

Les nouveaux locaux, mis à la disposition du service de l'Instruction publique au cours de l'année 1914, sont ceux de : La Fiole (commune de Planchez) ; La Manille et Maison-Comte (commune de Corancy), Les Bruyères-Radon (commune de Luthenay-Uxeloup) (écoles mixtes), Ternant (2^e classe à l'école de garçons et logement de l'instituteur adjoint), Nevers (école maternelle de la Chaumière).

Des locaux sont en construction ou vont être ouverts incessamment à Glux (groupe scolaire), Saint-Léger-de-Fougeret (école de filles), Arleuf (appropriation de l'école de filles), Mhère (école de garçons), Sardy-les-Epiry (classe enfantine), Challement (école mixte).

Plusieurs de ces constructions ont dû être ajournées en raison de la guerre.

Des améliorations diverses ont été effectuées aux écoles suivantes : Saint-Parize-le-Châtel (logement de l'instituteur) ; Livry (réfection des peintures des classes), Toury-sur-Jour (construction d'un préau et de privés), Sermoise (mur de clôture et agrandissement de la cour), Saint-Parize-en-Viry (une pompe a été placée sur le puits de l'école et un bûcher établi), Saint-Seine (appropriation de l'école de filles).

Des projets de construction ou d'appropriation intéressant les communes de Tronsanges, Sichamps (appropriation de l'école mixte), Cosne (école de filles et école maternelle), Le Mouroux (commune de Lucenay-les-Aix), Alligny-Cosne (école de garçons), Pougny, Garchizy (appropriation des écoles), Saint-Aubin-les-Forges construction d'une école mixte au hameau de La Forêt), Villapourçon (groupe scolaire au hameau de Fragny), ont été soumis à l'avis du Conseil départemental, mais n'ont pas reçu l'approbation ministérielle au 31 décembre 1914.

Enfin, un certain nombre de projets sont à l'étude : Prémery (école de filles et école maternelle), Saint-Honoré (école de filles), Villapourçon (école de filles), Decize (école maternelle), La Charité (construction de locaux pour la section agricole, agrandissement de l'école de filles, aménagement d'une troisième classe à l'école maternelle), Chaulgnes (agrandissement du groupe scolaire), Nevers (construction d'une école maternelle dans le quartier de la Rotonde), Sougy, Saint-Jean-aux-Amognes, Neuville-les-Decize (appropriation des locaux scolaires), Saint-Benin-d'Azy (construction d'une classe à l'école de filles).

Voici, d'autre part, les améliorations qu'il y aurait lieu de réaliser :

1^o *Circonscription de Nevers.* – Coulanges-les-Nevers (appropriation du logement de l'institutrice), Cossaye (appropriation des écoles), Imphy et Montigny-aux-Amognes (écoles de garçons), Montambert-Tannay (établissement d'une cour et d'un préau pour les filles), Cizely (construction d'un préau), Luthenay-Uxeloup (réparations à l'école de garçons), Saint-Parize-le-Châtel, hameau de Moiry (construction de privés pour les filles).

2^o *Circonscription de Château-Chinon.* - Château-Chinon-Ville (appropriation de l'école de filles), Château-Chinon-Campagne (appropriation de l'école de garçons), Villapourçon, Poil, Corancy, Châtillon (filles), Bazolles (garçons) (appropriation des écoles).

3^o *Circonscription de Clamecy.* - Dun-les-Places (agrandissement de l'école de filles).

4° Circonscription de Cosne. – Arthel, Murlin, Nolay, La Celle-sur-Nièvre (appropriation des écoles ou aménagement des dépendances), Fourchambault (agrandissement des deux écoles).

En 1914, il a été créé

1° Circonscription de Nevers. –Ecole mixte au hameau des Bruyères-Radon (commune de Luthenay-Uxeloup) en compensation de la suppression du poste d'adjoint à Luthenay-Uxeloup ; 4° emploi d'institutrice adjointe à l'école de filles d'Imphy.

2° Circonscription de Cosne. - 5° emploi d'institutrice adjointe à l'école de filles de La Charité.

Les projets de création suivants sont soumis à l'approbation ministérielle

Nevers : Transformation de l'école maternelle de la Chaumière en école primaire avec classe enfantine. - Création d'un deuxième emploi d'institutrice adjointe à l'école de la Chaumière (filles). - Création d'un 4° emploi d'adjoint à l'école de la Rotonde (garçons).

Villapourçon : Création d'un groupe scolaire au Hameau de Fragny.

Saint-Aubin-les-Forges : Création d'une école mixte au Hameau de La Forêt.

II. — SITUATION COMPARÉE AU 31 DÉCEMBRE 1913 ET AU 31 DÉCEMBRE 1914

1° Écoles

CIRCONSCRIPTIONS	Cantons	Communes	ÉCOLES PUBLIQUES				TOTAUX		DIFFÉRENCE pour 1914	ÉCOLES PRIVÉES				TOTAUX		DIFFÉRENCE pour 1914	TOTAUX généraux		DIFFÉRENCE totale pour 1914
			1913		1914		1913	1914		1913		1914		1913	1914		Écoles primaires publiques et privées	Écoles primaires publiques et privées	
			primaires	maternelles	primaires	maternelles				primaires	maternelles	primaires	maternelles						
Nevers.....	6	69	139	5	139	5	144	144	»	36	3	36	3	39	39	»	183	183	»
Château-Chinon.....	5	62	148	»	150	»	148	150	+ 2	23	1	23	1	24	24	»	172	174	+ 2
Clamecy.....	7	104	161	4	161	4	167	167	»	23	»	23	»	23	23	»	190	190	»
Cosne.....	7	78	151	6	151	6	157	157	»	22	3	22	3	25	25	»	182	182	»
Totaux....	25	313	599	15	601	15	616	618	+ 2	104	7	104	7	111	111	»	727	729	+ 2

III. — SITUATION COMPARÉE AU 31 DÉCEMBRE 1913 ET AU 31 DÉCEMBRE 1914

2° Classes

CIRCONSCRIPTIONS	Cantons	Communes	ÉCOLES PUBLIQUES				TOTAUX		DIFFÉRENCE pour 1914	ÉCOLES PRIVÉES				TOTAUX		DIFFÉRENCE pour 1914	TOTAUX généraux		DIFFÉRENCE totale pour 1914
			1913		1914		1913	1914		1913		1914		1913	1914		Écoles primaires publiques et privées	Écoles primaires publiques et privées	
			primaires	maternelles	primaires	maternelles				primaires	maternelles	primaires	maternelles						
Nevers.....	6	69	268	8	270	8	276	278	+ 2	95	4	98	4	99	102	+ 3	375	380	+ 5
Château-Chinon.....	5	62	246	»	250	»	246	250	+ 4	48	1	46	1	49	47	- 2	295	297	+ 2
Clamecy.....	7	104	235	7	236	7	242	243	+ 1	42	»	44	»	42	44	+ 2	284	287	+ 3
Cosne.....	7	78	259	9	259	9	268	268	»	54	4	55	4	58	59	+ 1	326	327	+ 1
Totaux....	25	213	1.008	24	1.015	24	1.032	1.039	+ 7	239	9	243	9	248	252	+ 4	1.280	1.291	+ 11

CHAPITRE II

Personnel

1. - TABLEAU DES ÉLÈVES

NOMBRE D'ENFANTS reçus DANS LES ÉCOLES		ÉCOLES PUBLIQUES			ÉCOLES PRIVÉES		
		Année 1913-1914	Année 1912-1913	Différence pour 1914	Année 1913-1914	Année 1912-1913	Différence pour 1914
De moins de 6 ans .	garçons...	3.627	3.715	— 88	447	425	+ 22
	filles	3.272	3.355	— 83	820	947	— 127
De 6 à 13 ans.....	garçons...	19.125	17.534	— 409	1.073	1.089	— 16
	filles	14.966	15.263	— 297	3.180	3.171	+ 9
De plus de 13 ans..	garçons...	1.056	1.027	+ 29	122	120	+ 2
	filles	837	857	— 20	411	467	— 56
TOTAUX		40.883	41.751	— 868	6.053	6.219	— 166

Les résultats comparés des effectifs de 1913 et 1914 accusent une diminution, pour cette année, de 868 élèves dans les écoles publiques et de 166 dans les écoles privées. Mais si l'on tient compte des circonstances dans lesquelles se sont rouvertes et ont fonctionné les écoles depuis dix mois, et des difficultés particulièrement grandes que nous avons rencontrées dans certains centres, et spécialement à Nevers, pour faire face, avec des locaux insuffisants en nombre et en étendue, aux besoins du service scolaire, on pourra trouver que la fréquentation n'a pas été cette année, en dépit des événements, inférieure à la normale dans ce département.

TABLEAU DES MAITRES

ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES				ÉCOLES PRIMAIRES ÉLÉMENTAIRES								ÉCOLES Matern ^{les}		TOTAUX GÉNÉRAUX						OBSERVATIONS				
GARÇONS		FILLES		INSTITUTEURS				INSTITUTRICES				Directrices	Titulaires adjointes	Directeurs et directrices	Professeurs	Maîtres et maîtresses adjoints	Titulaires	Stagiaires	Totaux					
Directeurs	Professeurs	Maîtres adjoints	Total	Directrices	Titulaires	Stagiaires	Total	Directrices	Titulaires	Stagiaires	Total									Total				
<i>1^o Enseignement public</i>																								
4	9	9	22	1	1	3	5	333	156	11	500	259	240	26	549	15	9	612	10	12	405	37	1.076	
<i>2^o Enseignement privé</i>																								
»	»	»	»	»	»	»	»	15	27	»	42	87	114	»	201	7	2	109	»	»	143	»	252	

A vrai dire, cette statistique ne s'applique qu'aux huit premiers mois de l'année 1914. La guerre, en mobilisant 203 instituteurs sur 550, a modifié sensiblement l'état numérique du personnel et, par voie de conséquence, l'organisation habituelle des classes. Ces 200 maîtres, en effet, n'ont pu être tous remplacés : il a fallu, pour assurer leur service, réunir parfois deux écoles, le plus souvent deux classes. Encore ce résultat n'a-t-il pu être obtenu qu'en faisant appel d'abord aux élèves-maitresses de l'École normale - 17 d'entre elles, des promotions de 3^e et de 2^e année, nous ont ainsi prêté leur concours - puis aux instituteurs et institutrices auxiliaires - au nombre de 60 - faisant partie du cadre des suppléances ; enfin, aux 25 maîtres et maitresses réfugiés des départements envahis ; 2 instituteurs retraités, d'autre part, ont accepté de rentrer en fonctions. Au total, une centaine de postes sur les deux cents privés temporairement de leurs titulaires ont pu ainsi être pourvus.

Écoles maternelles

Plus encore que pour les écoles élémentaires, les conditions d'installation et d'organisation matérielle importent essentiellement à la bonne marche et au développement des écoles maternelles. Nous avons eu le regret de constater que, sauf de très heureuses, mais trop rares exceptions, ces conditions ne se trouvent pas remplies dans ce département. Déjà, l'an dernier, nous appelions l'attention sur les réformes indispensables qu'il y aurait lieu de réaliser pour que ces écoles répondent exactement à leur destination et rendent les services que nous en attendons. Nous nous bornerons, cette année, à renouveler les desiderata que nous formulions à cet égard, et nous ne doutons pas que, dans tous les centres où il sera possible de donner satisfaction à nos vœux, les municipalités ne s'attachent à rendre plus sains, plus confortables, plus gais, les locaux où les petits viennent recevoir et doivent trouver les premiers éléments grâce auxquels se développera leur activité naissante, tant physique que morale.

CHAPITRE III

Enseignement primaire supérieur

I. - ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES

Nos établissements d'enseignement primaire supérieur se sont également trouvés atteints par la guerre, à la rentrée d'octobre, et dans leur personnel et dans les locaux où ils étaient installés. Des cinq écoles que compte le département, aucune n'a pu continuer de fonctionner dans les bâtiments qu'elle occupait antérieurement. L'une d'elles - et non la moins florissante - celle de Nevers n'a même pas pu, malgré tous les efforts et les démarches que l'administration a pu faire dans ce but, effectuer sa rentrée. Deux autres, les écoles de La Charité et de Château-Chinon, ont dû restreindre leur service et se résigner à n'assurer, dans un local très réduit - une seule pièce - que le service de l'externat, en limitant, faute de personnel, les études aux matières d'enseignement absolument essentielles. Deux enfin, l'école de Decize et l'école de Clamecy, ont eu la bonne fortune de conserver tout leur personnel et de pouvoir installer dans des conditions presque normales, de telle sorte que l'une et l'autre, en maintenant à quelques unités près leurs effectifs des années précédentes, ont pu ainsi remplir leur tâche ordinaire.

II. - COURS COMPLÉMENTAIRES

La vie de nos cours complémentaires n'a pas été trop sensiblement affectée par la mobilisation et par les réquisitions. C'est ainsi que les cours de jeunes filles de Nevers, de

Guérigny et de Varzy ont, sans interruption, assuré leur service et obtenu, cette année, des résultats particulièrement satisfaisants, tant au point de vue du nombre des élèves qu'ils ont groupés que des succès atteints. Nous avons plaisir à signaler la libéralité du Conseil municipal de Nevers qui a permis de constituer au cours complémentaire de cette ville un matériel scientifique assez important et d'attribuer à des élèves très méritantes des bourses de fournitures allégeant la charge des familles. Il reste à y organiser - autant d'ailleurs que dans les autres cours de jeunes filles du département - un cours régulier de coupe et de repassage en même temps que l'enseignement rationnel de l'économie ménagère et domestique. Ce sera l'œuvre de l'an prochain.

Les cours complémentaires de garçons de Corbigny et de Fourchambault ont maintenu également leur bonne réputation d'établissements bien dirigés et où le travail est la règle. Le premier a dû, à la rentrée d'octobre, céder la place au service de santé militaire, mais a pu s'organiser dans une maison louée ; le second, malgré quelques tribulations, a été en état de recevoir les élèves dans ses locaux ordinaires.

CHAPITRE IV

Écoles normales

I. - ÉCOLE NORMALE D'INSTITUTEURS DE VARZY

1° Situation matérielle. - L'année scolaire 1913-1914 était à peine achevée lorsque la mobilisation fut décrétée. Le 6 août le service de santé militaire prenait possession des bâtiments de l'école.

La réfection du carrelage du couloir du rez-de-chaussée, commencée dès le départ des candidats, put cependant être achevée avant la prise de possession effective du local par l'autorité militaire. C'est la seule réparation importante qu'ait subie le bâtiment en 1914 en dehors des améliorations déjà signalées dans notre dernier rapport annuel et qu'il y aura lieu de réaliser dès que les circonstances le permettront.

L'hôpital auxiliaire n° 51 a occupé tout l'établissement, y compris l'école annexe, à l'exception seulement des logements du directeur et de l'économe, de la lingerie du rez-de-chaussée, de la bibliothèque et de la salle des collections. Il utilise tout le matériel de couchage et de cuisine et certain meubles. Un inventaire détaillé des salles et du matériel qu'il a pris en charge a été dressé.

L'installation provisoire de l'école a pu se faire dans de bonnes conditions. L'école de filles de Varzy se trouva assez vaste pour recevoir les enfants de l'école annexe, répartis en deux classes au lieu de quatre, et ceux de l'école maternelle. Le local de l'école maternelle, ainsi rendu libre, a été mis à notre disposition. Nous y avons installé notre mobilier scolaire. Les seuls frais notables ont été nécessités par l'organisation de l'éclairage et du chauffage. Les deux grandes salles de l'établissement ont suffi largement aux besoins de nos deux promotions. Deux petites chambres servent, l'une de dépôt des modèles, produits, fournitures, etc... ; l'autre de bureau pour le directeur et les réunions des maîtres.

Au moment de la rentrée, qui s'est faite le 22 octobre, les élèves, réduits à la 1^{re} et à la 2^e année, étaient au nombre de 28. On trouva facilement à les loger comme pensionnaires dans une dizaine de familles.



Ecole Normale de Varzy : La promotion 114 – 117.

2° *État sanitaire.* - Il a été bon en 1914-1915 comme en 1913-1914. Un élève toutefois ayant contracté, chez lui, de toute évidence, une fièvre typhoïde, dut rester absent de l'école pendant plus de deux mois, à partir de novembre 1914.

3° *Situation intellectuelle et morale.* - Étant donné les circonstances dans lesquelles s'est rouverte, en octobre dernier, notre école normale d'instituteurs, on ne s'étonnera pas qu'elle apparaisse, dans sa situation, dans ses dispositions et dans son esprit, sensiblement différente de ce qu'elle était avant les événements qui ont eu sur elle une action si soudaine et si forte.

Et, tout d'abord, quand l'école se reforma, du personnel ordinaire deux maîtres seulement se retrouvaient : le directeur et l'économe. Il fallait cependant organiser les études. Grâce au précieux concours que nous apportèrent deux professeurs : l'un, M. Martin, ancien maître de l'école normale de Varzy ; l'autre, M. Dessignolle, du collège de La Fère ; réfugié dans la Nièvre, l'administration put assurer la continuation de la vie de l'école. De même à l'école annexe, où nous eûmes la douleur de voir mourir en pleine tâche un jeune maître, M. Roudot, qui avait entrepris courageusement de suppléer, avec l'aide d'une adjointe, ses deux collègues mobilisés, il nous fut possible de surmonter les difficultés en accueillant l'offre que nous fit de ses services le directeur de école annexe de Charleville, également réfugié dans notre département.

Ainsi purent être donnés régulièrement tous les enseignements essentiels, tandis que, de leur côté, les élèves répondaient par leur application empressée et leur bonne tenue au zèle et au dévouement de leurs maîtres. Dès le début des hostilités, d'ailleurs, un nombre important d'entre eux avaient été appelés à remplir leur tâche d'hommes, quelques-uns dans les postes d'instituteurs qu'on avait du leur confier avant l'heure pour y remplacer leurs aînés, les autres, plus nombreux, à la caserne, pour s'y préparer à servir le pays quelques mois plus tard sur la ligne de feu où l'un d'eux, hélas ! devait succomber. Seuls donc restaient à l'école une partie de la 2^e année et la promotion de la 1^{re}. Il nous est agréable de dire que, par le sérieux de l'esprit, par la docilité parfaite avec laquelle ils ont reçu les leçons et les conseils de leurs maîtres, ces élèves ont mérité l'estime et l'affection de ceux qui avaient à préparer leur entrée

dans la vie laborieuse. La gravité des circonstances a contribué, sans nul doute, à développer en eux ces qualités : ils y ont puisé d'eux-mêmes des motifs supérieurs en même temps que des exemples magnifiques de désintéressement, de discipline de soi, de fermeté d'âme qui, s'ajoutant aux enseignements et aux directions qu'ils ont reçus, les disposeront à bien remplir leur double fonction d'éducateurs et de citoyens.

A cet égard, jamais peut-être ne s'était produite et n'était apparue plus nécessaire à poursuivre, sous la pression même ou simplement la suggestion des événements et de la vie, une association aussi étroite, une harmonie aussi complète entre le besoin de la culture intellectuelle et l'obligation de former les caractères. Nos élèves-maîtres de l'année qui vient de s'écouler auront eu l'avantage, et le mérite, de sentir vivement cette solidarité profonde. Ils ne garderont pas pour eux seuls le bénéfice de telles dispositions si précieuses, si favorables ; ils sauront s'en inspirer, nous en sommes assurés, pour les faire pénétrer dans l'âme des jeunes élèves qu'à leur tour ils auront la mission de préparer à leur devoir d'hommes.

II. - ÉCOLE NORMALE D'INSTITUTRICES DE NEVERS

1° Situation matérielle. - De même que l'école normale d'instituteurs, l'école normale d'institutrices a été, dès le début de la mobilisation, transformée en hôpital temporaire. Mais, par contre, l'administration a rencontré des difficultés plus grandes pour trouver un local où l'on pût organiser - à défaut des services d'internat - il n'y fallait pas songer - les services d'enseignement. Nous avons pu y réussir cependant en louant, dans le voisinage de l'école, une maison qui, sans être bien vaste, présentait une distribution de pièces assez commodes pour l'installation des classes et l'organisation des cours.

C'est dans ces pièces qu'ont vécu, à partir d'octobre dernier, la 1^{re} et la 2^e années des élèves-maîtresses - les besoins du service nous ayant obligés à faire appel à la promotion de 3^e année - ainsi que les enfants des écoles annexes élémentaire et maternelle, dont les effectifs sont restés fort élevés et auraient été plus nombreux encore si les salles dont nous disposions avaient été plus spacieuses.

2° État sanitaire. Il est resté bon toute l'année et aucune affection importante ou grave n'a atteint les élèves-maîtresses. L'école n'a subi en aucune manière les effets des épidémies, nombreuses et persistantes, que la présence de malades blessés dans les hôpitaux de la ville avait provoquées à Nevers déjà dans le dernier trimestre de l'année 1914.

3° Situation intellectuelle et morale. En dépit d'une installation matérielle un peu précaire, les études ont donné des résultats sensiblement équivalents à ceux des années précédentes. Grâce à la bonne tenue et à l'esprit de discipline des élèves, grâce aussi à la surveillance discrètement exercée sur elles et à l'autorité doucement, mais fermement affirmée des professeurs et de la directrice, le régime de l'externat que les circonstances ont imposé n'a point apporté dans la vie de l'école le trouble ne l'on aurait pu craindre. C'est le plus généralement avec le sentiment très net de leur devoir et avec le désir plus vif de justifier la confiance mise en elles, que les jeunes filles ont appliqué tous leurs efforts à acquérir avec des connaissances plus étendues et plus précises, de solides méthodes de travail, appuyées sur la réflexion et le jugement personnels. Les unes et les autres ont eu d'ailleurs l'avantage de pouvoir, dès leurs premières années d'études à l'école remplaçant leurs compagnes de 3^e année déjà en fonctions - commencer leur initiation pédagogique aux écoles annexes : c'est un profit qu'elles savent apprécier et qu'elles apprécieront encore davantage si, comme nous l'espérons, nous pouvons, à la rentrée scolaire prochaine, leur assurer la troisième année d'études qui complétera leur apprentissage professionnel.

CHAPITRE V

Œuvres complémentaires de l'École

Les événements qui ont bouleversé notre pays depuis la rentrée scolaire dernière devaient avoir fatalement une répercussion fâcheuse sur les œuvres complémentaires de l'école. On ne peut pas dire cependant qu'ils en aient arrêté ou suspendu complètement la marche et le fonctionnement. Ce sont surtout, comme il fallait s'y attendre, les **Conférences populaires** qui ont été le plus atteintes ; il en a été donné très peu et sans doute cela tient-il surtout à ce que les conférenciers habituels étaient à leur poste de combat, sur la ligne de front, ou peut-être à ce qu'on était moins disposé, à cause des circonstances, à organiser des réunions de ce genre qui prennent facilement le caractère de fêtes. La même crise s'est fait sentir dans les *Œuvres de mutualité* ; il était difficile, en effet, que, tant de familles étant touchées par la guerre, les enfants puissent apporter au fond de solidarité leur contribution, si minime qu'elle soit.

Les **Cours d'adultes** ont pu davantage être sauvegardés. Ils ont réuni 2.080 jeunes gens et 1.971 jeunes filles. Ces chiffres sont évidemment très inférieurs à ceux des années précédentes (3.564 et 2.348 dans l'hiver de 1913-1914). Toutefois, on peut assurer que le travail et l'activité post-scolaires, dans cet ordre d'idées, ne se sont pas ralentis. Ces cours ont tout naturellement eu cette année pour objet principal - en outre des matières ordinaires d'enseignement - l'exposé des événements actuels et des faits de guerre, le commentaire des dépêches officielles, le récit des actes de bravoure, d'endurance et d'abnégation que nos soldats ont généreusement multipliés pour faire face au danger et défendre le pays.

Cette orientation qu'ont prise les cours d'adultes pendant cet hiver nous la retrouvons plus accentuée encore dans le travail qu'ont fourni, sous l'impulsion de nos dévouées institutrices, les associations et les groupements d'élèves et d'anciennes élèves de nos écoles publiques. Il y a eu, parmi toutes ces jeunes filles, un élan de générosité et une émulation d'initiatives que nous ne saurions trop louer. Par la vertu rayonnante de l'exemple, maîtresses et élèves ont su attirer, dans maints endroits, le concours effectif des mères de famille, les intéresser aux œuvres qu'elles avaient entreprises, et ainsi s'est constituée, sous l'inspiration la plus noble, la collaboration étroite que nous souhaiterions voir s'établir d'une façon durable entre l'école et la famille.

Grâce à cette activité si spontanément offerte et si ingénieusement dépensée, institutrices et élèves ont apporté aux œuvres d'entraide que la guerre a fait naître une contribution importante et précieuse. Sans parler des dons en argent, des envois d'œufs frais, de friandises aux blessés des hôpitaux, et nous bornant à relever la liste des ouvrages confectionnés dans les écoles publiques du département pour le vêtement du soldat, nous avons pu évaluer approximativement à plus de 100.000 francs ce magnifique effort. Un tel résultat indique assez l'élan et l'ardeur avec lesquels nos écoles ont coopéré à l'œuvre de défense nationale.

*
* *

Aussi bien convient-il de généraliser, en l'étendant à tout le personnel enseignant du département, l'appréciation que nous venons de porter sur les institutrices de la Nièvre. Lorsqu'en effet surgit, au mois d'août dernier, avec tant de brutale soudaineté, la terrible crise qui menaçait notre existence nationale, nous avons pu tout de suite juger combien nos maîtres étaient dignes de la confiance que tous avaient mise en eux. Si nous n'avons pu être surpris, les connaissant bien, du zèle patriotique avec lequel ils sont allés au devant de toutes les tâches que commandaient les circonstances, il nous est permis du moins d'en concevoir pour eux quelque fierté. Jamais fierté ne fut plus légitime. Pendant qu'un grand nombre d'entre eux accourait au premier appel de la nation pour prendre leur place dans les rangs de l'armée,

tandis que plusieurs, hélas! nobles victimes d'une lutte implacable et maudite, payaient de leur sang le généreux élan de leur foi patriotique, les autres, ceux que l'âge ou la santé précaire maintenaient à leur foyer, accomplissaient, eux aussi, tout leur devoir, avec le même esprit de dévouement à la cité et au pays, se donnant à tout et à tous, menant de front la tâche scolaire avec les multiples et lourdes besognes qu'exigeaient les services d'assistance et de ravitaillement, secondant plus que jamais les municipalités, souvent privées de leur chef, parfois un peu désemparées, stimulant ou dirigeant de leurs conseils et de leurs démarches, aidant quelquefois même de leurs bras les travailleurs et les travailleuses des champs, assurant partout enfin dans les jours critiques, grâce à leur autorité et par leur exemple même, le calme et le sang-froid des populations. Aux heures de l'action virile, tous ces bons ouvriers de l'école ont fait honneur à la haute et difficile mission que le pays leur a confiée : qu'ils en reçoivent ici le public témoignage ; aucune récompense de leurs efforts et de leurs succès ne leur sera - nous en sommes sûrs - plus agréable et plus précieuse.

Nevers, le 18 juillet 1915.

L'Inspecteur d'Académie,

J. PELTIER.

Académie de Dijon, Département de la Nièvre, Bulletin de l'instruction primaire, 46^{ème} année, N° 4, Juillet-Août-Septembre 1915, pages 109-132

*


*



**LES AMIS DU MUSÉE NIVERNAIS
DE L'ÉDUCATION**

(Association loi 1901 du 14 janvier 1988 - N° 3/10231)
Adhésion pour l'année civile : 12 euros
chèque à l'ordre des « Amis du Musée Nivernais de l'Éducation »
A adresser 8 rue du Cloître Saint-Cyr - 58000 NEVERS

**Interview de Lucien et Emilienne Reuge¹
par Jacqueline et Raymond Massicot avec des stagiaires CAEI²
au groupe scolaire Jean Bernigaud de Magny-Cours en 1975.**

Jacqueline Massicot 



Cette interview de Lucien et Emilienne Reuge en 1975 s'inscrit dans notre démarche d'ouverture du groupe scolaire Jean Bernigaud à Magny-Cours qui fut inauguré par François Mitterrand en 1974.

Ce projet de construction remontant à 1968 fut l'occasion pour nous de nous impliquer beaucoup sur le plan national, ce qui nous permit de connaître les responsables nationaux qui ont suivi régulièrement cette expérience.

Michel Barré alors secrétaire national de l'ICEM (Institut National de l'Ecole Moderne) et son épouse Micheline, Pierre Guérin responsable de la commission nationale de l'audiovisuel accompagné de Gilbert Paris, le technicien et Maurice Beaugrand, membre du Comité Directeur de l'ICEM, sont également venus à l'inauguration du groupe. Nous avons

¹ En 1974, la présence du mouvement Freinet dans la région parisienne est insignifiante si l'on s'en tient aux chiffres : une cinquantaine de classes Freinet pour les six départements qui à eux seuls totalisent le cinquième de la population du pays. Cinquante classes parmi les cinquante mille maternelles, élémentaires, de perfectionnement ou de transition ... Lucien et Emilienne REUGE, directeurs de deux groupes jumelés à Choisy-le-Roi dans le Val-de-Marne ont tenté durant toute leur vie de donner corps à une école Freinet de ville qui ferait pendant à celles de province.

² CAEI : Certificat d'Aptitude à l'Enseignement Spécialisé. Ce jour-là, se trouvait à Magny-Cours à l'école Bernigaud, un groupe de stagiaires devant passer le Certificat d'Aptitude à l'Enseignement Spécialisé, stage national qui se déroulait à l'Ecole Normale sous la direction de M Chassery, Inspecteur de l'Enseignement spécialisé.

rencontré Paul Delbasty à Dijon, invité par les étudiants de l'INRA (Institut National de la Recherche Agricole) par le biais du Lycée Agricole de Magny-Cours, pour présenter la pédagogie Freinet et nous, notre démarche pour la construction du groupe.

Membre du CA national de l'ICEM, j'ai fait la connaissance de Lucien et Emilienne Reuge qui nous recevaient dans leur école et qui se sont toujours intéressés à notre projet. Ils étaient déjà venus alors que nous étions encore dans l'ancienne école de Magny-Cours.

Nous avons également participé aux travaux de la commission architecture de l'ICEM aux congrès et Roger Ueberschlag, Président de la FIMEM (Fédération Internationale des Mouvements de l'École Moderne) est venu faire un reportage pour la revue nationale du mouvement « L'Éducateur ».

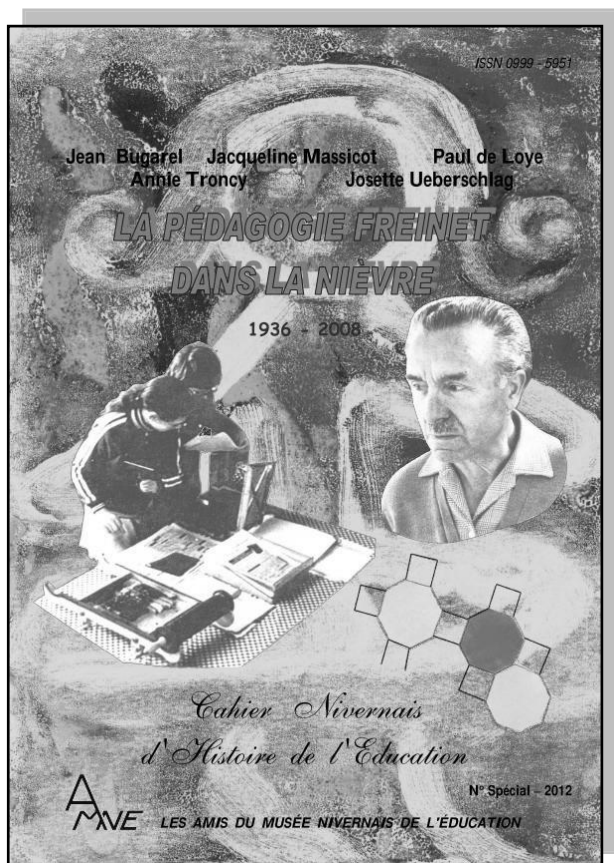
Ceci explique donc les nombreux visiteurs que nous avons reçus y compris les responsables nationaux du Mouvement.

C'est au cours d'un séjour amical de Lucien et Emilienne Reuge coïncidant avec une visite de stagiaires en formation pour l'Enseignement Spécialisé intéressés par la Pédagogie Freinet que fut réalisé cet enregistrement.

La prise de son a été effectuée par Gilles un élève du CM2 de ma classe qui a « débroussaillé » la bande avec un petit groupe et nous avons peaufiné cet enregistrement au cours d'un stage national audiovisuel pour assurer l'historique du Mouvement.

A la mort de nos amis Reuge, Madeleine Guérin, l'épouse de Pierre également décédé, nous a remis cet enregistrement pour leur rendre hommage.

Ce document complète l'ouvrage « La Pédagogie Freinet dans la Nièvre (1936 – 2008), numéro spécial 2012 des Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation, édité par le Musée Nivernais de l'Éducation à Nevers, rédigé par Jean Bugarel, Jacqueline Massicot, Annie Troncy, Paul de Loye et Josette Ueberschlag, en vente au Musée.



Le Musée Nivernais de l'Éducation ayant pour vocation de retracer l'histoire de l'école et de l'éducation dans la Nièvre, certains enseignants ayant pratiqué la Pédagogie Freinet dans leur classe ont pensé qu'il serait intéressant de faire revivre cette pédagogie dans le département de 1936 à 2008.

Dans la Nièvre, en 1938, le GEN (Groupe d'Éducation Nouvelle) fut officiellement créé autour d'Henri Coqblin qui, en 1947, contribua à la création de l'ICEM (Institut coopératif de l'École Moderne) au congrès national de la C.E.L (Coopérative de l'Enseignement Laïc) à Dijon.

L'INEM (Institut Nivernais de l'École Moderne) fut créé en 1967, après la mort de Freinet en 1966. Il connut une bonne vingtaine d'années d'innovation et d'activités pendant lesquelles plusieurs de ses membres occupèrent des fonctions au sein de l'ICEM, avant de s'étioler pour disparaître définitivement en 2008.

Cet ouvrage rappelle les différentes initiatives départementales dont la construction du groupe scolaire de Magny-Cours. Il relate également la pratique de cette pédagogie qui demande un investissement personnel et une grande rigueur.

Cette brochure de 300 pages est le résultat d'un travail collectif, mené par Jacqueline Massicot, Annie Troncy et Josette Ueberschlag, trois figures bien connues de l'ICEM avec l'aide précieuse de Jean Bugarel et Paul de Loye,

Transcription in extenso de l'interview :

Un stagiaire – Vence, Est-ce que c'est réservé à des enfants élites qui ont de grandes possibilités ou alors est-ce que n'importe quel enfant y est admis ?

Lucien Reuge – Les enfants qui sont à Vence n'ont jamais été triés, n'ont jamais été choisis. Freinet lui-même a pris les enfants qui se présentaient, qu'on pouvait lui donner. Notamment au moment de la guerre d'Espagne, ce sont des petits espagnols qui sont venus. Le journal à ce moment-là, de l'école Freinet était un journal partie en français, partie en espagnol. Et Freinet a toujours cherché à faire une pédagogie qui s'applique aux enfants du peuple. Donc ce ne sont pas des enfants triés, ce n'est pas du tout une élite d'enfants.

Un stagiaire – Le danger pour certains, c'est que l'école de Vence prépare les enfants à une réalité sociale qu'ils ne trouveront pas en sortant ; c'est-à-dire qu'ils ont un genre de vie ne correspondant pas du tout à ce qui les attend dans la réalité sociale.

Lucien Reuge – On ne cherche pas à préparer les enfants pour les adapter à une réalité sociale. Ce que l'on cherche c'est à faire développer chez les enfants toutes leurs virtualités, toutes leurs potentialités. Ma foi après, ils s'adapteront peut-être comme ils pourront, plus ou moins bien, mais à notre avis il ne faut pas les conditionner pour une société telle qu'il existe et qui ne sera pas celle qui existera au moment où ils seront adultes par exemple. Et en développant toutes leurs potentialités, ils arriveront peut-être à s'adapter plus facilement dans une société qui existera quand ils seront adultes, quelle que soit cette société, et en tout cas ça fera peut-être des gens qui seront contestataires et qui essayeront soit dans les syndicats, soit dans les partis politiques de la modifier cette société. Ça vaut beaucoup mieux que des gens qui voudront simplement se conformer à ce qui est déjà existant.

Un stagiaire – A l'école de Vence, il y avait un internat avant. Il a été fermé. Pour quelle raison ?

Lucien Reuge – L'école Freinet est la propriété personnelle d'Elise Freinet et de sa fille Baboulette³. C'est Elise qui décide s'il y a internat ou pas internat. Quel est le motif exact, ça, nous l'ignorons. Il est un fait que les enfants étaient beaucoup plus en vie commune qu'ils ne le sont maintenant, ce qui fait que les réalisations qui ont été faites à l'école Freinet, qui surprennent les camarades qui sont dans d'autres écoles tiennent au fait justement qu'il y avait cette vie entièrement en commun, 24 h sur 24. Condition qu'on ne peut pas remplir lorsqu'on a les enfants simplement quelques heures par jour. C'est ce qui explique par exemple les réussites de Makarenko⁴. Il avait les enfants 24 h sur 24. Et Makarenko disait lui-même que c'était plus facile de les avoir à temps complet et qu'il aurait voulu faire l'expérience avec des enfants qui retournaient dans les familles parce qu'il y a le poids des familles qui joue à ce moment-là et il pensait que ce serait beaucoup plus difficile.

Un stagiaire – Dans les derniers films qu'on a vus de Vence, il y avait une grande utilisation de la poésie et certains reprochaient justement de conditionner les enfants dans la poésie. Ils pensaient poésie à un certain moment, ils faisaient de la poésie c'est-à-dire qu'ils étaient conditionnés même par la poésie

Lucien Reuge – A Vence, ce que l'on cherche à faire, c'est de laisser les enfants s'exprimer le plus librement possible. Alors bien entendu dans un milieu donné, il y a une étincelle qui

³ Madeleine Freinet, née en 1929

⁴ Anton Semionovitch Makarenko (1888, 1939) : pédagogue russe qui a fondé des maisons coopératives pour les orphelins de la guerre civile, notamment la colonie Gorki. Auteur d'une histoire romancée de la colonie Gorki : *Le Poème pédagogique*.

jaillit à un certain moment. Il y a peut-être un enfant qui s'oriente vers la poésie et c'est contagieux. D'autres vont pousser là-dedans. Un enfant s'oriente vers la musique et c'est contagieux. D'autres vont aller aussi dans cette direction et pendant un certain temps on va travailler sur de la poésie ou travailler sur de la musique. Après ça va peut-être tomber, sauf pour un ou deux qui vont s'accrocher et progresser de leur côté. Il y a des modes dans un groupe quelconque et on ne peut pas régler cela en disant « bon il y en a assez de la poésie et on arrête, ou il n'y a qu'un tel ou un tel qui en fait ». Ça se produit comme cela et après on fait autre chose.

Un stagiaire – A Vence, ils ont sous-entendu quand même qu'il y avait une part de censure dans l'expression corporelle. Certains spectateurs ont ressenti qu'il devait y avoir une censure.

Emilienne Reuge – Je pense que c'est la part du maître dont on veut parler. Nous, nous ne laissons pas malgré tout faire aux enfants absolument tout ce qu'ils veulent. Certaines fois le maître intervient et je pense qu'on veut parler de la part du maître. Il y a certains maîtres qui pensent que la pédagogie Freinet est une pédagogie abandonnée et c'est faux.

Lucien Reuge – Moi je voudrais bien savoir ce qu'on entend par censure dans ces films. Est-ce que ce sont ces films où l'on voit le garçon et la fille danser. Oui, Alors là, moi je me demande où est la censure parce que je crois qu'un maître plus ou moins traditionnel n'aurait pas laissé faire ce qui s'est fait. Alors quand on me parle de censure, je demande à comprendre et à voir où est la censure parce que j'ai vu la réaction de certains collègues lors de la projection de ces films : ils trouvaient absolument impensable qu'on ait pu laisser un garçon et une fille mimer l'amour de cette sorte. Alors là je ne vois pas où ils ont vu de la censure...

Un stagiaire – Est-ce que vous pensez qu'une école comme cela serait possible avec des enfants déficients intellectuels ?

Lucien Reuge – (rire) Il faut bien dire une chose, c'est que la plupart de nos camarades qui ont voulu qu'on leur fiche la paix et avoir un petit peu de liberté aux alentours, ont commencé par demander des classes de perfectionnement. A tel point que beaucoup de gens ont dit : « la pédagogie Freinet c'est une pédagogie qui est faite pour les déficients intellectuels ou pour les anormaux. » Alors que ce n'est pas ça du tout, elle est valable pour tout le monde. Bien entendu, il y a des enfants qui soit par leur condition sociale, soit de naissance sont peut-être plus handicapés que d'autres si on veut, mais la pédagogie Freinet peut s'adapter à tout le monde. Et je crois qu'elle est même très valable pour des étudiants et aussi pour les adultes. Les nouveaux textes vont quand même dans le sens de notre pédagogie, et on peut s'appuyer dessus. Mais au début ce n'était pas possible. Il n'y a pas de différence à faire entre les déficients ou pas déficients dans la mesure où on laisse les enfants s'exprimer librement, dans la mesure où on crée un milieu qui leur apporte le maximum de facilité. Bien entendu l'école ce n'est pas complètement la vie, mais enfin on a une école qui se rapproche le plus possible de la vie

Peut-être arrivera-t-on un jour à la supprimer cette école. On suivra peut-être Illich ⁵, c'est fort possible, je n'en sais rien. Mais pour le moment, telle qu'elle existe, il faut l'utiliser. Et alors quand je vois le milieu où nous sommes, chez les Massicot, j'estime que c'est déjà une ouverture qui serait souhaitable à beaucoup d'endroits. Quand je compare à nos écoles de ville où c'est la véritable caserne avec la cour fermée, les gosses qui ne peuvent même pas jouer lorsqu'ils ont quitté l'école... et quand ils sont dans l'école ils jouent dans une cour fermée, il y a un monde entre cette école-ci et une école de ville.

⁵ Ivan Illich, 1926 – 2002 : penseur et pédagogue, partisan d'une déscolarisation nécessaire de la société industrielle, auteur d'un ouvrage célèbre : *Une société sans école* en 1970.

Jacqueline Massicot - Est-ce que c'est possible de pratiquer la pédagogie Freinet en classe de ville justement ?

Emilienne Reuge – Oui, à l'intérieur d'une classe mais d'une façon limitée. Nous avons des compromis mais nous essayons quand même de faire entrer la pédagogie Freinet.

Lucien Reuge – Il faut bien dire que nous essayons, nous, depuis une trentaine d'années de faire de la pédagogie Freinet en ville, mais alors on fera une pédagogie Freinet à 20 % ou à 30 %. C'est-à-dire qu'on utilise les outils qu'on peut utiliser, les techniques qu'on peut utiliser. Quelquefois nous sommes en régression, ça dépend des enfants qui nous arrivent, comment ils ont été formés. Il y a aussi pour beaucoup la résistance des parents. On se heurte à l'hostilité des parents alors il ne faut pas vouloir tout bouleverser, il faut tenir compte de tous ces facteurs-là.

Alors certaines années on fait peut-être de la pédagogie Freinet à 50 % d'autres fois on en fait à 10 % mais on le sait. Alors on cherche à améliorer de plus en plus. Dans la mesure où on peut constituer une équipe dans une école, alors à ce moment-là ça facilite beaucoup les choses. Dans la mesure où on se heurte à l'hostilité de collègues qui sont là c'est quand même moins facile parce que travailler dans une ambiance hostile, c'est quand même fatigant, c'est quand même déprimant.

Et puis les enfants ne font souvent que répéter ce qu'ils entendent dire par les parents. Moi j'avais une classe il y a trois ans, et au cours d'une réunion, d'un conseil de coopérative du samedi, deux enfants m'ont dit « nous ne voulons plus faire de pédagogie Freinet, on veut refaire de la pédagogie traditionnelle ». C'était très nettement inspiré par ce que les parents disaient. Alors on en a discuté avec l'ensemble de la classe et on a décidé que les enfants qui voulaient un enseignement traditionnel pouvaient partir dans une classe traditionnelle. On vous laisse le choix. Du moment qu'il y a plusieurs classes de même niveau. Alors à ce moment-là ils ont dit « non, à tout prendre on préfère quand même rester ici à cause des copains... » (*rire*) et ils sont restés.

Un stagiaire – Qu'est-ce que vous conseillez à un jeune instituteur comme moi, débutant, qui voudrait justement faire de la pédagogie Freinet ? Qu'est-ce que ça présuppose, est-ce qu'il y a des dispositions particulières et personnelles à avoir ?

Lucien Reuge – Il faut énormément de bonne volonté, une assez grande ouverture d'esprit et se dire qu'il faudra travailler beaucoup. Moi, je conseillais toujours quand même la lecture de quelques bouquins de Freinet, notamment : *Naissance d'une pédagogie populaire*. Il faut savoir comment le mouvement a été créé, comment il s'est formé. Il faut savoir quelles ont été les difficultés de Freinet et ça donne une idée des difficultés qui attendent le jeune instituteur. C'est Elise Freinet qui l'a écrit. C'est l'histoire du mouvement Freinet. Ensuite pour se pénétrer de l'esprit de cette pédagogie : *Les Dits de Mathieu*. Ça me semble indispensable. Et alors au point de vue technique : *L'école moderne française*.

Voilà les trois bouquins que je recommanderais essentiellement. Maintenant il y a des béquilles, des petits mémentos, c'est toute la collection des BEM⁶.

Mais la pédagogie Freinet est essentiellement coopérative. Nous avons essayé de le faire seul bien sûr en correspondance avec Freinet. Mais maintenant il existe des équipes, des groupes départementaux. Alors il faut travailler avec des copains. Très souvent, ne serait-ce que pour une technique, un petit point de détail, on a beau chercher dans les bouquins le petit coup de main manque. Et bien il suffit d'aller dans une classe comme celle des Massicot par exemple, pour avoir tout de suite le renseignement, immédiatement. Et puis il y a une entraide qui se fait et on aide toujours le jeune qui démarre. Et lui aussi apporte quelque chose, il n'est pas en situation d'infériorité, c'est ça qu'il faut bien voir. Dans un travail de pédagogie coopérative chacun apporte sa part et c'est souvent le jeune qui arrive, qui par sa question,

⁶ Bibliothèques de l'Ecole Moderne.

nous éclaire et nous fait voir que nous nous sommes "enroutinés" à notre tour dans une certaine technique, une certaine façon de faire et c'est lui qui nous apporte la lumière. C'est ce qui est intéressant.

Ce qui fait que chez nous, enfin moi je le sens comme ça, il n'y a pas véritablement un conflit de génération, il n'y a pas les vieux, il n'y a pas les jeunes, tout le monde est dans le bain et pour le même travail. Et cela me paraît quelque chose d'indispensable. On ne peut pas faire de pédagogie Freinet si on ne travaille pas en équipe. Ou alors il faut être un as dans le genre de Delbasty⁷ ou de quelques gars comme ça qui sont vraiment exceptionnels.

Jacqueline Massicot - Vous qui avez côtoyé véritablement Freinet, vous êtes des piliers dans le mouvement, j'aimerais quand même que vous nous en parliez un peu de Freinet.

Lucien Reuge – Nous, nous sommes ce que j'appellerais la deuxième génération. Il y a les pionniers, la première génération, les Faure, les Alziary, Daniel son premier correspondant.... Et nous, nous sommes ceux qui sont venus après la guerre de 39-40 à un moment où la CEL était complètement effondrée ; Freinet m'avait écrit qu'il n'y avait absolument plus rien. Et alors ça a été le nouveau redémarrage. Bien entendu on a eu cette chance de connaître Freinet, d'aller en stage avec lui, de correspondre avec lui, de participer à certains travaux. Alors, parler de Freinet, c'est assez difficile, mais enfin ce qu'il y avait d'intéressant chez lui c'est que l'abord était très facile. Tu arrivais, tu disais : « je suis untel, je suis Reuge de la région parisienne, de Choisy le Roi... - Ah bonjour comment vas-tu ? » Tout de suite c'était le camarade et le tutoiement, immédiatement. Il comprenait très bien ton problème et il cherchait à te répondre immédiatement. Moi j'avais correspondu avec lui quelquefois pour des détails, pour des choses que je ne voyais pas étant donné que je démarrais simplement. Il me répondait aussitôt. On avait ce contact direct avec lui et on y était particulièrement sensibles. C'était un homme qui était capable de faire un travail considérable, il avait une capacité de travail... d'ailleurs je crois qu'il ne dormait que quelques heures par nuit, c'est incroyable le travail qu'il pouvait fournir.

Emilienne Reuge – Dans les congrès il nous tuait vraiment tous au travail et aux journées aussi. Il ne craignait pas de nous faire recommencer ce qui n'était pas bien fait.

Lucien Reuge – Ce qu'on pourrait dire de Freinet, c'est qu'il n'y avait pas un plan pédagogique pour lui, c'est sa vie entière qui était essentiellement coopérative. Il ne faut pas oublier qu'il a été un pionnier des coopératives de toutes sortes. Il était plongé dans le milieu ouvrier, dans le milieu paysan. C'était vraiment un fils du peuple si je puis dire.

C'est une école de tête, telle que nous en
voudrions tous - nous viendrions -
Compliments aux
enfants et à leurs maîtres.
Reuge (Directeur
d'école
Choisy le Roi)
En somme, ce n'est pas de l'archaïsme scolaire traditionnelle,
il paraît impensable que la pédagogie que l'on y pratiquera
puisse l'être.
Reuge au présidium.

⁷ Paul Delbasty, directeur de l'école de Buzet-sur-Baïse (Lot et Garonne).

Jacqueline Massicot – Quelle serait son attitude face à une école telle que la nôtre ?

Emilienne Reuge – Il viendrait tout de suite vous voir et je crois qu'il serait très heureux de voir qu'avec les enfants, vous avez permis de réaliser des vœux de l'école moderne : d'ouvrir l'école sur l'extérieur, de briser certaines barrières tout au moins dans l'architecture et après dans le travail. Et puis là où vous avez des difficultés, il chercherait avec vous. Il cherchait toujours à aller plus loin.

Lucien Reuge – Il est toujours difficile de faire parler quelqu'un qui est mort. Quelle serait sa réaction, on n'en sait rien. Mais, le connaissant tel qu'on le connaissait, on croit qu'il serait vraiment très content de voir ça et qu'il vous encouragerait. Parce qu'il a rarement découragé les gens et il les a surtout encouragés. Et pour lui ce serait vraiment encore une ouverture vers des réalisations possibles. Alors là c'est vraiment une réalisation concrète celle-ci. Et il n'y en a peut-être pas des quantités en France, ni même dans le monde. Je crois que ça lui plairait infiniment. Mais encore une fois, il est bien difficile de savoir ce que pourrait dire quelqu'un qui n'existe plus.

Jacqueline Massicot – On voit beaucoup de gens, on collabore avec l'administration. On ouvre : on savait à quoi on s'attendait. On a beaucoup de visiteurs, et très souvent on nous taxe de récupération. Alors qu'elle serait l'attitude de Freinet vis-à-vis du recyclage, face à la rénovation pédagogique.

Emilienne Reuge – Il nous avait dit que, pratiquement, il avait calculé combien d'années il faudrait pour recycler tous les instituteurs. Il est mort en 1966, donc avant 68... il nous avait dit qu'il faudrait un nombre incalculable d'années pour arriver à faire repenser la pédagogie à l'ensemble des maîtres. Mais actuellement malgré tout, moi je trouve qu'il y a un gros effort, tout au moins dans notre département, fait par l'administration. Et cet essai de faire changer la pensée des maîtres, je pense, va aller plus vite quand même que ne le croyait Freinet.

Lucien Reuge – le danger de maintenant : tout le monde fait du texte libre n'est-ce pas, sans même se référer à Freinet. Alors il faut voir ce qu'on fait sous le nom de texte libre. Tout le monde fait de la correspondance mais il faut voir ce qu'on fait sous le terme "correspondance". C'est quand même un petit peu dangereux, parce que toutes ces techniques-là, on a gardé le terme, et puis l'esprit n'y est pas. Alors maintenant il y a des gens qui disent : « Et bien si c'est ça la pédagogie Freinet, moi j'aime autant par exemple que mon gosse aille dans une école traditionnelle. » Voilà à quoi on en arrive. Alors ça présente quand même un certain danger.

Et nous, à tout prendre, nous préférons peut-être l'époque où les gens qui faisaient de la pédagogie Freinet, qui faisaient de la pédagogie dite "moderne", qui étaient venus même parce qu'ils avaient des problèmes, qui avaient été formés d'une certaine façon, comme j'avais été formé moi-même. Ils s'apercevaient qu'il y avait un décalage entre les enfants de nos jours et les enfants de l'époque où ils étaient enfants eux-mêmes. Et c'est parce que nous avons, nous, cherché des solutions que nous nous sommes allés vers Freinet. C'est Freinet qui nous a vraiment apporté quelque chose. Ce sont les groupes de copains qui nous ont vraiment apporté quelque chose. Alors maintenant que tout le monde veut en faire, et beaucoup de gens font ça simplement parce qu'ils ont entendu le terme "texte libre", ils n'ont même pas lu un bouquin de Freinet, ils ne travaillent pas avec un groupe... mais tout le monde fait de la pédagogie moderne. Alors il faut voir ce qu'on fait.

Je suis quand même un peu réticent. Parce que à mon avis ; faire de la pédagogie Freinet c'est une chose, faire de la pédagogie dite "moderne", c'en est une autre. Et encore une fois c'est une pédagogie coopérative.

Jacqueline Massicot – Puisqu'il y a ce stage national de CAEI, j'aimerais savoir comment on est ressentis et puis au fond si on a raison de recevoir autant de gens ?

Un stagiaire – je crois que l'impression générale d'abord c'est que tout le monde a été très content mais ont tous dit : « c'est possible parce que l'école s'y prête ».

Jacqueline Massicot – Oui, il ne nous a pas vus évoluer dans l'espèce de vieille école avant...

Même stagiaire – Vous n'avez pas tellement de mérite personnel, c'est très possible que ce soit grâce à l'école et à l'architecture...

Lucien Reuge – Oui, mais cette école et cette architecture, sans les Massicot est-ce qu'elle existerait ? (rire) Et c'est parce que les problèmes se sont posés à eux qu'ils en sont arrivés à essayer de trouver cette solution-là. Mais il faut bien dire une chose, c'est que, avant que toutes les écoles soient comme celle-là, il y en a peut-être pour des décades et pour le moment, il faut bien que les copains s'accommodent de ce qu'ils ont. Alors encore une fois il est certain qu'ils ne feront peut-être pas une pédagogie Freinet à 50 ou 60 %, ils la feront peut-être à 20%, dans le cadre où ils seront avec les outils qu'ils ont. En attendant d'avoir une installation qui leur permettent de le faire.

En ce qui concerne recevoir les gens, moi je trouve que c'est une bonne chose dans la mesure où ça ne perturbe pas trop les enfants. Parce qu'on en arrive à avoir très peu d'écoles au fond qui soient tellement valables et il vient des gens de toutes les parties de France ou de toutes les parties du monde. Et finalement ça peut perturber quand même aussi un petit peu les classes. Ça peut être une ouverture sur la vie, d'accord, seulement il faut voir dans quel état d'esprit les gens y viennent.

Jacqueline Massicot – C'est-à-dire que tout de suite, moi, ce qui m'étonne, c'est que quand les gens arrivent, ils sont particulièrement étonnés par le sérieux et le calme de nos gosses. Et quand ils repartent, c'est toujours ça : « oh ! Mais c'est incroyable, on aurait jamais cru que les enfants travaillaient avec autant de sérieux, enfin, on voyait le gros chantier, le gros désordre et on n'imaginait pas que les enfants puissent travailler dans le sérieux. »

Alors c'est ça qui nous irrite et qui nous amène à recevoir les gens.

Emilienne Reuge – Parce qu'ils le voient à certains endroits, c'est pour ça. Parce que c'est une pédagogie que tout le monde ne comprend pas.

Jacqueline Massicot – Je voulais enfin ajouter, que pour l'architecture, malheureusement, je crois que quand les gens ne sont pas motivés, même dans la plus belle des architectures on ne change pas pour autant. Ce n'est pas du tout une fin, c'est un moyen dans notre pédagogie Freinet. Parce que, c'est ce que je demande toujours à notre inspecteur, on devrait alors faire visiter un peu avant nos anciens locaux dans lesquels on faisait la même chose. Et alors là, je crois que les gens comprendraient.

Lucien Reuge – Bon, c'est une question d'état d'esprit. Il y a un esprit Freinet si on veut. On peut posséder tous les outils qui sont édités par la CEL ; on peut être installé dans une école tout à fait fonctionnelle, on peut maîtriser presque à fond les différentes techniques et néanmoins ne pas faire de la pédagogie Freinet.

Je préfère de beaucoup certains maîtres peut-être beaucoup plus traditionnels si on veut, mais qui ont le contact avec les gosses. Alors là, moi je dis qu'il y a de l'espoir. Tandis que celui qui, militant syndical par exemple ou militant politique, qui parle beaucoup de démocratie et qui, lorsqu'il est dans sa classe est un véritable dictateur. Et bien celui-là, il n'y a rien à faire. Il y a un divorce, une coupure, un clivage entre ce qui est sa vie professionnelle et sa vie familiale ou politique ou syndicale. Alors moi de ce gars-là, je n'attends rien du tout.

Pour moi la pédagogie Freinet est une pédagogie qui est faite pour la masse des enfants mais elle n'est pas faite pour la masse des instituteurs qui sont en fonction actuellement parce que ce ne sont pas forcément des pédagogues, des gens qui aiment les enfants. Ça nécessite, à mon avis, toute une formation. Il faudrait que les gens qui entrent dans l'enseignement

primaire, ou même dans le secondaire, soient des gens qui soient formés pour appliquer cette pédagogie Freinet. Des gens qui aiment d'abord, essentiellement les enfants. Parce qu'il y a un esprit à acquérir avant d'acquérir des techniques ou d'utiliser des outils. Alors bien entendu ce qui a fait penser que c'était une pédagogie pour anormaux, c'est que pour être libre, la plupart de nos camarades ont pris des classes de perfectionnement.

Emilienne Reuge – Venez chez Jacqueline et Raymond Massicot. Vous serez épaulés et vous serez aidés.

Un stagiaire – Freinet avait parlé des réserves d'enfants. Beaucoup ont pris ça, pour « prendre les enfants, les embrigader ». Une réserve d'enfants c'est un milieu fermé, un microcosme quoi. Que voulait-il dire exactement par réserve d'enfants ?

Lucien Reuge – A quel moment il avait parlé de ça ?

Jacqueline Massicot - C'est Elise qui avait sorti un livre récemment sur réserve d'enfant effectivement⁸. On ne l'a pas lu encore.

Lucien Reuge – Alors là il me sera difficile de répondre parce que je ne l'ai pas lu. Je ne sais pas exactement.

Même stagiaire – c'est-à-dire que la vie citadine perturbait les enfants les adultes n'étaient pas capables... ils avaient de gros problèmes avec leurs enfants avec la vie industrielle et citadine. Alors il voulait créer justement des écoles à la campagne, des réserves d'enfants comme sont créés des zoos.

Lucien Reuge – Il faudrait que je le lise pour savoir exactement ce qu'elle a voulu dire. Parce qu'il faut se méfier, dès l'instant qu'on dit réserve, on comprend réserve d'indiens... c'est suspect à ce moment-là.

Jacqueline Massicot - Je sais que ça fait beaucoup parler, ce titre paraissait péjoratif, mais même sans l'avoir lu, ça n'a pas du tout le sens de réserve d'indien, pas du tout.

Un stagiaire – l'école de Vence est une réserve d'enfants, dans le sens où les enfants vivaient dans un milieu qui était le leur.

Lucien Reuge – Peut-être... Il est certain que c'était des conditions de vie peut-être beaucoup plus proches de la nature que les conditions de vie de nos enfants des HLM. C'est sûr. Seulement l'avantage de ce milieu, c'est que ça permettait aux enfants de faire les tâtonnements indispensables pour édifier leur personnalité. Ces tâtonnements manquent à nos enfants des villes. Quand j'étais gosse j'étais à la campagne, j'ai chipé des pommes de terre dans les champs, j'ai allumé du feu, j'ai fait cuire des pommes de terre dedans, je les ai mangées pleines de charbon, n'est-ce pas... j'ai fait des arcs et des flèches, j'ai fait des cabanes, des cabanes de toutes sortes avec ce que je trouvais sous la main... Mais nos gosses ont des difficultés considérables pour faire des cabanes ! Ils n'ont pas de coin pour en faire. Et c'est pour ça qu'on avait remis à l'honneur le terrain vague, dans la région parisienne. C'est indispensable pour ces tâtonnements. Et si actuellement, Berteloot⁹ parle beaucoup du fichier qu'il est en train de mettre en place, le fichier de travail coopératif (le FTC)¹⁰, c'est pour

⁸ Elise Freinet : L'école Freinet, réserve d'enfants, Paris, Maspéro, 1974.

⁹ Maurice Berteloot, directeur de l'École de Vence, qui intervint au stage Freinet à l'École Normale en 1975 et qui passèrent une journée à l'école Bernigaud.

¹⁰ Il s'agit du fichier de travail : « 100 expériences fondamentales » décrit dans l'éducateur 19-20 de juin juillet 1974 : « C'est en favorisant toutes ces expériences que l'école permettra à l'enfant (surtout l'enfant des H.L.M.) de développer au maximum toutes ses potentialités [...] Ces fiches s'adressent en priorité aux enseignants eux-mêmes pour les déculpabiliser face à des activités apparemment inutiles, pour les inciter à élargir le champ d'expériences de leurs élèves, Ces fiches s'adressent aux enfants à qui elles suggéreront de nouvelles pistes

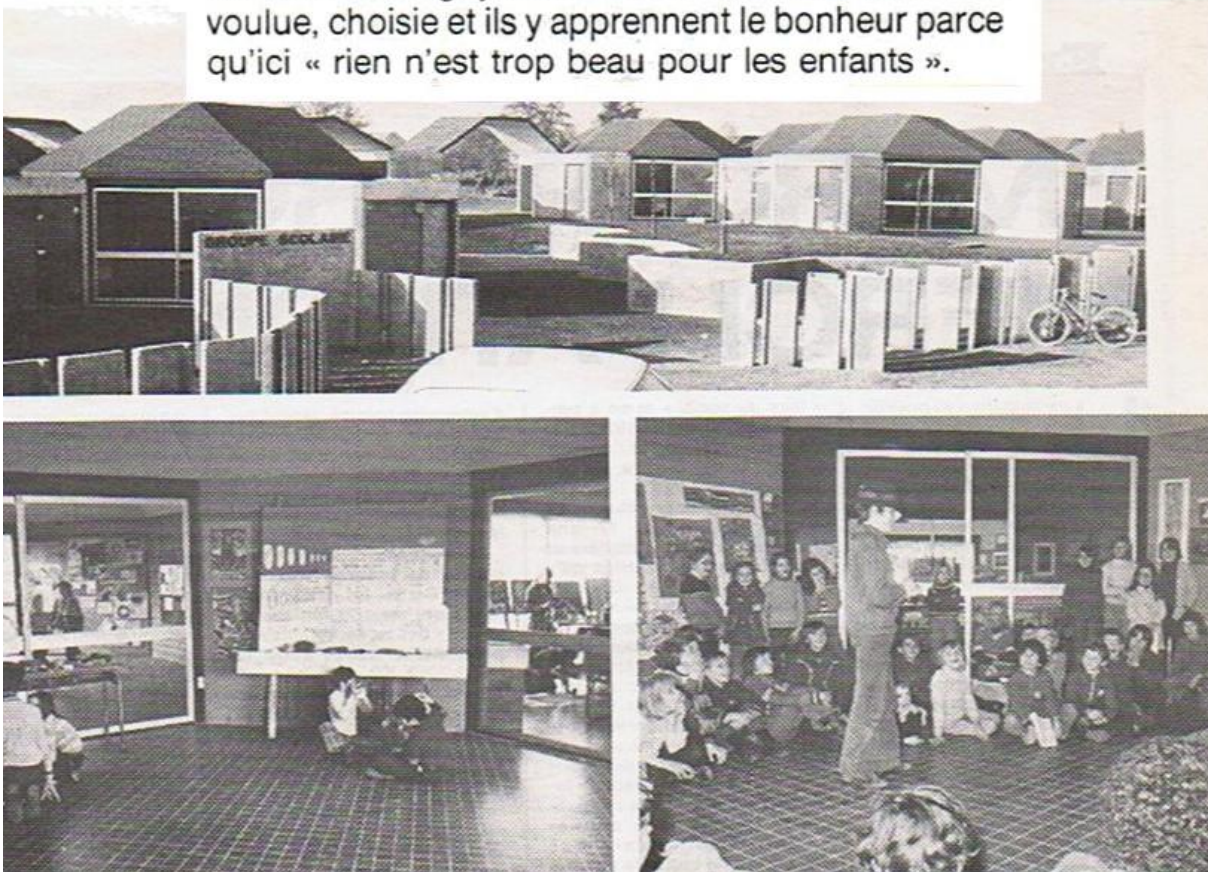
permettre aux enfants, et notamment aux enfants des villes d'essayer de refaire ces tâtonnements. Manipuler la terre, manipuler l'eau, chercher eux-mêmes. Alors la réserve d'enfants, c'est ce milieu si on veut, qui leur permet de faire ces tâtonnements, ces expériences fondamentales. Moi, c'est le sens où je l'entends, mais encore une fois, je n'ai pas lu le livre, je ne peux pas savoir exactement dans quel sens Elise parle de réserve d'enfants.

Jacqueline Massicot – Avez-vous un souvenir précis pour mieux nous faire connaître Freinet ?

Lucien Reuge – Au point de vue personnel, il était à l'écoute de tout le monde, même au point de vue familial. C'était un grand lecteur et il lisait très vite. Il cherchait toujours à utiliser ce qu'il avait appris. Au moment des mathématiques modernes, il avait demandé à Beaugrand de creuser cette question tout en coopérant avec lui. Il était à l'affût de tout ce qui pouvait se produire.

Ecole **UNE LEÇON** **DE BONHEUR**

Etre heureux à l'école, ça surprend. Pourtant les écoliers de Magny-Cours aiment leur école, ils l'ont voulue, choisie et ils y apprennent le bonheur parce qu'ici « rien n'est trop beau pour les enfants ».



« *L'Unité* » n° 141 du 17 au 23 janvier 1975, article de Josette Barbieri, page 20

d'expériences, à qui elles permettront de faire en classe ce qui est de plus en plus interdit ailleurs. Faire à l'école ce que seuls quelques favorisés peuvent encore faire ailleurs permet à chacun d'aller plus loin grâce à la socialisation des activités. Cette série de 100 fiches a été publiée en octobre 74.

André Maillot

Poète, humaniste et inspecteur de l'enseignement primaire à Clamecy

Jean BARJOT



Que reste-t-il de son passage à l'Inspection primaire de Clamecy ? Quelques souvenirs, sans doute, que le temps a emportés là-bas d'où on ne revient pas... Les documents d'archives actuellement consultables sont inexistantes et les trois années qu'il a passées à Clamecy n'ont, semble-t-il, pas suffi pour qu'il y imprime sa marque.

L'Inspecteur de l'enseignement primaire en résidence à Clamecy est alors chargé de l'inspection des écoles de l'arrondissement ainsi que de celles des cantons de Saint-Saulge et de Prémery, à l'exception de Dompierre-sur-Nièvre¹. C'est donc sur un secteur relativement étendu que le nouvel inspecteur allait débiter dans la fonction, ainsi que *l'Echo de Clamecy* du 11 octobre 1925 l'annonçait à ses lecteurs :

Inspection primaire. M. André Maillot, professeur à Alais (Gard), est nommé inspecteur primaire à Clamecy, en remplacement de M. Stutzmann, appelé à une autre destination.

Ce M. Stutzmann, qui n'aura pas l'honneur de figurer dans l'*Annuaire de la Nièvre*, dut faire une brève apparition à Clamecy, remplaçant vraisemblablement l'inspecteur Amathieu qui avait fait valoir ses droits à la retraite, jusqu'à ce qu'un nouvel inspecteur primaire soit nommé pour lui succéder.

André Maillot ne restera guère à Clamecy que l'espace de trois années scolaires puisqu'il ne figure déjà plus sur l'*Annuaire* de 1928, sorti des presses de l'imprimerie en fin d'année 1927, mais sans doute n'eut-il pas à regretter cette première affectation en milieu rural, ce milieu dont il était lui-même issu.

Nous pensons pouvoir affirmer qu'André Maillot devait sa réussite à l'École de la République dont le grand mérite est d'avoir su détecter les valeurs sûres parmi les enfants du peuple et les avoir aiguillés sur le chemin de l'ascension sociale. Car Maillot en faisait partie.

Il avait vu le jour le 30 novembre 1889 au Vaudioux, au foyer d'Henri Maillot et de Marie-Clémence Faivre² qui tenaient une auberge dans ce village du Jura, situé à proximité de la route conduisant de Champagnole, le chef-lieu de canton, à Saint-Laurent-en-Grandvaux. Quelques années plus tard, la famille Maillot s'établit à Chaux-des-Crotenay, un village du voisinage, où le père exerce la profession de scieur.

*A l'entrée de la vallée des Planches, Chaux-des-Crotenay est posé sur un pli de terrain commandé par une hauteur boisée. Au pied de celle-ci, une église avec un cimetière enclos regarde un vallon harmonieux bordé d'un côté par le village et de l'autre par une cassure hérissée de sapins. La route qui longe l'église continue jusqu'à quelques maisons. L'une d'elles est le foyer des Maillot.*³

¹ Annuaire de la Nièvre de 1926.

² Nous remercions le secrétariat de Mairie qui a bien voulu nous adresser une photocopie de son acte de naissance.

³ Préface de Bernard Giovanangeli auquel on doit la nouvelle édition de *Sous le fouet du destin* (2008).



Au premier plan la maison Maillet (1912) où André a passé une partie de sa jeunesse avec ses parents, frères et sœurs. Sur la colline de gauche était bâti un très beau château fort dépendant de la seigneurie de Nozeroy et qui a été détruit lors de la guerre de dix ans par les troupes de Louis XIV. En second plan se trouve une ferme qui, par la suite, a été achetée et transformée en colonie de vacances appartenant à l'Etoile Louhanaise, de Louhans. Au troisième plan, on peut admirer l'église qui date en partie des temps du vieux château et, d'après certains, il existait un souterrain le reliant directement à l'église, mais cela reste à prouver. Cette église est classée monument historique. [Pierre Jeunet]

Ainsi, Maillet qui prouvera par ses écrits son attachement à sa Franche-Comté natale ne devait guère se sentir dépaysé lorsque sa mission d'inspecteur le conduisait jusqu'à telle école du canton de Lormes.

Il est probable qu'André Maillet ait été formé à l'Ecole Normale et que, de là, reconnu comme un élément brillant, une valeur sûre, il ait été admis à poursuivre des études à l'université : il est dit *licencié en philosophie* sur la page de garde de son cours d'éducation morale et civique, *Pour devenir un homme*, destiné à l'enseignement dans les écoles primaires, ouvrage couronné par l'Académie Française ⁴.

Les rares indications que nous ayons trouvées concernant sa carrière professionnelle apparaissent sur sa fiche signalétique et des services, établie par l'autorité militaire ⁵. Il a ainsi été instituteur à Mont-Saint-Martin, canton de Longwy, en Meurthe-et-Moselle, peut-être son premier poste puisqu'il s'y trouve lorsqu'il passe le conseil de révision. Il enseigne après la guerre au collège de Nantua, à l'école professionnelle d'Alais ⁶, puis à Mauriac et de nouveau à Alais, poste qu'il abandonne pour venir chez nous en qualité d'inspecteur primaire. En 1933, il est dans le Rhône, à Villefranche, et, en 1944, au lycée de Reims ⁷.

Au point de vue familial, il s'était marié en août 1921, à Bédarieux (Hérault), avec mademoiselle Thomas qui lui donna au moins un fils, lui aussi prénommé André ⁸.

⁴ Paru en 1928 à la Librairie Gedalge.

⁵ Document aimablement transmis par les Archives Départementales du Jura.

⁶ Que l'on écrit aujourd'hui Alès.

⁷ C'est du moins ce qu'il semble car le document est, pour cette indication, d'une lecture difficile.

⁸ Son ouvrage *Pour devenir un homme* porte cette dédicace : A mon fils André, pour qu'il apprenne plus tard à devenir un homme.

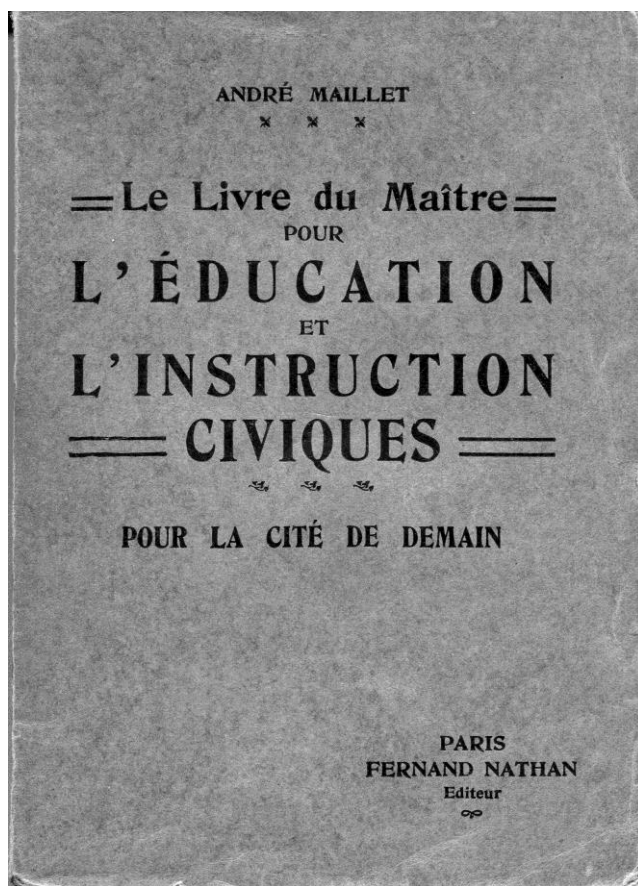
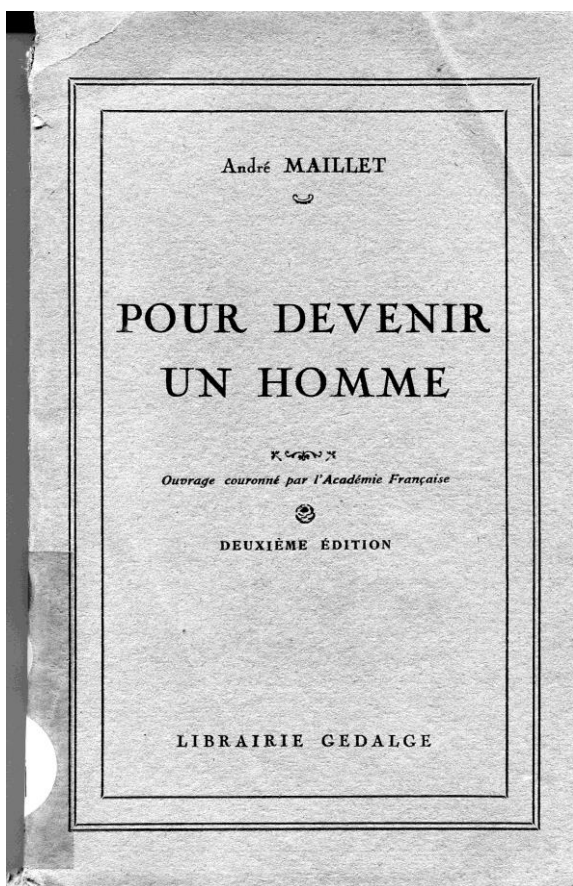
André Maillet est décédé le 16 avril 1968 à Lyon.

Son passage à Clamecy a été marqué par son adhésion à la Société Scientifique et Artistique dès son arrivée : son nom figure parmi les membres de la société savante sur les bulletins de 1926, de 1927 et de 1928, alors qu'il avait déjà quitté la Nièvre. Sans doute cette adhésion lui avait-elle été discrètement conseillée par l'inspecteur Amathieu, son prédécesseur médiat, retraité à Clamecy et membre du conseil d'administration de ladite société, mais, de par ses goûts littéraires, Maillet y avait sa place.

Le pédagogue

Deux ouvrages⁹ destinés à l'enseignement primaire ont été publiés après qu'il ait quitté Clamecy :

- *Pour devenir un Homme*¹⁰
- *Le livre du maître pour l'éducation et l'instruction civiques. Pour la Cité de demain*¹¹.



Ils nous semblent définir parfaitement l'homme qu'était André Maillet et la tâche qu'il s'était fixée. Son ambition était de faire des élèves confiés aux maîtres du primaire des hommes au sens large du terme, et le titre, *Pour devenir un Homme*, en exprimait la finalité. Ce programme repose sur l'enseignement de la morale suivi de l'étude de la Nation française au travers de son gouvernement, de son administration, de sa justice... et enfin des droits mais aussi des devoirs du citoyen qui, devenu électeur, saura agir en homme responsable et apporter ainsi sa contribution à l'élaboration de *la Cité de demain*.

⁹ Ces ouvrages sont conservés au Musée Nivernais de l'Éducation sous les cotes : 17MAI

¹⁰ Voir les notes 4 et 8. Mme Jeunet, nièce d'André Maillet, pense qu'il était alors à Montceau-les-Mines.

¹¹ Publié à Paris, chez Fernand Nathan, nouvelle édition, 1934.

Ce qui manque le plus à notre société, c'est la vie morale, le sens du juste et la pratique quotidienne de la bonté fraternelle, écrit Mailliet dans la préface de Pour devenir un Homme. Plus que jamais il nous faut des hommes ; mais pour les avoir, il faut les former.

Eternel débat, sans cesse critiqué, sans cesse relancé par les ministres qui se succèdent à la tête de l'Education Nationale. Certains thèmes abordés par Mailliet sont aujourd'hui recouverts d'une couche de poussière plus ou moins épaisse et d'aucuns ne sauront réprimer un haussement d'épaules, à tort ou à raison, nous nous garderons de juger. Pourtant, le livre d'André Mailliet reste globalement d'actualité.

A la lecture de *Pour devenir un Homme*, nous ne pouvons nous empêcher d'établir un parallèle avec ce constat que faisait Paul Doumer en 1905 :

*L'enseignement moral et civique donné aux élèves dans les écoles, les lycées et les établissements divers, est en général assez rudimentaire. Il se trouve heureusement complété par les leçons de la famille, et aussi par les lectures, par les observations et réflexions des jeunes gens lorsque l'âge et la maturité d'esprit leur viennent*¹².

Ce constat, André Mailliet l'avait fait, sans doute, et c'est pourquoi il pensait nécessaire que ce complément fût apporté aux élèves par l'école elle-même afin de combler le fossé, autant que faire se peut, qui sépare les milieux aisés, favorisés au point de vue culturel, des milieux populaires pour lesquels la culture est trop souvent un luxe.

André Mailliet s'est également intéressé à l'enseignement des mathématiques et l'on relève au début du *Livre du Maître pour l'éducation et l'instruction civiques*, ces deux ouvrages parus chez Fernand Nathan :

- *Le livre du maître pour l'enseignement du calcul aux débutants et pour la formation d'une mentalité logique chez l'enfant*, à l'usage du cours préparatoire et du cours élémentaire 1^{ère} année

- *L'initiation au calcul par la méthode active et par le jeu*, à l'usage des écoles maternelles, classes enfantines, sections enfantines des écoles primaires. Cette méthode comprend un livre du maître et des pochettes individuelles d'élèves renfermant le matériel nécessaire pour « jouer » toutes les leçons, et a été élaborée en collaboration avec Gaston Juhen, directeur d'école.

Le Franc Comtois fidèle à ses origines

Les cours de morale et d'éducation civiques sont donc illustrés par des exemples concrets, des lectures extraites d'œuvres d'auteurs susceptibles d'éveiller la curiosité des élèves les plus réceptifs, et Mailliet n'hésite pas à citer Tourgueneff¹³, espérant sans doute que tel enfant se documentera sur cet écrivain. Peut-être est-ce quelque peu ambitieux, mais pourquoi pas ? Le respect de l'individu trop souvent méprisé, voire exploité, est évidemment illustré par un texte d'Emile Zola, alors que Madame de Maintenon vient encourager le savoir-vivre...

Mais André Mailliet n'hésite pas à se citer lui-même à plusieurs reprises. Nous lui pardonnerons ce défaut que certains qualifieront de présomption. Ainsi, le long exemple qu'il

¹² Paul Doumer avait écrit en 1905 le *Livre de mes Fils*, destiné par delà ses propres fils, à la jeunesse de France. Ce livre fut réédité chez Vuibert en 1923 puis 1931, alors que les quatre fils Doumer avaient été tués au cours de la Grande Guerre.

¹³ Un extrait des *Récits d'un chasseur* illustre le respect que l'on doit aux animaux. (*Pour devenir un homme*, pages 143-144)

propose pour expliquer l'administration de la cité ¹⁴, montre combien il restait fidèle à son pays natal :

Les richesses d'une commune rurale : Chaux-des-Crotenay. – Voici une petite commune du Jura que les touristes connaissent bien. Située dans l'un des coins les plus pittoresques de ce pays qu'on a appelé avec raison « la Suisse du Jura », sur la ligne de chemin de fer d'Andelot à Morez, pays des lacs bleus, de rivières torrentueuses, de cascades écumantes, elle est en partie couverte de magnifiques forêts de sapins qui font sa richesse.

Cette petite commune est, en effet, un gros propriétaire terrien. Elle possède des champs, des bois, des forêts de sapins qui lui procurent, chaque année, d'importants revenus et qui lui permettent de faire, de ses habitants, de petits propriétaires et de petits rentiers.

Chaque année, en hiver, la commune fait couper, à ses frais, une partie de ses forêts de « bois blanc » ou bois de chauffage. Ce bois est mis en tas d'égale valeur et numérotés. Un groupe de tas constitue un lot destiné à un « feu », c'est-à-dire à une famille. Quand tout est prêt, un dimanche d'avril ou de mai, on fait, à la Mairie, par voie de tirage au sort, la répartition de ces lots entre tous les « feux » de la commune, sans distinction de fortune. Chaque famille n'a plus qu'à trouver un « voiturier » pour aller chercher, à la « coupe », sa provision de bois pour l'année.

On fait également une coupe de sapins. Ces sapins sont vendus aux marchands de bois qui les débitent dans les scieries. Une bonne partie du produit de la vente sera distribuée aux familles, par tête, cette fois. Plus la famille sera nombreuse, plus forte sera la somme perçue. Si un célibataire reçoit 400 francs, une famille de huit personnes touchera 3.200 francs. C'est une véritable prime à la natalité.



Village de Chaux-des-Crotenay (1911) tel qu'André Maillat a dû le connaître. Sur cette photo, on ne distingue pas l'église qui est cachée par les branchages, sur la gauche. [Pierre Jeunet]

Enfin, les terrains communaux défrichés par les ancêtres, et constitués de bonnes terres labourables, sont divisés en parcelles. Ces parcelles sont classées par catégories suivant leur valeur. Un groupe de quatre parcelles constitue un lot destiné à un « feu ». Ces lots sont répartis entre les familles, par tirage au sort, pour une durée de 18 ans. Quand un « feu » s'éteint, son lot devient disponible pour les nouveaux arrivants. Chaque famille est donc

¹⁴ *Le Livre du Maître pour l'éducation et l'instruction civiques*, pages 89-90.

propriétaire de 4 parcelles de terrain qu'elle peut cultiver ou louer, à charge d'en payer seulement les impôts. En réalité, ces impôts sont payés par la Commune qui en déduit le montant de la rente allouée à chaque chef de famille.

Qui ne voit tous les avantages qu'offre une telle organisation de la vie communale dont l'origine se perd dans un lointain passé ?

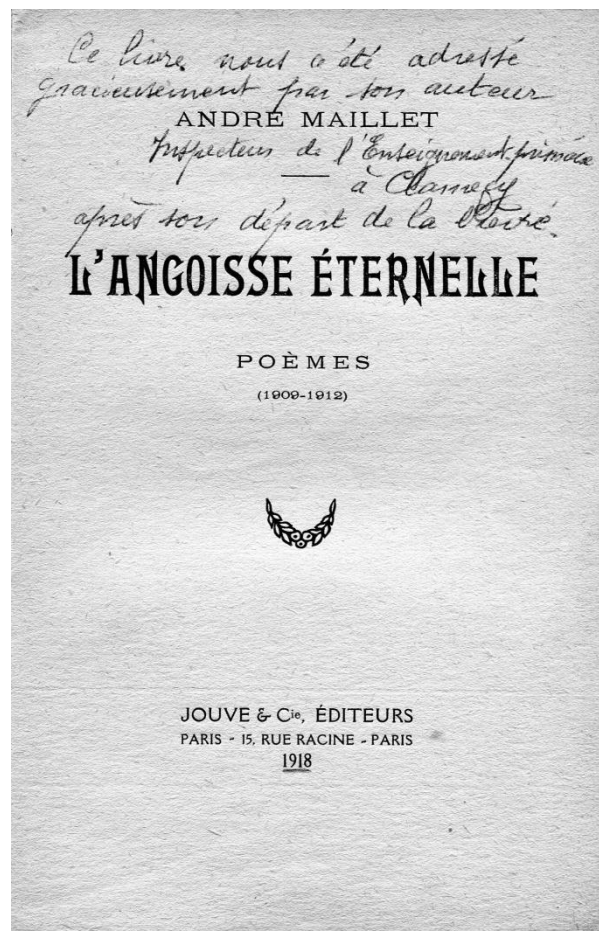
Ainsi, André Maillet fait appel à ses souvenirs personnels pour expliquer, en termes simples le principe de l'affouage, même si ce dernier n'obéit pas aux mêmes règles d'un département à l'autre. Au maître de s'adapter ! Mais quel amour de sa petite patrie montre Maillet au travers de cette évocation d'une *petite commune du Jura que les touristes connaissent bien !*

Le poète

C'est à la fin de la Grande Guerre, qu'à la demande de ses amis, André Maillet publia un recueil de poèmes ¹⁵, poèmes en vers et poèmes en prose, choisis parmi *les moins mauvais de (ses) premiers essais :*

De toutes ces fleurs étranges cueillies aux espaces tourmentés qu'a parcourus ma Jeunesse pensive, j'ai fait une gerbe aux parfums doux et sauvages comme ceux de ma Montagne.

Notre but n'est pas d'étudier la valeur littéraire de ces poèmes, œuvres de jeunesse puisque Maillet les a écrits alors qu'il n'avait guère qu'une vingtaine d'années, et à travers lesquels transparait parfois l'influence de Lamartine et de Chateaubriand. Par contre, il nous a paru intéressant de découvrir la personnalité de leur auteur.



¹⁵ *L'Angoisse éternelle*. Poèmes. Jouve et Cie, éditeurs. Paris 1918.

*Immortalité du penseur*¹⁶, qu'André Maillet dédie à son cousin Victor Poupin, ancien député du Jura¹⁷, est sans doute le texte qui résume le mieux l'ambition du jeune homme qui, issu d'une famille modeste, veut arriver :

*Je veux chercher la Gloire et je veux l'obtenir.
Bien d'autres, avant moi, l'ont comme moi comprise,
Et, par de durs efforts, l'ont âprement conquise,
Je veux chercher la Gloire et ne veux pas mourir.*

*Je veux que mon nom reste aux siècles à venir,
Qu'il éternise ainsi mon être qui méprise
La Mort et le Néant comme un souffle de brise.
Je veux par mon esprit vivre dans l'Avenir.*

*Je veux ô ma Pensée une vie éternelle ;
Tu peux me la créer, tu peux être immortelle,
Tu peux braver le coup funeste de la Mort.*

*Prépare de ton vol la puissance infinie,
Choisis un point d'appui pour prendre ton essor
Et dans l'Eternité plane, mon bon Génie.*

Les grandes étapes de sa carrière nous sont connues : instituteur, puis professeur, inspecteur de l'enseignement primaire, licencié en philosophie. Nous ignorons tout de son engagement politique éventuel à l'instar de Victor Poupin. Il serait intéressant également d'étudier son appartenance ou non à la *Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente* dont le but, militer en faveur de la démocratie et de l'école laïque, semble cadrer avec son idéal.

Mais les éléments qui semblent dominer le caractère de Maillet sont l'angoisse et la mort – n'a-t-il pas intitulé son recueil de poèmes *L'Angoisse éternelle* – la tristesse, la souffrance morale, le pessimisme...

*Puisque pour vivre il faut lutter, souffrir,
Préparons-nous à ce combat sans trêve...
Et puis luttons sans crainte de mourir.
Mourir, c'est achever un mauvais rêve !¹⁸*

¹⁶ Pages 65-66.

¹⁷ Sa biographie est ainsi résumée sur Wikipédia : Victor Poupin, né à Paris le 3 janvier 1838 et mort à Châtelneuf (Jura) le 29 juin 1906, est un homme politique et homme de lettres français, conseiller général du canton de Champagnole en 1883, député du Jura de 1885 à 1898.

Avocat à la cour impériale de Paris, il se tourne à partir de 1860 vers le journalisme et devient un ardent promoteur de la lecture publique en fondant les éditions de la Bibliothèque démocratique, de la Bibliothèque des prolétaires et de la Bibliothèque des libres penseurs.

Dramaturge, traducteur, journaliste et essayiste, il est un ardent propagandiste des idées socialistes et républicaines. Il contribue avec Jean Macé et Emmanuel Vauchez à la création de la Ligue de l'enseignement dont il sera le secrétaire du cercle parisien.

En 1870, avec Victor Hugo, Garibaldi et Louis Blanc, il crée l'Union démocratique anticléricale et organise en 1881 avec Maria Deraismes le premier Congrès anticlérical du Grand Orient de France, présidé par Victor Schoelcher.

¹⁸ Vains tourments, page 61.

La vie n'est-elle pas un dur combat, un combat que mènent déjà nos jeunes scolaires, collégiens, lycéens, pour la réussite à des examens desquels dépend leur avenir. Eux aussi cependant ont droit à leur part de rêve, puisque le rêve est le propre de l'homme. Et pourtant,

*Oh ! comme ils sont heureux ceux qui ne pensent pas,
Ceux qui vivent sans rêve et sans folle chimère,
Ceux dont le seul tourment véritable sur terre
Est l'attente d'un long repas...*

.....
*Malheur aux grands rêveurs, au poète sublime,
Ceux qu'un plaisant Génie a marqués de son sceau.
Leur cœur de noirs tourments subit le dur assaut
Leur âme est un profond abîme.¹⁹*

Les autres thèmes qui reviennent au travers des poèmes de Maillet sont l'eau – le lac de Lamartine – les roses et, bien sûr, l'Amour qui cependant ne parvient pas à estomper l'angoisse de la mort :

*J'aime ma blonde amie
Et ses grands yeux rêveurs....
Et, sans elle, la vie
Me serait sans bonheur*

.....
*J'aime tout ce qu'elle aime,
Tous ses chers rêves d'or ;
J'aimerais la mort même
Si elle aimait la Mort.²⁰*

ou encore ce poème dédié à Mademoiselle Andréa Lançon, *La Fée du salon rose*, peut-être la sœur de son ami René Lançon, *le délicat poète des Fleurs qui s'ouvrent*²¹ :

*Elle est douce, elle est belle, et ses longs cheveux d'or
Auréolent son front d'un nimbe de Déesse ;
Sa voix mélodieuse est comme une caresse
Qui berce tendrement la Douleur et l'endort.²²*

Mais la nature, le Jura, ne sauraient être exclus de ce florilège :

*Nous irons sous le feuillage
Vert sombre des grands sapins
Ecouter le babillage
Des pinsons gais et mutins.²³*

*Aux monts du Jura*²⁴ évoque les sapins, les cyclamens, les torrents, les cascades, mais nous retiendrons surtout *Voix du passé*²⁵, dédié au poète Alphonse Gaillard, *le barde de la*

¹⁹ Ceux qui souffrent, pages 63-64.

²⁰ Fantaisie, page 18.

²¹ René Lançon trouvera la mort en 1915 à Marchéville (Meuse), quatre jours après et au même endroit que Louis Pergaud. (Introduction à *Sous le fouet du destin*)

²² La Fée du Salon rose, pages 33-34.

²³ Petite Reine, pages 27 à 29.

²⁴ Pages 45 à 47.

²⁵ Pages 53-54.

Comté, que l'auteur sous-titre *Sur les ruines du Vieux Château de Chaux-des-Crotenay*, ce château féodal rasé après la conquête de la Franche-Comté, que les vieux chevaliers d'antan reviennent visiter par les nuits sans lune,

*Et la brise nocturne est pleine des regrets
De ces fiers chevaliers, des belles châtelaines
Qui, depuis bien des ans, reviennent en secret
Confier leurs sanglots à la Nuit souveraine.*



On peut voir au premier plan la maison Maillet telle qu'elle a été reconstruite suite à un incendie en 1960. Au second plan, la colonie de Louhans et, sur le haut, à gauche, la colline où s'élevait le vieux château qui devait être très important. Depuis quelques années une association dégage les buissons afin de mieux mettre en valeur ce qui reste de cet édifice qui, bien sûr, a été pillé pour récupérer les pierres. [Pierre Jeunet]

Et, pour clore cette évocation d'André Maillet poète, nous ne pouvons faire autrement que de citer *La Cloche*²⁶, poème daté d'un soir de novembre 1910, écrit *en souvenir de la vieille église romane de Mont-Saint-Martin (Meurthe-et-Moselle)*, localité où Maillet fit ses premières armes :

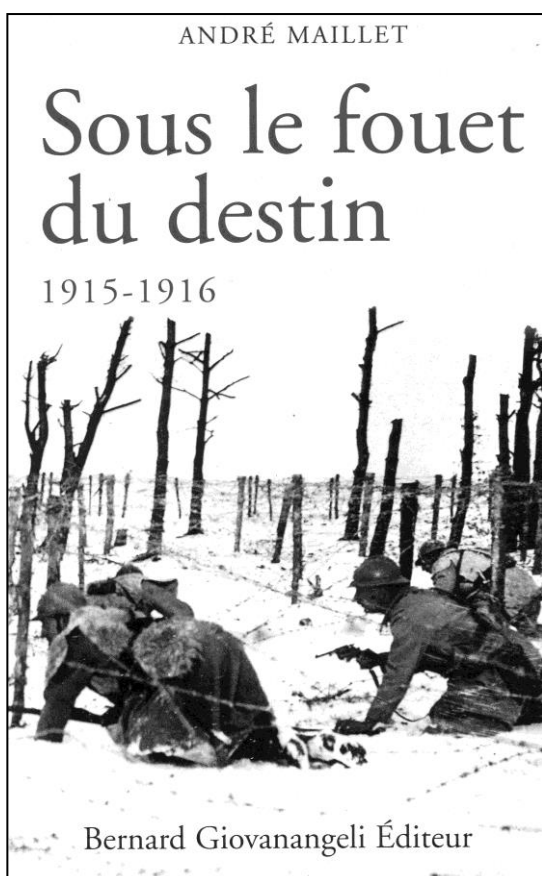
*La cloche lentement égrenait dans la nue
Une plainte lugubre à peine contenue
Par les rustiques murs du vieux clocher roman...
Et sa voix se mourait dans l'ombre, tristement.*

²⁶ Pages 67-68.

Dans son Journal ²⁸, Henri Bachelin cite trois ouvrages écrits sur la guerre de 1914-1918 qui lui semblent être les plus valables : *Le Feu*, d'Henri Barbusse, *La Vie des Martyrs*, de Georges Duhamel et, loin derrière, *Les Croix de Bois, de ce journalaux dont je ne veux même pas écrire le nom* ²⁹. Quel jugement eût-il porté sur André Maillet s'il avait lu *Sous le fouet du destin* ?

Comme Barbusse, Maillet emploie le *je* puisqu'il est à la fois auteur et acteur, mais jamais ce soldat de deuxième classe ne s'octroie le beau rôle comme on le constate si souvent à la lecture des nombreux volumes de souvenirs que les anciens combattants ont laissés. Il se trouve là où le destin l'a placé, fait son devoir de soldat ainsi que ses camarades, obéissant aux ordres de celui qui se trouve à la tête de son escouade, de sa compagnie. Jamais il ne relève les travers de ces rudes paysans qui, malgré ses origines paysannes à lui aussi, ont un comportement bien différent du sien ; les différences sociales sont abolies, il n'y a que des camarades de misère qui savent que, chaque jour, la mort les guette. Le seul luxe qu'il se tolère, lorsque sa compagnie se trouve au repos, est de se retirer à l'écart et de poursuivre son rêve d'idéal, alors que les autres sont occupés à boire ou à jouer aux cartes.

De santé fragile, André Maillet n'est appelé sous les drapeaux qu'au début de 1915 et affecté tout d'abord au 60^{ème} régiment d'infanterie, avant de passer, le 7 août, au 23^{ème}, régiment dans les rangs duquel il prendra part aux durs combats de l'Hartmannwillerkopf. Cantonné avant la guerre à Bourg-en-Bresse et Pontarlier, le 23^{ème} d'infanterie est constitué principalement de Francs Comtois, de Vosgiens et de Jurassiens



Sous le fouet du destin s'inscrit dans un espace de temps très court couvrant en gros les mois de décembre 1915 et de janvier 1916. En février et mars 1915, écrit Roland André ³⁰, le 23^{ème} d'infanterie est au col de la Chapelotte (448 m), en avant de Badonviller, arrondissement de Lunéville (Meurthe-et-Moselle). Sue ce col et les hauteurs proches d'Angomont (511 m) ont lieu de furieux combats. Puis ses fantassins redescendent pour occuper des tranchées à Ban-de-Sapt et dans les villages et hameaux environnants, comme la Fontenelle et Launois où le régiment reste en position jusqu'en décembre 1915.

C'est ici que commence *Sous le fouet du destin* que son auteur sous-titre *Histoire d'une âme aux jours héroïques*. Noël approche et sans doute les chefs ont-ils décidé que le régiment ne partira pas avant les fêtes. Mais il faut partir...

Bel exemple de stoïcisme que Maillet nous donne : *Plus de liberté. Je ne me révolte pas : à quoi bon. Je sais que je suis à ma place et que j'accomplis mon devoir, que je remplis le rôle pour lequel je suis né, pour lequel j'ai vécu jusqu'à ce*

²⁷ Nous empruntons ce titre à Paul Cazin, *le Bienheureux d'Autun*. L'Humaniste à la guerre est paru en 1920 chez Plon-Nourrit et Cie.

²⁸ Henri Bachelin. Journal, tome 1. Les Editions du Pas de l'Ane. Autun 2009, page 108.

²⁹ Il s'agit de Roland Dorgelès.

³⁰ Régiments d'Infanterie de la Grande Guerre. Du 1^{er} au 100^{ème}. Editions Alan Sutton. Saint-Cyr-sur-Loire, 2008, page 95.

jour. Je sais que, dans cette vie de luttés et de souffrances, tous mes actes sont utiles, sont nécessaires pour sauver ma race... Et j'éprouve de la fierté à marcher au sacrifice, une fierté presque sauvage³¹. Ces paroles, nous les retrouverons tout au long de l'ouvrage.

Et le train roule, qui les conduit vers l'Alsace, vers les pentes de l'Hartmannwillerkopf qu'il faudra reconquérir. « Le régiment est appelé à un poste d'honneur » a dit le capitaine. Les poilus savent ce que cela veut dire : « Nous allons à l'attaque : cinquante pour cent au moins seront fauchés ; un sur deux ! Pourquoi serais-je épargné ? » Mais dès lors se pose la question, pour Maillot comme pour ses camarades d'escouade, même s'ils ne savent pas bien la formuler : Qu'ai-je fait de ma vie ? Que vais-je laisser pour me survivre ?

Je voulais former des jeunes gens, mes élèves, pour la lutte qui les attendait ; je voulais m'efforcer de leur donner le goût de la vie simple et saine, de développer en eux les facultés de sentir et de comprendre la beauté qui nous entoure, de faire d'eux des hommes d'action et des hommes de cœur, des foyers rayonnants d'énergie et de bonté...³² On retrouve ici le Maillot de *Pour devenir un homme* et ces quelques lignes teintées de regret ont comme des accents de testament spirituel.



Guéreviller et le massif de l'Hartmannswillerkopf, dont le sommet fut conquis par nos troupes le 26 mars 1915.

Image issue de "le panorama de la guerre 1914-1919" n° 39 p. 449

André Maillot appartient à cette génération élevée dans le culte de l'Alsace-Lorraine volées à la France par les Prussiens, dans le culte de la revanche, mais maintenant que le voilà en Alsace, il ne peut s'empêcher de s'interroger sur le bien-fondé de la guerre entre peuples qui devraient, au contraire, se tendre la main : *Je les ai vus au travail. J'ai étudié leurs mœurs et j'ai appris leur langue gutturale. J'ai été dérouté (...) C'étaient des hommes, comme les hommes de mon pays, travailleurs, obstinés, méthodiques. Partout de vastes usines trépidantes, des villes propres et riches ; partout la lutte acharnée et féconde de l'homme*

³¹ *Sous le fouet du destin*. Page 18.

³² Ces citations sont extraites des pages 44 et 46.

contre la terre et la matière pour leur arracher le maximum de rendement ³³. Pourtant, son devoir est de les déloger de l'Hartmannwillerkopf et il le fera, dût-il y laisser la vie.

Rudes combats sous la neige et le froid, au cours desquels chaque pouce de terrain doit être conquis à la baïonnette, sans oublier l'image dantesque des bombardements qui, détruisant les abris précaires où les soldats sont tapis, sont aussi meurtriers. *En effet, pourquoi n'avons-nous pas été tués ? Nous nous le demandons ; je me le demande... (...) Je me suis traîné dans un recoin de la tranchée, irrémédiablement épuisé. Je n'ai plus de souliers. Mes pieds gelés et gonflés sont deux boules enveloppées dans des sacs de terre que j'ai ficelés avec ma ceinture de flanelle...*³⁴ Pour André Maillet, la guerre est finie.

En résumé, deux sentiments contradictoires semblent avoir animé André Maillet lors du conflit mondial : l'absurdité de la guerre, d'une part, pourquoi combattre d'autres hommes avec lesquels on devrait entretenir des liens fraternels ; le sentiment de Patrie, d'autre part, et les devoirs que tout citoyen a envers elle, devoirs qui lui commandent de tout abandonner pour la défendre. Nous citerons à titre d'exemple ce texte daté de juillet 1915 à Besançon ³⁵ et figurant dans son *Livre du Maître pour l'éducation et l'instruction civiques*, pages 119-120 :

Mon régiment doit être représenté à une parade d'exécution. Je n'ai jamais assisté à une scène de ce genre et je demande à faire partie du « piquet » composé de soldats qui vont partir au front de combat dans quelques jours, la plupart pour la deuxième fois.

Jugulaire au menton, colonne par quatre, nous suivons, à cette heure matinale, les rues de la ville qui se réveille déjà, pleine de la rumeur des portes et des volets qui claquent, des fenêtres qui s'ouvrent, des voitures qui roulent avec fracas, des marchands empressés. Nous arrivons dans la cour d'une vaste caserne d'artillerie. Tous les régiments de la place sont représentés. On nous fait former en carré et nous attendons. Des officiers arrivent, saluent, se promènent. Soudain, une rumeur, un long bruit de ferraille : la voiture cellulaire pénètre dans la cour que nous encadrons, escortée de vieux territoriaux au pas lourd, et stoppe. Deux hommes en descendent qui paraissent, de loin, très jeunes, car ils sont complètement rasés : ce sont les condamnés

On les amène, toujours encadrés de leur escorte, au milieu du carré. Un geste, l'éclair d'un sabre : nous mettons baïonnette au canon et présentons les armes, raides, immobiles, émus. Les clairons et les tambours ouvrent le ban ; les condamnés se découvrent. Un nouvel éclair, très bref, de l'acier d'une épée, coupe net le roulement des tambours. Silence. Un officier d'artillerie, très grand, très mince, fait lire la sentence, le jugement rendu par le Conseil de guerre. Puis ils s'approche des prisonniers, prononce d'une voix grave la formule d'usage : « Vous êtes indignes de porter les armes. Au nom du Peuple français, nous vous dégradons ». Et d'un geste nerveux et rapide, il arrache les boutons et les écussons de leur tunique, la jugulaire de leur képi. L'émotion nous étreint, les condamnés blémissent. C'est un instant poignant. Puis les tambours ferment le ban et les prisonniers défilent, nu-tête, comme des loques, devant les troupes. Le plus âgé, un territorial coupable de « désertion à l'intérieur », baisse la tête, et, quand il passe devant moi, je perçois une larme qui roule sur ses joues ridées et ravagées. Il songe peut-être, en cet instant, à sa femme, à ses enfants déshonorés.

L'ambivalence des sentiments éprouvés par André Maillet apparaît au passage du territorial qui ne peut retenir une larme. Maillet est saisi de pitié, certes, mais condamne implicitement ce manquement au devoir national.

Revenons, pour conclure, à Clamecy où André Maillet, inspecteur de l'enseignement primaire, a exercé ses fonctions. Quel type d'inspecteur était-il ? On peut supposer qu'il se

³³ Page 53.

³⁴ Page 152.

³⁵ André Maillet est alors au 60^{ème} d'infanterie.

montrait inflexible face aux exigences des programmes, mais savait-il, par ailleurs, faire la part des choses et adapter son jugement aux circonstances ? Sans doute serait-il intéressant de pouvoir étudier quelques dossiers d'inspection.

Nous adressons nos vifs remerciements à Monsieur Pierre Jeunet et à Madame, née Francine Maillet, nièce et neveu d'André Maillet, pour leur accueil et leur aide précieuse.

Ils ne possèdent malheureusement pas de photographie de leur oncle, mais ont bien voulu rédiger quelques notes sur André Maillet :

- Ernest André Maillet est né le 30 novembre 1889 à Le Vaudioux (39), marié le 3 août 1931 à Bédarieux (34) avec Mlle Thomas Evelyne, décédé le 16 avril 1968 à Lyon (6^{ème})

Ils ont dû avoir un enfant, André, je pense en 1928 ; nous ne savons pas si ce fils a eu une descendance.

- André avait deux frères, Victor et Robert, deux sœurs, Claire et Henriette, cette dernière aussi dans l'enseignement. Tous sont décédés.

- En 1917, il écrit *Sous le fouet du destin*. A cette époque, il semble être à Chaux-des-Crotenay.

- En 1918, il écrit un recueil de poèmes, *L'Angoisse éternelle*. Il devait être alors à Nantua.

- En 1927, il participe à l'élaboration du *Livre du Maître pour l'éducation et l'instruction civiques*.

- En 1928, il participe à un autre *Livre du Maître pour l'enseignement du calcul aux débutants*. Peut-être était-il alors à Lyon.

- En 1928, il écrit *Pour devenir un homme* ; ce livre a été dédié à sa sœur Claire en mai 1928, à Montceau.

- En 1929, il a participé à l'élaboration d'un livre intitulé *Entrons dans la Vie*, livre de lecture et de français ; il était alors à Lyon.

Document :

Lettre d'un compagnon tailleur de pierres de Nevers à ses parents en 1859.

depuis que je suis venu à Nevers cher
 les braves gens...
 mangent toujours le sa...
 très bien par exemple de la soupe
 grasse et du bœuf et puis la ragout
 au fin le plus excellent après cela c'est
 que c'est très propre pour...
 en chambre ce qui ne me va
 guère mais je ne puis faire autrement
 comme la route ne se fait que dans
 un mois par et que comme vous
 savez il faut toujours payer les gens
 l'argent et que je ne suis point
 l'argent l'argent au patron avant la
 route je suis obligé de rester
 enfin maintenant je travaille
 et je puis être un peu plus heureux
 qu'à l'ancien que jusqu'à présent.
 Je suis en core embrassant du plus
 profond de mon cœur
 Votre fils qui vous aime
 Daguet
 M^{re} D...
 rue St Pierre 19 à Nevers
 M^{re} et M^{lle}
 de ma vie si les travaux marchent
 toujours bien pour vous et pour aller
 toujours beaucoup travailler

Je suis en core embrassant du plus profond de mon cœur

Nevers le 3 juillet 1859

Mes chers parents

Vous êtes probablement me
 trouvant l'indolent et de
 négligeant de ne pas venir
 avoir souvi plus tôt de mes
 nouvelles mais vous ne pardonnez
 lorsque vous en savez la cause
 D'abord l'absence de voir que je
 ne trouvais pas d'ouvrage à Paris
 je résolu donc de quitter cette
 ville qui commençait fort à
 m'ennuyer pour partir avec
 moi et un autre jeune homme
 d'Orléans pour trouver quelque bon
 à pied sur la route de Poitiers

en faisant tous mes efforts pour
 vous en trouver un important chez
 M^{re} Gaudet qui vous promet de
 avoir pour nous un appartement
 qu'une chambre propre une bourse
 et un paraton et le tout le
 sans un marchand de poche support
 par une bourse
 et pour avoir marché une partie
 de la journée nous arrivâmes le
 à Nevers sur les huit heures
 sur soir nous entrâmes chez un
 marchand de vin pour nous y reposer
 la nuit nous fîmes un très
 modique repas qui se composait
 d'une chopine de 0.20 centimes et
 de deux de 10 centimes le pain
 pour nous après nous fîmes nous
 coucher.
 Le lendemain matin nous nous levâmes
 à cinq heures et nous commençâmes
 par chercher le ouvrage après plusieurs
 entrevues avec le patron et est entré
 nous en trouvant l'ouvrage (qui est
 un ouvrage normand) il nous dit
 de repasser à 9 heures qu'il serait
 d'ingénieur les travaux qui seraient
 commencer pour savoir s'il pourrait
 commencer plus tôt afin de pouvoir
 nous subvenir à Paris quelle fut
 notre réception l'ingénieur y fîmes il

nous dit qu'il ne pouvait commencer
 que dans huit jours
 Alors retournâmes chez notre marchand
 de vin prendre notre très léger paquet
 nous reprîmes la route de Poitiers
 à trois heures de nous nous
 rencontrâmes le marchand sur la route
 qui nous dit que si nous allions
 dans une petite ville appelée Sully
 à une heure de la nous pourrions
 nous y embarquer en effet nous
 y fîmes et nous avons été
 embarqués.
 Nous avons commencé le travail
 que le sur lendemain nous nous
 réception fîmes pour nous voir
 dans un coin de pierre carrée
 à gagner une pièce de 2 francs
 à l'ouvrage cette pièce qui nous
 faisait faire sur sang et sans
 pouvoir en avoir la bout le patron
 travaillait avec nous et nous faisait
 quinze de plus que nous
 enfin après y avoir travaillé six jours
 nous prîmes le parti de retourner
 travailler à Nevers en effet après
 avoir réglé tous nos comptes il
 nous restait à peu près 0.80 centimes
 de moins que nous avons avant l'arrivée
 et nous partîmes à Nevers où nous
 le patron qui nous avait promis
 nous a embarqués

Meaux le 3 juillet 1859,

Mes chers parents,

Vous allez probablement me traiter d'insouciant et de négligeant de ne pas vous avoir donné plus tôt de mes nouvelles mais vous me pardonnerez lorsque vous en saurez les causes.

D'abord, lassé de voir que je ne trouvais pas d'ouvrage à Paris, je résolus donc de quitter cette ville qui commençait fort à m'ennuyer. Nous partîmes donc, moi et un autre jeune homme d'Orléans, nous nous dirigeons donc à pied sur la route de Soissons, en laissant tous nos effets que nous ne pouvions emporter chez M. Goubert qui nous promit d'en avoir soin. Nous (n') emportâmes absolument qu'une chemise propre, une blouse et un pantalon et le tout lié dans un mouchoir de poche supporté par un bâton.

Après avoir marché une partie de la journée, nous arrivâmes donc à Meaux sur les huit heures du soir, nous entrâmes chez un marchand de vin pour nous y reposer la nuit, nous fîmes un très modique repas qui se composait d'une chopine de 0fr,20 centimes et de chacun 0fr,10 centimes de pain puis après nous fûmes nous coucher.

Le lendemain matin, nous nous levâmes à cinq heures et nous commençâmes par chercher de l'ouvrage après plusieurs entrevues avec le patron de cet endroit, nous en trouvâmes donc un (qui est normand) il nous dit de repasser à 9 heures, qu'il verrait l'ingénieur des travaux qui devaient commencer pour savoir s'il pourrait commencer plus tôt afin de pouvoir nous embaucher. Mais quelle fût notre déception lorsqu'à 9 heures, il nous dit qu'il ne pourrait commencer que sous huit jours.

Alors, retournant chez notre marchand de vin prendre notre très léger paquet, nous reprîmes la route de Soisson, à trois lieues de Meaux, nous rencontrâmes des maçons sur la route qui nous dirent que si nous allions dans une petite ville appelée Liry, à une lieue de là, nous pourrions nous y embaucher, en effet nous y fûmes et nous avons été embauchés

Nous n'avons commencé de travailler que le surlendemain mais nouvelle déception, figurez-vous, nous voir dans une carrière de pierre exécrationnelle à gagner une pièce de 2 francs à ébaucher cette pierre qui nous faisait suer sang et eau sans pouvoir en venir à bout, le patron travaillait avec nous et n'en faisait guère de plus que nous.

Enfin, après y avoir travaillé dix jours, nous prîmes le parti de retourner travailler à Meaux, en effet, après avoir réglé tous nos comptes, il nous restait à peu près 0fr90 centimes de moins que nous avions avant d'arriver et nous partîmes à Meaux où heureusement, le patron qui nous avait promis, nous a embauchés.

Nous sommes tombés chez de très braves gens, nous mangeons toujours de la nourriture très saine, par exemple de la soupe grasse et du bœuf puis du ragoût, enfin le plus essentiel après cela, c'est que c'est très propre, nous couchons en chambrée, ce qui ne me va guère mais je ne puis faire autrement, comme la rente ne se fait que dans un mois et que je ne veux point demander d'acompte au patron avant la rente, je suis obligé d'y rester.

Enfin, maintenant, je travaille et je pense être un peu plus heureux à l'avenir que jusqu'à présent.

Je finis en vous embrassant du plus profond de mon cœur

Votre fils qui vous aiment (sic)

A ; Daguët

chez M. Danvin, M^d de vin rue S^t Rémy 19 à Meaux, Seine et Marne

Si vous me récrivez, ayez la bonté de me dire si les travaux marchent toujours bien pour vous si vous avez toujours beaucoup d'ouvriers.

Bonjour aux parents et amis.

L'auteur de la lettre est Antoine DAGUET (Nevers : 9 août 1839 – 1887).

Il était le fils d'Antoine DAGUET (né à Nevers en 1808) et de Marie BILLET. La famille (Velut - Daguet) descendait d'un maçon tailleur de pierres de la Creuse et s'était établie à Nevers depuis trois générations. Le père de notre Antoine Daguet était lui-même tailleur de pierres à Nevers, rue de la Préfecture, section de La Barre selon un acte de 1839. Selon un autre acte de 1864, il était devenu entrepreneur à Nevers, impasse des Ursulines.

Antoine Daguet, après son « tour de France », épousa en 1863, Anne FARGIN (dite Annette). Ils eurent trois enfants : Louis DAGUET (mort en bas âge) Marie Antoinette DAGUET (née en 1864) et Louise DAGUET (née en 1877).

Selon l'usage de l'époque, ce fils d' « entrepreneur », relativement riche, avait dû faire des études, soit au Collège de Nevers jusqu'en 3^{ème} ou 2^e (mais je n'ai pas retrouvé son nom sur les palmarès de l'époque), soit chez les Frères de l'Instruction Chrétienne, qui donnaient un enseignement plus moderne qui convenait mieux aux fils d'artisans ou de commerçants, puis avait fait son apprentissage de tailleur de pierres dans l'entreprise de son père. Vers 18 ans environ, il avait dû partir pour faire son tour de France, allant de ville en ville pour s'embaucher comme tailleur de pierres dans divers chantiers. À la date de cette lettre il a donc vingt ans.

Après son mariage, en 1863, il prit la succession de son père comme entrepreneur. Il était apparemment très riche.

Sa lettre est remarquable par les détails qu'il raconte et aussi par la langue qu'il emploie, et son utilisation parfaite du passé simple.

(NB : la « rente » c'est le paiement du salaire qui se fait à la fin du mois. En ce qui concerne sa première remarque sur la difficulté de trouver de l'ouvrage à Paris, il faut se souvenir que les grands travaux d'Hausmann avaient commencé en 1852 mais au début il s'agissait surtout de démolitions pour percer les boulevards, il se peut qu'en 1859, il n'y ait pas eu encore de grands travaux de construction ou qu'il y ait eu un afflux considérable de maçons et de tailleurs de pierres d'où des difficultés d'embauche.)

Jean Bugarel



Antoine Daguet en 1870

L'école et la santé de l'enfant au XX^e siècle : Machy : Une longue histoire.

Madeleine Tanneau



Un dossier intéressant a été remis au Musée de l'Éducation par un ancien "colon" qui séjourna au château de Machy du 2 août au 11 septembre 1943.

Le centre de Machy situé sur la commune de Sauvigny-les-Bois à une douzaine de kilomètres de Nevers, est resté dans la mémoire de nombreux Nivernais, mais les souvenirs s'estompent, se transforment, se contredisent parfois... C'est que selon les années le centre de Machy n'eut pas la même destination et il m'a semblé nécessaire de suivre son évolution afin de clarifier la situation.

Quelles que soient les années, **Machy fut l'une des réponses aux problèmes socio-sanitaires du XX^e siècle**, et ils furent nombreux, surtout dans sa première moitié.

N'oublions pas : misère et deuils nés de la première guerre mondiale et ses nombreux orphelins ; développement de la tuberculose demeurée sans traitement efficace jusque dans les années 50 ; à nouveau misère et deuils apportés par le second conflit mondial vingt ans seulement après le précédent ; restrictions et sévère rationnement de toutes les denrées (aliments, chaussures, vêtements...) dus aux énormes réquisitions imposées par les autorités allemandes d'occupation ; très mauvaises conditions de logement et d'hygiène.

Face à tous ces problèmes subis particulièrement par les enfants et les adolescents, les gouvernements, les administrations, les municipalités tentèrent d'apporter des solutions, aidés en cela par des œuvres de solidarité, telle l'œuvre des Pupilles de l'École Publique. (Voir annexe)

En voici un exemple nivernais : en 1943, le Château de Machy, propriété privée louée à l'Œuvre des Pupilles de l'École publique, accueillit en période scolaire la première école de plein-air du département, et pendant les grandes vacances une colonie de vacances.

L'école de Plein-Air de Machy

Dès le début du XX^e siècle de nouveaux types d'établissements avaient été préconisés pour faire face au développement croissant de la tuberculose. Naquirent alors, et d'abord à proximité des grandes villes les premières écoles de plein-air.

Destinée d'abord à des enfants pré-tuberculeux, cette institution s'ouvrit ensuite aux enfants ne trouvant pas leur place dans des classes traditionnelles : enfants affaiblis, déficients physiques ou mentaux, ou habitant des quartiers défavorisés.

Ces établissements devaient permettre la scolarisation d'enfants malades ou convalescents en associant l'école à un milieu naturel sain et à des soins possibles. L'école de plein-air de Suresnes construite en région parisienne en 1935, est à citer parmi les bâtiments emblématiques ayant suscité les travaux de nombreux architectes ; associant air et lumière, elle devait offrir à l'enfant un épanouissement tant physique qu'intellectuel. Les 300 enfants qu'elle accueillait bénéficiaient, outre les équipements habituels "cantines, douches", d'un vaste parc et de terrasses destinées à l'héliothérapie.

Quelques rares écoles de plein-air fonctionnèrent en province, mais sans instituteurs spécialisés ; et ce n'est qu'en juillet 1939 que le Ministère créa le Certificat d'aptitude à l'enseignement dans ces établissements, avec une formation de 3 semaines de stage à Paris.



L'école de plein air de Suresnes aujourd'hui (classée monument historique depuis 2002)

1941 : Dans la Nièvre comme partout dans la France occupée, on souffre de la faim, de la malnutrition, le nombre de morts dus à la tuberculose double. Les carences alimentaires ou en vitamines que subissent les enfants affectent leur croissance. Le Ministère de l'Education nationale et les collectivités tentent de pallier dans la mesure du possible cette situation : distribution de nourriture dans les écoles, cantines, etc... et bientôt on pense que des écoles de plein-air pour enfants déficients peuvent apporter les améliorations souhaitées.

Dans la Nièvre, et à Nevers en particulier, on y est très favorable... mais tout est à réaliser !

1942 : L'Inspectrice générale des écoles maternelles Madame Fassou, et M. Petit, Inspecteur d'Académie sont tout acquis à cette généreuse idée et souhaitent la concrétiser rapidement. Elle sera créée par l'Œuvre des Pupilles de l'Ecole publique, en accord avec la municipalité de Nevers.

1943-1944 : Le 7 septembre 1943 ; le Conseil départemental donne son approbation pour l'ouverture d'une école de plein-air à Machy, sur la commune de Sauvigny-les-Bois. On espère y accueillir une cinquantaine d'enfants. Le château de Machy, propriété privée, est loué à l'Association des pupilles de l'Ecole publique, dont le Président est l'Inspecteur d'Académie.

Le Bulletin départemental de l'enseignement primaire, pour les mois d'août, septembre et octobre 1943 (pp 73-74), donne des renseignements sur cet établissement :

"Le château de Machy est un établissement d'étude et de cure organisé selon les prescriptions de la circulaire du 17 avril 1937, et de la loi du 16 décembre 1942, et destiné aux écoliers de 7 à 12 ans (garçons) et de 7 à 14 ans (filles).

[...]

L'établissement ne doit pas être assimilé à un préventorium ; en aucun cas il n'y sera admis d'enfants atteints d'une maladie contagieuse ou d'une infection pulmonaire.

Les enfants anormaux ou arriérés, incontinents d'urine, ne seront pas acceptés."

Les séjours seront d'une durée minimum de 6 mois. Le recrutement est assuré en général par la voie de l'Inspection médicale scolaire ou sur la demande des familles et de leur médecin.

La commission médicale d'admission comprend :

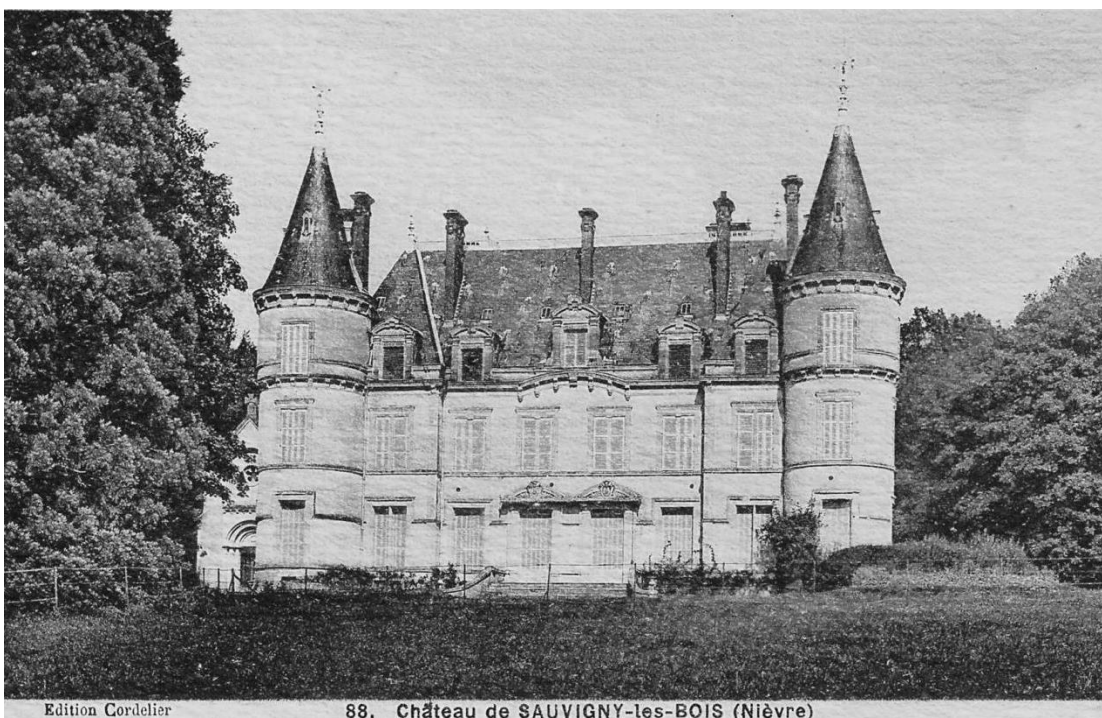
- le Médecin inspecteur départemental de la Santé ;
- le Médecin contrôleur des Assurances sociales ;
- le Médecin du Dispensaire d'hygiène sociale ;
- le Médecin désigné par la municipalité.

A leur arrivée les enfants feront l'objet d'un examen médical sommaire par le médecin attaché à l'établissement. Ce médecin est tenu à une visite hebdomadaire au minimum".

Le local est trouvé et un couple de jeunes instituteurs est intéressé par ce type d'école : il s'agit de Jean et Germaine Perrot, instituteurs à St-Martin-du-Puy, militants de l'école moderne. Jean Perrot participe au premier stage à Paris, et à la demande de Madame Fassou et de M. Petit, le ménage Perrot accepte de se lancer dans l'aventure de la première école de plein - air de la Nièvre.

L'école n'ouvrira qu'en février 1944.

Construit vers 1850 à proximité du bourg de Sauvigny-les-Bois, dans un joli cadre de forêts de 82 hectares, entouré d'une plaine de 10 hectares, et agrémenté d'un petit étang, le site du château de Machy peut apparaître bien choisi. Mais l'intérieur laisse beaucoup à désirer... et l'on est bien loin de l'école de plein-air rêvée ! L'eau est fournie par un puits dont la pompe électrique tombe souvent en panne en raison de la vétusté de l'installation... Par des moyens de fortune, on pose 800 mètres de fil de cuivre... l'installation électrique est remise en état, la pompe fonctionne et le téléphone est installé !



Suivons ce qu'écrivit Raymond Frébault dans son histoire de la FOL de la Nièvre :

“De vastes communs, assez délabrés sont disponibles. Quant au château, il possède de nombreuses salles, malheureusement presque vides de mobilier, mais qui doivent permettre un bon fonctionnement de l'école.

Papiers et peintures sont défraîchis. Il faut absolument les refaire et le Directeur ne possède pas de moyens financiers. M. et Mme. Perrot, aidés d'amis, s'attèlent à la tâche : badigeonnages à l'eau...et bientôt les salles retrouvent un aspect accueillant.

L'aménagement des locaux doit prévoir l'accueil de 25 internes environ dans un premier temps. Sans moyens, sans financement, le Directeur doit faire preuve d'ingéniosité et d'un grand dévouement.

Et il faut trouver du mobilier... L'école normale d'instituteurs de Varzy ne fonctionnant plus, l'Inspecteur d'Académie procède à des récupérations de mobilier et de matériel inutilisés et fait installer le tout au château. C'est ainsi que lits, matelas, polochons, couvertures, tables de nuit, fourneau et matériel de cuisine quittent Varzy et intègrent Machy”.

Et il faudra aussi trouver du personnel, engager une femme de service, trouver d'urgence un cuisinier, et tout cela incombe à M. Perrot. Le cuisinier ? Ce sera un de ses anciens élèves

de St-Martin-du-Puy que l'âge destinait au Service du Travail Obligatoire en Allemagne mais qui n'a pas envie de partir. M. Perrot le "rajeunit" en lui établissant une fausse carte d'identité. Il ne sera pas inquiété !

En 1943-1944 l'école ne fonctionne qu'avec M. Perrot et son épouse. Une autre institutrice sera nommée en 1945. La surveillance médicale est assurée par un médecin d'Imphy et par une assistante médico-sociale.

Tout cela montre dans quelles conditions, en ces temps "héroïques", on ouvrait alors une école, qui plus est, une école de plein-air.

L'école, prévue pour 3 classes, démarrera timidement. L'effectif est de 12 à 15 élèves en février 1944, enfants venant essentiellement de Nevers.

Et l'intendance donne de gros soucis au directeur qui ne dispose pas de moyens suffisants. Les tickets d'alimentation seuls ne permettraient pas de nourrir les enfants mieux que chez eux. C'est par relations personnelles avec maraîchers, cultivateurs, bouchers, épicier en gros que M. Perrot obtient légumes, laitages, viande et épicerie ; marchandises qu'il va le plus souvent chercher lui-même, en utilisant sa bicyclette aux pneus hors d'usage. Les pneus sont eux aussi contingentés, mais le plus souvent introuvables, malgré les bons d'achat.

L'école dépend de l'œuvre des Pupilles, mais est subventionnée par la Caisse des Ecoles. Les crédits sont attribués avec une telle parcimonie que M. Perrot est parfois obligé de payer le personnel sur ses fonds propres... et le remboursement est long à venir.

Dans son livre "*Dernière année de vie municipale*", le Docteur Le Droumaguet qui fut maire de Nevers pendant la guerre et jusqu'au 9 septembre 1944, évoque les difficultés rencontrées pour l'ouverture de cette école gérée par l'Œuvre des Pupilles de l'Ecole publique, mais dont la Ville de Nevers a la responsabilité. "*Elle a été ouverte pour quelques élèves seulement, les parents hésitant en cette année 1944 à se séparer de leurs enfants*".

Fin juillet 1944 : M. Perrot part au maquis et, en septembre à la Libération, il est mobilisé et poursuit les combats ; son épouse reste seule responsable de Machy.

En octobre 1944 l'école n'ouvre pas, et en raison des événements, son fonctionnement est suspendu pour l'année scolaire.

La rentrée d'octobre 1945 voit la réouverture, le retour de M. Perrot, et l'accueil de 25 élèves. Le ravitaillement ne s'est guère amélioré. Trois prisonniers allemands sont employés, l'un est cuisinier, le deuxième aide-cuisinier, l'autre chargé de l'entretien.

Sans doute découragé par la précarité de la situation, M. Perrot quitte l'éducation nationale en 1946, et reprend sa carrière militaire.

L'école au fonctionnement chaotique a de plus en plus de difficultés : insuffisance d'équipement et de personnel, et surtout manque de crédits. Sa fermeture est prononcée à Pâques 1947 par M. Fayet, Inspecteur d'Académie. La caisse des Ecoles abandonne la gestion de Machy, et les Pupilles de l'Ecole publique retrouvent comme locataires la libre disposition des locaux.

Selon l'expression de M. Perrot, l'école de plein-air de Machy a été "une utopie généreuse" ; lui et son épouse l'ont créée de toutes pièces...et portée à bout de bras.

Après la guerre, l'idée d'une école de plein-air perdura et on souhaita l'installer à Nevers. Lors de la création de l'école de la Jonction, route de Sermoise, une classe de plein-air fut prévue, et exista à côté de 4 classes primaires et 2 classes maternelles (délibération du Conseil municipal du 20 juin 1955). Cet ensemble scolaire qui prit le nom d'Albert Bayet exista jusqu'en 2002.

Photographies de la colonie du château de Machy
du 2 août au 11 septembre 1943
Aimablement communiquées par M. Michel Lagandré



Les chefs



Une équipe



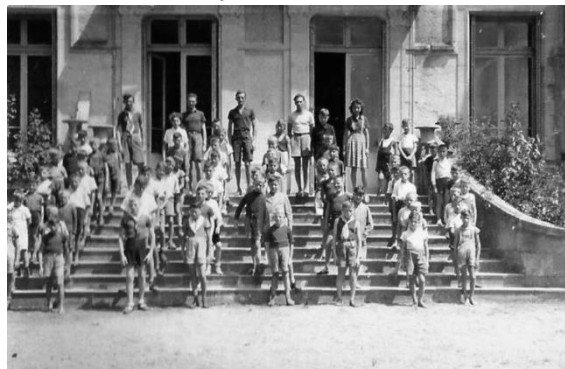
Une équipe a construit une cabane



On joue aux indiens



A l'intérieur de la cabane



Les équipes sortent du réfectoire



Aide alimentaire et colonies de vacances pendant la 2^{ème} guerre mondiale : une nécessité pour de nombreux enfants

Des carences frappent de nombreux jeunes, les infections bactériennes se multiplient. (On ignore les antibiotiques !) De rapides visites médicales dans les écoles montrent que dans les campagnes, l'état des enfants reste dans l'ensemble satisfaisant, mais dans les villes au contraire, le médecin décèle trop souvent des signes de sous-alimentation. Les rapports du Médecin de la santé et de l'Inspecteur d'Académie en témoignent.

En 1941, le Médecin-Inspecteur départemental de la santé s'exprime en ces termes dans son rapport au Préfet :

“Au cours du mois de mai 1941, j'ai effectué environ 400 examens d'enfants dans les écoles des centres industriels du département : Nevers, Fourchambault, Saincaize, La Machine, Decize, Imphy, Guérigny, Clamecy, Cosne, La Charité et Prémery. Ces visites avaient pour but d'examiner les enfants désignés par les instituteurs pour un séjour en colonie de vacances. L'impression d'ensemble est mauvaise ; la majorité de ces écoliers sont nettement sous-alimentés et certains sont même dans un état de maigreur impressionnante. La proportion des rachitiques est de 40%”...

...“Rapidement, grâce à de nombreuses bonnes volontés... (industriels,...assistantes sociales et surintendantes des usines...personnel des écoles...) furent organisés des goûters copieux, composés de soupe, légumes, petites tartines de pain. Pendant la période des chaleurs, la soupe fut généralement supprimée et remplacée par une petite tartine de pain et de confiture.

Les denrées rationnées nécessaires sont fournies par des bons que je suis autorisé à délivrer aux cantines scolaires.

Les bénéficiaires de ces goûters ont été, le plus souvent, choisis par des médecins.

Dès maintenant, ces goûters fonctionnent à : Nevers, Imphy, Clamecy, Guérigny, Fourchambault, Vauzelles, Decize.

Ce goûter présente, à notre avis, les avantages suivants : il est beaucoup moins coûteux que le repas de midi, de réalisation matérielle plus aisée (personnel, matériel de cuisine, cuisson) ; il constitue un supplément pour lequel aucun ticket de rationnement n'est demandé ; il vient donc s'ajouter purement et simplement aux repas familiaux”.

Mais pour certains enfants, ces goûters n'apportent pas le complément nécessaire et il apparaît que des distributions de lait seraient particulièrement indiquées. A Fourchambault, les enfants ont cherché et trouvé les fonds nécessaires qui proviennent de leurs propres cotisations ; l'Œuvre des Pupilles de l'Ecole publique, et la municipalité apportent aussi leur concours, tandis que les sections de Croix-Rouge de la Jeunesse se chargent de cette distribution de 40 litres de lait.

Et il apparaît qu'il faudra aussi se préoccuper des enfants pendant les grandes vacances et développer les colonies de vacances.

Dans la Nièvre, pour la première fois en 1939, une soixantaine d'enfants choisis parmi les plus nécessiteux, avaient été envoyés en colonies de vacances à Salorges (Corancy) grâce à l'Œuvre des Pupilles.

En 1941, en raison des circonstances, l'Inspecteur d'Académie a souhaité ouvrir plus largement cette colonie ; et c'est 320 enfants (en quatre groupes successifs et pour 20 jours chacun) qui y furent envoyés du 1^{er} juillet au 20 septembre.

Mais le rationnement continue et il faudra trouver d'autres lieux d'accueil, ce qu'exprime Monsieur Petit, Inspecteur d'Académie, dans sa circulaire du 19 février 1942. (Bulletin de l'Instruction primaire de mars 1942) :

“Des renseignements fournis par M. Le Médecin-Inspecteur départemental de la Santé, il résulte que les cas de tuberculose infantile se multiplient de façon inquiétante dans toute la

France, comme dans notre département. Certes les causes essentielles sont d'ordre général : les restrictions et l'insuffisance du chauffage ; devant elles, nous sommes impuissants.

Malgré tout, il faut essayer de lutter contre le mal ; un des meilleurs moyens à notre disposition, ce sont les colonies de vacances ; elles nous permettent d'enlever les enfants à un milieu familial médiocre, de leur assurer quelques semaines de meilleure alimentation et de vie saine au grand air ; le bénéfice peut en être considérable pour eux.

Dès maintenant je me préoccupe de mettre sur pied une organisation qui nous permettra d'accueillir un plus grand nombre d'enfants et pour une plus longue période que pendant l'été 1941. Je vous demande de suivre de près la santé de vos élèves, afin de pouvoir nous faire, le moment venu, de judicieuses propositions. Je vous demande ensuite de ne pas oublier qu'il nous faudra, pour l'encadrement de ces camps et colonies, un plus grand nombre de moniteurs et monitrices ; je désire que les jeunes instituteurs et institutrices soient prêts à consacrer à cette œuvre quelques semaines de leurs vacances...

Un centre de formation pour le personnel des Colonies de vacances fonctionnera dans la banlieue immédiate de Nevers, pendant la première semaine des vacances de Pâques..."

Et au cours des grandes vacances suivantes, d'autres centres seront ouverts, permettant d'accueillir un plus grand nombre d'enfants.

- 1943 : Selon le Rapport de l'Inspecteur d'Académie sur la situation de l'Enseignement primaire pendant l'année scolaire 1942-1943 (Bulletin départemental de l'enseignement primaire d'août-septembre-octobre) :

"Les colonies de vacances sont toujours l'une des tâches essentielles de l'œuvre, mais cette année les colonies n'ont pas été organisées directement par l'œuvre des Pupilles. Celle-ci a versé 35 000 francs à l'œuvre des Camps et colonies de vacances des écoles publiques nouvellement créée et lui a prêté 150 000 francs pour assurer le fonds de roulement indispensable... Et il a été possible d'envoyer 60 enfants à Sauvigny-les-Bois (Château de Machy), 62 à Château-Chinon, dans les locaux du Cours complémentaire, 41 à Larochemillay, dans l'école, 54 à Salorges, pour un séjour de 40 jours".

La Colonie de Machy fonctionne donc en 1943. Le Château de Machy, propriété privée, est loué à la Ville de Nevers, qui le sous-loue aux Pupilles de l'Ecole publique.

La première installation est difficile selon M. Frébault, auteur de "La Fédération des Œuvres laïques-1990".

Une foule de bénévoles se mobilise pour aménager au mieux les locaux ; on récupère en particulier à l'Ecole Primaire Supérieure, rue Jean Jaurès à Nevers les lits nécessaires, et la colonie fonctionne !

Les difficultés sont cependant énormes, surtout pour assurer le ravitaillement.

Le château de Machy est grand ! Certaines pièces ont dû être utilisées au cours de l'été 1943 pour la colonie de vacances, avec les lits de l'EPS, et d'autres, à partir de février 1944, pour l'Ecole de plein-air, avec les lits de Varzy...

Les lettres adressées par l'enfant Michel Lagandré ¹ au cours de l'été 1943, donnent des renseignements intéressants : il se trouve mieux qu'à la colonie de l'année précédente (où était-il ?). Les locaux n'étaient peut-être pas prêts à son arrivée puisqu'il participe à des rangements, déblaie le grenier, transporte des pierres...Et il n'y a pas de douches sur place d'où la nécessité pour les enfants de se rendre à Imphy. Les détails donnés sur la nourriture ne montrent pas de critiques de sa part ; il trouve même qu'il mange bien et ne souhaite pas que

¹ Voir Annexe 2

son père lui apporte de complément : soupe à tous les repas de midi, mais aussi de la viande, dessert peut-être parfois insuffisant (une cuillerée de compote !) Mais les enfants des années de guerre sont habitués à la frugalité.

Selon l'Inspecteur d'Académie², *“L'année scolaire 1943-1944 a été encore plus difficile que les années précédentes. Aussi les œuvres d'entraide qui avaient tant de misères à soulager ont-elles connu un grand développement ; elles ont rendu de grands services.*

L'œuvre des Pupilles de l'école publique a secouru en 1943, 890 enfants... Elle a continué de subventionner les cantines scolaires...”

Mais les colonies de vacances prévues à Salorges et à Machy (Sauvigny-les-Bois) n'ont pu être organisées en raison des circonstances... et Machy hébergea pendant toute la durée des vacances des familles sinistrées par le bombardement de juillet 1944 à Nevers.

En 1945, la colonie reprend à Machy, encouragée par la nouvelle municipalité et son maire M. Barbot. Mais dès la fin de 1945, l'Œuvre des Pupilles abandonne progressivement Machy, loue des bâtiments à Salorges (Corancy) et y installe ses Colonies qu'elle gère seule (60 filles, 60 garçons en 1946).

En 1948, l'Œuvre des Pupilles sous-loue Machy à la SNCF, et en 1955, elle décide en assemblée générale de se dessaisir de Machy

Et l'on reparle de Machy :

En 1970, un Centre aéré est créé au Château de Machy. Toujours propriété privée, louée maintenant à la Ville de Nevers, Machy est sous-loué aux Francs et Franches Camarades³ (FFC), fédération créée en mars 1945 (les Francas).

Des travaux d'aménagement et d'équipement sont décidés grâce à un financement du Conseil général, de la CAF, des aciéries d'Imphy, des Villes de Nevers et d'Imphy.

Ce centre aéré accueille des enfants de 5 à 15 ans encadrés par une vingtaine de moniteurs. De 1970 à 1980, l'effectif journalier varie de 125 à 535 (300 en moyenne) en juillet et en août.

En 1971, Machy prend un nouvel essor et abrite les activités du “Centre aéré de la Ville de Nevers”. Une convention est signée entre les FFC et la ville qui accroît son aide. Les Francas gèrent Machy pour le compte de la Ville.

En 1972, le Centre aéré ouvre à Noël et aux petites vacances. Machy devient Centre aéré intercommunal (Nevers, Imphy, Chevenon, St-Benin-d'Azy, Comité d'Etablissement des Aciéries d'Imphy).

En 1975, près de 1500 enfants fréquentent les Centres FFC qui fonctionnent régulièrement à Fourchambault, la Charité, Clamecy, La Machine, Machy.

Mais dès 1977, de graves problèmes se posent à Machy et s'accroissent : à propos du mauvais état des bâtiments (chutes de pierres, fuites de toitures,...) et de l'alimentation en eau potable. Par sécurité on doit limiter le nombre d'enfants à 220 puis à 150. Les services techniques de la ville de Nevers doivent intervenir maintes fois.

En 1980 les Francas fonctionnent encore à Machy dans des conditions précaires Il faudra trouver une solution ; On envisage un achat, une construction d'un centre neuf... Une solution sera trouvée en 1981 avec l'acquisition par la ville de Nevers du Château de Chevret, sur la commune de St-Ouen-sur-Loire.

Le bail de Machy est dénoncé en 1981, et dès 1982, le Centre aéré fonctionnera au château de Chevret. Les petits Nivernais n'iront plus à Machy...

² Bulletin de l'Enseignement primaire mai - décembre 1944 page 93.

³ Il s'agit d'un mouvement destiné à grouper les filles et les garçons d'âge scolaire et post-scolaire, sans distinction d'origine ou d'opinion, pour leur offrir des loisirs attrayants et éducatifs, adhérant à la ligue française de l'Enseignement.

Annexe 1.

Quelques aspects de l'Œuvre des Pupilles, dans la première moitié du XX^os.

Créée au plan national en 1915 par des universitaires, cette œuvre avait pour but au départ de soulager la misère et les deuils nés de la guerre ; autorisée à faire appel à la générosité publique ; elle tire ses ressources principales du “sou mensuel ” que lui apportent les écoliers mais aussi les maîtres et les amis de l'école.

Dans la Nièvre, le 17 février 1916, une section départementale se fonde, présidée par M. Peltier, Inspecteur d'Académie ; elle se donne pour but “*d'apporter aux orphelins de la guerre - et d'abord à ceux du département - l'assistance morale et l'assistance matérielle dont ils auront besoin jusqu'à l'âge où ils seront en état de se suffire à eux-mêmes*”⁴. Elle prend le nom d’"Œuvre des Pupilles de l'Ecole publique" ; elle encaisse des cotisations, reçoit des secours divers et distribue des aides aux pupilles.

Au fil du temps l'œuvre étendra son action à tous les enfants et adolescents fréquentant ou ayant fréquenté les établissements d'enseignement public et qui ont besoin d'assistance matérielle ou morale.

Après la première guerre mondiale, elle diversifie ses secours. Chaque année, l'Inspecteur d'Académie dresse le bilan de l'œuvre et en informe le Préfet dans son Rapport annuel.

C'est ainsi qu'en 1934, 46 subventions sont attribuées pour un montant de 6 900 francs, à des orphelins ; 300 enfants reçoivent des vêtements, et une cinquantaine d'enfants iront en colonie de vacances». L'inspecteur se félicite que le personnel enseignant se dévoue pour recueillir des fonds ou confectionner des vêtements, et que grâce à tout ce dévouement les petits de nos écoles soient plus heureux.

Et dès 1939, l'Œuvre apporte son aide aux victimes du nouveau conflit ; elle fait partie du Comité départemental d'accueil des enfants réfugiés, et elle commence d'envoyer des enfants en Colonies de vacances.

En 1942, selon M. Petit, I.A. de la Nièvre et Président de la section départementale de l'Œuvre, ce sont des vêtements de toutes sortes qui sont attribués à des enfants nécessiteux : tabliers, chaussettes de laine, pull-over, blouses, culottes de garçons, jupes, capuchons, blousons galoches, souliers... (Bulletin départemental de Janvier, février, mars 1943)

Selon le Rapport de l'IA au Préfet pour l'année scolaire 1943-1944, “L'œuvre des Pupilles a secouru en 1943, 890 enfants. Les cotisations des élèves ont dépassé 44 000 francs. Elle a continué à subventionner les cantines scolaires pour près de 17 000 francs et a dépensé pour l'œuvre du vestiaire plus de 14 000 francs.

Enfants et maîtres continuent de verser des cotisations et de faire des dons pour les colonies de vacances”.

Annexe 2 : la vie à Machy :

Extraits de plusieurs lettres de M. Michel Lagandré, colon au château de Machy du 2 août au 11 septembre 1943

Nous sommes très bien arrivés. Jacky avait les larmes aux yeux en partant. Maintenant, il rit, s'amuse et ne pleure plus. Moi, je ne m'ennuie pas. Hier, nous avons mangé à midi de la soupe de carottes, de la viande, des pommes de terre, de la confiture. Après-midi, il est tombé de la pluie quand la sieste fut finie. Le matin, nous avons déblayé un grenier et nous avons remonté le soir, ce que nous avons descendu. Ce matin, on s'est amusé à transporter des

⁴ Extrait des registres des délibérations de l'Association départementale des Pupilles de l'Enseignement public de la Nièvre, fourni par Gilles Thomas, directeur de l'ADPEP.

pierres et de la terre. Je suis dans la première équipe. On est mieux en tout, que l'année dernière. A midi, nous avons mangé de la soupe, des haricots à la crème, du bœuf et 2 biscuits. J'ai déjà mangé la moitié de mes biscuits. Ne voyant plus rien à mettre, je vous embrasse bien.

... les 2 grandes équipes ont été à Prix et sont revenues par un chemin à travers bois. On avait fait moins de 15 Km. On se lève à 8H1/2 et on se couche à 21 h.

...

Je ne m'ennuie pas. Jacky non plus. Le chef nous a lu des histoires sur le titre de la colonie : les explorateurs. Je te dirais le nom de l'équipe demain, car on n'est pas bien fixé.

...

Mercredi, on a fait une prise de foulard contre l'autre équipe. Ils nous ont attaqués juste, nous faisons 4 heures. Nous gagnons quand même. Jeudi soir, nous faisons un grand jeu contre Imphy : nous cherchons pendant 3/4 H un message caché dans une souche. Nous gagnons l'idole.

...

A midi, nous avons mangé des pommes de terre, de la viande et des confitures.

...

Nous finissons de manger à 1H1/2 ou à 2 H.

... Dimanche, au lieu d'avoir nos 4 heures à 5H1/2, nous l'avons eu à 8h1/2, car nous avons mangé à 6H. Nous avons mangé une tranche de pain et un morceau de chocolat. Ce soir-là, nous nous sommes couchés à minuit. Hier soir, notre chef, nous a fait lever à 11H1/2, pendant 1/2H, car il y en avait qui chantaient « Sur nos monts ». Ce matin, pour nous punir, il nous a mis 3 zéros. Ce soir, pendant la sieste, le père d'un camarade est venu pour le chercher. Nous mangeons toujours bien. Je ne m'ennuie pas.



1943 : les colons miment leur chant : les bateliers du Niger

Sources :

- Archives départementales – Niv. 2654 : Bulletins départementaux de l'Enseignement primaire pour les années concernées
- Raymond Frébault : La Fédération des Œuvres Laïques. Ses Origines-Son histoire-Son rayonnement (1990)
- René Le Droumaguet : Dernière année de vie municipale (1943-1944)
- Les Cahiers IV et VI de la Municipalité nivernaise.



Document : Ecole de Flez-Cuzy (circa 1900) - Photographie communiquée par Robert Cloix.
La couverture du « Petit Journal » sous l'horloge est celle du supplément illustré numéro 432 du 26 février 1899 montrant M. Loubet Président de la République Française.

LA MARINE ET L'ENSEIGNEMENT A GUÉRIGNY de 1792 à 1971

Jean André BERTHIAU 

Mon propos étant axé sur le rôle joué par la Marine dans l'enseignement à Guérigny, je ferai un bref rappel des premières tentatives d'organisation de l'enseignement public, en utilisant comme source la monographie du canton de Pougues d'Alfred Massé ¹. Nous examinerons ensuite l'évolution des écoles avec les constructions des bâtiments et les réorganisations successives jusqu'à la situation actuelle. Nous évoquerons l'organisation générale de l'enseignement technique dans les constructions navales militaires, puis celui des écoles d'apprentissage et des cours de perfectionnement en vue de l'admission aux écoles techniques de la Marine. Enfin nous aborderons un aspect original de l'enseignement technique à Guérigny.

Premières tentatives d'organisation de l'enseignement à Guérigny

En 1792, la municipalité de Guérigny, préoccupée par l'état d'ignorance dans lequel se trouvent la plupart des citoyens, décide la création d'une école. Le 28 juin 1792, elle nomme le citoyen Leblond comme recteur de cette école, aux appointements de 400 francs par an. Cette délibération est approuvée par le département de la Nièvre le 23 janvier 1793. Les Forges de la Chaussade, propriété de l'Etat depuis 1781, d'abord gérées par le département des Finances, sont rattachées au département de la Marine par décision de la Convention du 11 avril 1793. Jean-Baptiste Huart, chef du bureau civil de la Marine, beau-frère de Monge, nommé directeur des forges, encourage cette première tentative d'organisation de l'enseignement à Guérigny en mettant à la disposition de l'école un local dépendant des forges.

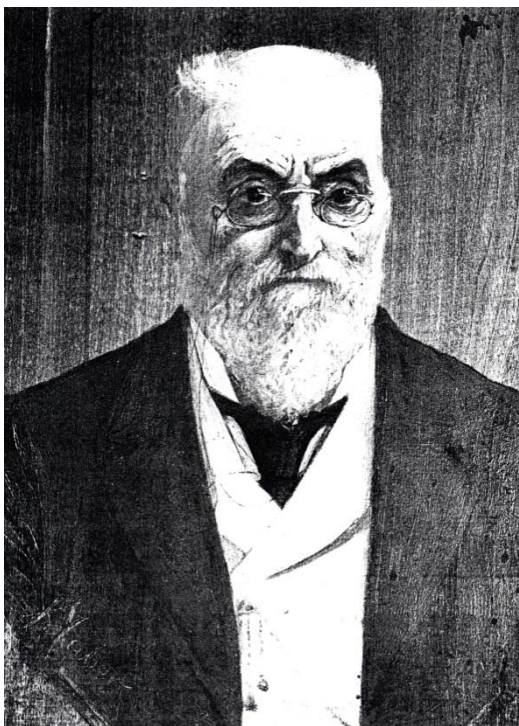
L'administration centrale du département, à la date du 15 prairial an IV (4 juin 1796), prend un arrêté dont l'article 3 est ainsi conçu : « *Pour le canton de Guérigny, il sera établi une école primaire des deux sexes à Guérigny chef-lieu de canton, et un instituteur seulement dans chacune des communes de Nolay, Poiseux et Balleray* ».

Le 7 fructidor an IV (25 août 1796), un second arrêté nomme instituteur à Guérigny « *pour ouvrir son école dans le lieu le plus central désigné par le jury d'instruction avec l'administration locale, le citoyen Crapelet, imprimeur chez le citoyen Lefèvre le jeune à Nevers* ». Le 20 frimaire an V (11 décembre 1796), le citoyen Crapelet est installé à Guérigny, car il demande à jouir de la grange dépendant du presbytère et touchant à l'école.

Enfin, dans une pétition en date du 29 nivôse an VIII (20 janvier 1800), le citoyen Guéron expose que « *depuis cinq ans, il est instituteur particulier à Guérigny, que le nombre des instituteurs nommés dans cette commune lui fait perdre des élèves, qu'en conséquence il demande à être nommé instituteur communal à Guérigny* ». L'administration municipale donne un avis favorable à cette demande qui est retournée à son auteur, pour être établie sur timbre.

Nous ne savons rien du fonctionnement de ces écoles, ni de leurs effectifs, et bien peu de choses des instituteurs qui y ont enseigné jusqu'en 1825. Un instituteur nommé René Pagnel, en fonction à Guérigny en 1817, est remplacé en 1821 par un sieur Chaumette.

¹ Massé (Alfred), Monographies nivernaises, Canton de Pougues, Nevers, Ropiteau, 1912, p.240,241.



Jules Cointe

Pour la période suivante, un projet d'établissement d'une seconde école communale, sur lequel nous reviendrons, adressé au ministre par le directeur des constructions navales Picot de Moras, directeur des forges², apporte quelques précisions. Deux instituteurs, les époux Cointe, ont exercé de 1825 à 1849 et leur fils Jules leur a succédé. Jules Cointe est encore en fonctions en 1880.

En 1833, la loi Guizot fait obligation aux communes d'avoir un instituteur. Guérigny compte alors deux écoles : l'une de garçons, l'autre de filles ouverte semble-t-il, en 1831, dirigées par les époux Cointe, recevant un traitement annuel de 550 francs et 100 francs, produit de la rétribution scolaire. Mais la commune ne possède toujours pas de maison d'école. Pendant toute la première moitié du XIX^e siècle, l'administration de la Marine laisse gratuitement à la municipalité la jouissance du local mis à sa disposition pendant la Révolution.

En 1835, la transformation de la grange du presbytère en maison d'école pour garçons et filles et en mairie est envisagée, le devis est de 6000 francs, avec un secours de l'Etat de 800 francs. La commune n'est pas en mesure de faire face à cette dépense.

En 1837, le directeur des Forges voudrait récupérer les locaux pour en faire des logements. Le conseil municipal s'y oppose. (Il y a 120 élèves, 70 mâles, 50 filles, dont les 19/20 appartiennent à l'établissement royal) et demande l'appui du préfet pour conserver ces locaux. En 1842, le conseil est saisi d'une demande de création d'une salle d'asile, qu'il refuse, les écoles sont déjà logées par la Marine, les femmes ne travaillent pas, elles peuvent s'occuper des enfants... Mais en 1854, le nombre des enfants qui fréquentent l'école s'étant accru par suite de l'augmentation de la population, il faut agrandir et approprier le bâtiment.

L'adjudication des travaux à exécuter a lieu le 21 mai 1854. Le devis s'élève à près de 13000 francs. On fait face à la dépense au moyen d'une imposition extraordinaire de 4000 francs, recouvrable en quatre ans, et par deux subventions : l'une de la Marine s'élevant à 4200 francs et l'autre du département de 2400 francs. Le surplus est fourni par les fonds libres du budget. Par suite de l'accroissement de la population, ce local devait à nouveau être bientôt insuffisant.

Un bâtiment a été construit en 1856 pour loger la mairie et une halle pour les marchés

Le dossier, conservé au Service historique de la marine, relatif au projet d'établissement d'une seconde école communale, adressé au ministre en 1868 par Picot de Moras, nous apporte quelques renseignements sur l'école tenue par Jules Cointe³. Elle fonctionne dans un local appartenant à la Marine, mis à disposition de la commune de Guérigny, place de l'Eglise. Elle reçoit les enfants de la commune, la grande majorité étant les enfants des ouvriers des forges. Elle reçoit également les apprentis. D'après de Moras, ceux-ci sont de mauvais sujets et l'instituteur est devenu insuffisant, malgré les sous-maîtres qu'il emploie. Une école privée

² S.H.M. Vincennes GDD1/92, n° 2535. 3. Circulaire ministérielle du 17 août 1819.

³ S.H.M. Vincennes GDD1/92, n° 2535.

a été fondée en 1859 par Berherlet, un ancien adjoint de Jules Cointe. Une grande rivalité s'est instaurée entre les deux écoles, Berherlet semble ne pas avoir eu une bonne conduite et Cointe négligeait les apprentis provenant de son école. Faisant état de la fermeture de l'école privée de Berherlet, pour appuyer sa demande, de Moras oublie soigneusement de préciser qu'une autre école a été ouverte par Bidault, un instituteur capable, d'après l'inspecteur d'académie, et qui reçoit 60 élèves. De Moras insiste encore en novembre 1868 pour obtenir l'accord du ministre, mais celui-ci porte en marge de la lettre : « *je refuse mon concours dans cette affaire.* » Il semble bien s'agir là d'une querelle de clocher.

En juillet 1857, l'école comptait 266 élèves des deux sexes, dont 230 enfants d'ouvriers des forges et 36 apprentis. En 1868 elle compte environ 300 élèves auxquels il faut ajouter 60 à 100 apprentis selon les admissions annuelles. Tous les jours, un contremaître conduit les apprentis à l'école à cinq heures du soir. Les apprentis paient l'instituteur, par une retenue mensuelle sur leur salaire de 1,50 franc, plus les frais de fournitures dont l'instituteur leur a fait l'avance. Dans les ports et à Indret, ces frais sont entièrement supportés par la Marine.

D'après un témoignage du sous-directeur de l'établissement, l'ingénieur de Champs, à la demande du maire de Guérigny en 1866, l'école des apprentis est conduite avec zèle et intelligence, mais que vaut ce témoignage ? Jules Cointe est le gendre d'un ancien chef de section des forges, Adonis Bornet, le parent du maire et de plusieurs cadres techniques et administratifs des forges, et il est également secrétaire de la mairie.

En fait, de Moras, arrivé récemment à Guérigny, essaie de mettre en place une nouvelle école dont la direction serait confiée aux frères de l'Instruction chrétienne, comme c'est le cas à Indret et à Rochefort. Le même souhait est d'ailleurs exprimé à l'arsenal de Lorient par le sous-directeur qui estime que l'école des apprentis, tenue par un sous-agent administratif à temps partiel, donne des résultats insuffisants qui compromettent l'avenir du recrutement de la maistrance. Il demande soit l'affectation d'un maître entretenu à temps complet, soit de placer l'école entre les mains des frères de l'Instruction chrétienne⁴.



Le conseil municipal décide, en 1872, d'approprier une partie des halles pour y établir une école communale de garçons. En 1874 et en 1881 il faut procéder à de nouveaux travaux pour agrandir l'école. En 1873, on trouve mention de deux instituteurs communaux, Jules

⁴ S.H.M. Vincennes 6DD1/75, n° 2088, note de Lorient à la direction du matériel, 22 février 1869.

Cointe et le sieur Bidault, mais le lieu où se trouve l'école de ce dernier n'est pas précisé. En 1880, on procède à l'unification de l'école de garçons : « *L'existence de deux écoles est nuisible à l'esprit de fraternité qui doit régner, les haines engendrées sur les bancs de l'école se perpétuent souvent jusqu'à l'âge d'homme.* » Après 1913, année de construction de la mairie actuelle, l'école occupe l'ensemble du bâtiment.

En 1893, la commune fait l'acquisition, en vue de l'installation d'un groupe scolaire, d'un terrain provenant de la Marine. Ce sera d'abord l'école des filles, à laquelle s'ajoute un cours complémentaire avec internat en 1902. Pendant toute la durée de la guerre de 1914-1918, cette école est transformée en hôpital militaire, les filles vont en classe dans les cours du château.



Au cours complémentaire, un premier essai de mixité avait eu lieu pour l'année scolaire 1943-1944, supprimé l'année suivante, (les garçons avaient regagné l'école de garçons) et rétabli en 1945-1946. Un agrandissement est programmé en 1947, par construction d'étages sur les deux ailes du bâtiment. Les travaux seront exécutés au début des années 1950. En attendant, des classes préfabriquées sont installées sur la place du marché. C'est actuellement le collège Jean Jaurès.

Des classes sont installées le 1^{er} octobre 1950 dans les locaux de l'étage de l'immeuble de la Société Coopérative. En 1954, le Conseil d'administration de la Société décide de confier la gestion de ses commerces à des professionnels, un boulanger et un gérant pour l'alimentation, et cède son immeuble à la commune de Guérigny. La Société Coopérative est dissoute en juin 1964. La boulangerie ferme en 1979 et le commerce d'alimentation quitte les lieux en 1984. Le bâtiment est actuellement entièrement occupé par les écoles.

Un projet de construction d'une école de dix classes au Champ Moineau, envisagé en 1961, toujours d'actualité en 1969, sera abandonné du fait de l'utilisation du bâtiment de la Coopérative. La gémination des classes de l'enseignement primaire est effective en 1969. L'ancienne école des garçons devient école des petits avec 2 CP, 2 CE1, 1CE2, 1 CM1. Ce sera le groupe La Clé Verte Grande Rue. L'ancienne école des filles devient école des grands

avec 1 CE2, 2 CM1 et 2 CM2. Ce sera le groupe La Clé Verte Rue Masson, qui partage le bâtiment de la Coopérative avec le collègue Jean Jaurès.

Une école maternelle de trois classes est installée dans les années 1950 dans un bâtiment préfabriqué qui deviendra ensuite salle de judo pendant quelques années et fera place à la Halte-garderie. Dès la fermeture de l'établissement en 1971, le conseil municipal décide la construction d'une école maternelle. Celle-ci sera inaugurée par le préfet le 1^{er} octobre 1977.

L'enseignement technique dans les arsenaux de la marine

" En vue de remédier au défaut d'instruction des maîtres, contre-maîtres et aides contremaîtres chargés de diriger au travail les ouvriers des diverses professions relatives aux constructions navales ", la Marine met en place en 1819, un enseignement pour ses ouvriers des ports. Deux voies sont explorées : quelques ouvriers sont envoyés à l'école des arts et métiers de Châlons-sur-Marne et des écoles de maistrance sont établies dans les ports de Brest, Rochefort et Toulon⁵. Chacune de ces écoles dispose de douze places. En 1823, Brest n'ayant pas présenté de candidat à l'école des arts et métiers, la place vacante est proposée aux Forges de la Chaussade mais, malgré un rappel du ministre, le colonel d'artillerie de marine Barbé, directeur des forges, ne fait pas de proposition. Dix-sept élèves seulement ont été formés à l'école de Châlons de 1820 à 1827, la formation des arts et métiers n'étant pas adaptée aux besoins des constructions navales. En revanche les écoles de maistrance donnent alors satisfaction ; une ordonnance de 1833 en fixe l'organisation. Elles restent établies dans les ports de Brest, Rochefort et Toulon avec des effectifs augmentés pour recevoir des élèves des autres ports. Brest dispose de vingt-quatre places et reçoit alors les élèves de Lorient, Cherbourg et Saint-Servan. Rochefort dispose de quatorze places dont deux réservées pour Bayonne, Toulon dispose également de quatorze places.

Mais il faut attendre le décret du 7 avril 1851 pour que les ouvriers de Guérigny soient admis à concourir pour l'école de Rochefort. Sur quatorze places par promotion, trois sont réservées aux ouvriers de l'établissement d'Indret, deux à ceux de Guérigny et deux à ceux de l'arsenal de Lorient, qui dispose également de quatre places à l'école de Brest.

Le décret du 8 février 1868 institue un enseignement à deux niveaux. Une école préparatoire de maistrance est mise en place dans chacun des arsenaux de Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon, ainsi que dans les établissements d'Indret et de Guérigny. Deux écoles normales de maistrance sont instituées à Brest et Toulon. Les élèves de la fonderie de Ruelle sont dirigés sur l'école de Rochefort, ceux de la fonderie de Nevers sur celle de Guérigny. Une nouvelle réorganisation en 1877 supprime les écoles préparatoires d'Indret et de Guérigny, ainsi que les écoles de maistrance de Brest et Toulon. Les écoles préparatoires des ports deviennent écoles de maistrance et une école supérieure de maistrance est ouverte à Brest. Les élèves de Guérigny seront dirigés sur Toulon, sans doute pendant peu d'années car les responsables de l'école de Rochefort signalent à l'inspecteur général d'Ambly, qui visite les écoles et en analyse le fonctionnement avec les directeurs locaux au cours de ses tournées dans les ports de 1890 à 1892⁶, la valeur généralement grande des élèves de Guérigny.

Les écoles de maistrance sont à nouveau réorganisées en 1912 et reçoivent les appellations d'écoles techniques élémentaires et école technique supérieure. L'école technique élémentaire de Rochefort est supprimée en 1922 et les élèves de Guérigny sont dorénavant affectés à celle de Cherbourg.

⁵ Circulaire ministérielle du 17 août 1819

⁶ S.H.M Vincennes 6DD1/225, n° 4963, rapports d'inspection dans les ports, inspecteur général Peschart d'Ambly, 1890-1891-1892.

L'excellent niveau de l'enseignement dispensé à l'école technique supérieure a enfin été reconnu en 1934 et cette reconnaissance a été consacrée par l'attribution du diplôme d'ingénieur E.T.S.M. aux élèves ayant subi avec succès les épreuves des examens de sortie.

Paradoxalement, les circonstances de la guerre et de l'occupation seront bénéfiques pour les écoles techniques qui, à la faveur de leur repli à Aurillac sous le gouvernement de Vichy, sont enfin regroupées en un seul lieu avec un directeur et des ingénieurs qui peuvent se consacrer à leur seule activité d'enseignement. Elles sont transférées à Brest à la rentrée scolaire de 1949. Dorénavant c'est à Aurillac, puis à Brest, que les Guérignois poursuivront leurs études.

Les écoles techniques font encore l'objet de deux réorganisations en 1945 et 1955, avec à chaque fois un relèvement du niveau des études. Enfin, en 1971, l'Ecole technique supérieure de la Marine est regroupée avec les écoles techniques supérieures des armements terrestres et des constructions aéronautiques et devient Ecole nationale supérieure des ingénieurs des études et techniques d'armement (E.N.S.I.E.T.A.). Elle perd alors sa spécificité constructions navales. Par une triste coïncidence, l'établissement de Guérigny ferme ses portes en cette même année 1971.

Les écoles d'apprentis

Un décret du 25 janvier 1793 avait institué des écoles d'apprentis dans les ports. Après la période troublée de la Révolution, ces écoles sont réactivées vers 1818. Un règlement, annexe n°2 au décret du 7 avril 1851 en définit l'organisation. Jusqu'en 1868, l'effectif des apprentis des forges de la Chaussade à Guérigny était considéré comme trop faible pour motiver une école appartenant à la Marine, mais leur instruction n'en était pas négligée pour autant : ils fréquentaient l'école communale.

Une école élémentaire d'apprentis est créée à l'établissement de Guérigny par le règlement ministériel du 10 mars 1870⁷. Ce règlement reprend les mêmes termes que l'annexe n°2 au décret du 7 avril 1851 relatif aux écoles d'apprentis établies dans les arsenaux. L'école est destinée exclusivement à l'instruction des apprentis des forges impériales de la Chaussade, ainsi que des enfants de 12 à 14 ans employés au tri des escarbilles provenant des fours et des feux de forges, sous le titre "d'escarbilleurs". L'enseignement est toujours prévu selon la méthode « simultanée mutuelle », comportant à la fois l'enseignement direct du professeur et celui transmis par les moniteurs. Le professeur doit être pourvu du brevet d'instituteur. En 1874, le chef contremaître Petit, ancien élève de l'école de maistrance, « qui exerce cette fonction à la satisfaction la plus entière » du directeur de Moras, est envoyé à Rochefort pour y suivre les cours de l'école normale d'instituteurs de la flotte. Il est classé 5^e sur 31 candidats et obtient le brevet⁸.

Dans les années 1890, à Guérigny, un grand nombre de candidats se présentent pour l'admission à l'apprentissage. Environ un sur dix peut être admis. Le niveau des études à l'école est très bon, les élèves y entrent avec une bonne instruction primaire, comme ils sont

⁷ Bulletin Officiel de la Marine, 1870, 1^{er} semestre.

⁸ S.H.M. Vincennes CC2/910, personnel de la maistrance (1872- 1880) - Dans l'extrait de l'exposé sur la situation de l'Empire..., Annales maritimes et coloniales, tome 25, 1869, p. 575, il est indiqué : « On s'applique à régulariser les méthodes d'enseignement dans les divisions des équipages de la flotte et à bord des bâtiments. Son Excellence le ministre de l'instruction publique a bien voulu prêter, à cet effet, son concours à la Marine. Un cours d'enseignement est fait aujourd'hui, dans nos ports, aux officiers mariniens qui aspirent au brevet d'instituteur dans le service de la flotte.

en général travailleurs et disciplinés, ils font des progrès sérieux et forment des candidats pour l'école de maistrance de Rochefort et même l'école supérieure de Brest. L'inspecteur général Peschart d'Ambly conclut même : « Si les enfants de Guérigny consentaient plus volontiers à quitter leur pays pour aller servir dans les ports, leur zèle et leur capacité leur assureraient certainement une carrière plus avantageuse que celle qu'ils peuvent espérer à l'usine ».

Les écoles d'apprentis sont supprimées par décision ministérielle du 2 juillet 1895. Cette décision est très mal accueillie et les interventions d'élus et leur prise en compte par les responsables locaux, notamment à Brest⁹, le montrent bien. Il semble que certaines continuent tout de même à fonctionner notamment sous forme d'écoles de dessin. Elles sont réorganisées en 1919. Une école est établie dans chacun des ports et à l'établissement de Guérigny¹⁰. L'arrêté précise qu'il n'est pas applicable aux écoles d'apprentis existant déjà dans les établissements de Ruelle et d'Indret ainsi qu'à la direction de l'artillerie navale de Toulon. L'enseignement est donné dans trois cours gradués, le cours élémentaire, le cours normal et le cours spécial. Aussitôt après leur admission, les apprentis sont classés d'après leur degré d'instruction au cours élémentaire ou au cours normal. Un examen complémentaire est demandé à ceux des apprentis du cours normal qui paraissent susceptibles d'entrer dans le cours spécial. Les apprentis vont à l'école trois fois par semaine pour des séances de quatre heures. Une interruption de deux mois est prévue chaque année en juillet et août. Le cours élémentaire est destiné aux apprentis qui ont une instruction primaire insuffisante. Le cours normal a pour but de réviser les connaissances acquises et de les compléter par des éléments d'algèbre, de géométrie, de dessin industriel, croquis et lecture de plans et par des notions de technologie. Le cours spécial est destiné aux meilleurs élèves du cours normal. Son enseignement traite des matières demandées pour l'entrée à l'école technique et développe en même temps l'étude du dessin industriel et les cours techniques. Le texte comporte un programme détaillé de l'enseignement, qui comprend des exercices sportifs, mais n'aborde pas la question de la formation professionnelle en atelier.

A Guérigny, seuls les ajusteurs et tourneurs disposent d'un atelier séparé avec des instructeurs. Chaudronniers, forgerons, mouleurs, modeleurs et électriciens sont dans les ateliers avec les ouvriers. Les effectifs de certaines spécialités étant très faibles, l'instructeur a parfois également une fonction de chef d'équipe dans l'atelier. Après 1945, les chaudronniers disposeront également d'un petit atelier séparé. L'enseignement théorique est dispensé dans des salles de classe situées dans les Cours du Château. L'apprentissage dure trois années et la sanction des études est le diplôme d'apprentissage marine (D.A.M.), d'un niveau un peu supérieur au C.A.P. L'apprenti devient alors ouvrier, ou jeune ouvrier s'il a moins de 18 ans. Les apprentis sont rémunérés à 30 % du salaire de base d'un ouvrier la première année, 40 % la seconde, 50 % la troisième et 80 % comme jeune ouvrier. Certains s'orientent ensuite vers la poursuite de leurs études, d'autres se perfectionnent dans leur spécialité ouvrière et plusieurs d'entre eux, après l'exécution de pièces très complexes, peuvent s'honorer du titre de Meilleurs Ouvriers de France.

Cours du soir et école préparatoire

Des cours du soir et une école préparatoire sont ouverts à la rentrée scolaire qui suit la reprise de l'établissement de Guérigny par la Marine en 1945. Les cours du soir sont destinés aux jeunes ouvriers, toutefois les meilleurs apprentis de troisième année y sont admis. Pour se présenter à l'examen d'entrée à l'école préparatoire, les ouvriers doivent avoir accompli au moins deux ans de service dans les ateliers. Les cours d'arithmétique, algèbre, trigonométrie et

⁹ S.H.M. Vincennes 6DD1/407, n° 7244, réouverture des écoles d'apprentis, création de cours préparatoires aux écoles de maistrance.

¹⁰ Arrêté ministériel du 20 septembre 1919.

mécanique y sont professés par un instituteur. Le français, la géométrie, la géométrie descriptive, la physique et l'électricité sont enseignés par des ingénieurs des directions de travaux. Des chefs de travaux enseignent le dessin. Le niveau en mathématiques à l'entrée à l'école préparatoire est celui des classes de seconde et à la fin des cours celui des classes de terminale mathématiques élémentaires

Au concours d'admission aux écoles techniques de 1946, cent treize candidats, dont dix de Guérigny, se sont présentés aux épreuves écrites, quatre-vingt-dix-sept ont été déclarés admissibles et à l'issue des épreuves orales, vingt-trois ont été proposés pour être admis à l'école technique supérieure et quarante-sept, dont deux de Guérigny, à l'école technique normale. Le jury a constaté l'homogénéité de l'équipe des onze candidats de Ruelle qui sont tous admis, dont quatre à l'école technique supérieure, une très nette supériorité des candidats formés dans les écoles préparatoires, et l'insuffisance des candidats de Paris, Guérigny et Sidi-Abdallah (Bizerte). A Paris il n'existe pas d'école préparatoire et la plupart des bons éléments se désintéressent du concours en raison de l'insuffisance des avantages matériels accordés au personnel technique sortant des écoles. Pour Guérigny, la dispersion des effectifs consécutive à la cession de l'établissement à la Société Lorraine des Aciéries de Rombas pendant les années de l'occupation allemande est certainement l'une des causes, mais l'enseignement de l'école préparatoire semble aussi déficient. Il en est de même pour l'école préparatoire de Sidi-Abdallah qui n'a commencé à fonctionner qu'en 1946. Au cas où il ne pourrait être remédié à l'insuffisance des écoles préparatoires de Guérigny et de Sidi-Abdallah, le jury suggère de les dissoudre et d'envoyer les candidats dans les écoles préparatoires d'autres ports ou établissements. La fermeture de l'école préparatoire de Guérigny est effective à la rentrée scolaire 1948. Les élèves de Guérigny vont à Ruelle. A la rentrée 1953, un nouveau regroupement a lieu, les établissements de Guérigny et Ruelle envoient leurs élèves à Indret.

Les candidats ont alors la possibilité de se présenter trois fois au concours d'entrée aux écoles techniques. Ceux qui n'ont pas été admis après leur première tentative retournent sur les travaux et sont admis à suivre le troisième trimestre de révisions à l'école préparatoire l'année suivante. En cas d'échec à la troisième tentative, ils retournent sur les travaux, mais bien souvent, comme ils ont acquis un niveau d'instruction supérieur à celui des autres ouvriers, la possibilité leur sera offerte de s'orienter vers une carrière de dessinateur ou de technicien, soit dans des laboratoires, soit dans des bureaux de préparation du travail. Pour ceux qui réussissent, les carrières d'ingénieur à la sortie de l'école technique supérieure ou de chef de travaux à la sortie de l'école technique normale, avec des possibilités d'accès au corps supérieur en cours de carrière sont un bel exemple de promotion sociale. Certains anciens apprentis ont terminé leur carrière au grade d'ingénieur général de l'armement. Malheureusement, ce n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir, car les écoles d'apprentis sont supprimées et les élèves de l'E.N.S.I.E.TA. sont recrutés dans les classes de mathématiques spéciales.

Une structure originale : l'atelier-école

Suite à une circulaire du ministre de l'Education Nationale du 30 octobre 1936, le conseil municipal de Guérigny décide, dès le 12 novembre, la création et l'organisation d'une classe de scolarité prolongée à l'école de garçons. Cette décision rapide s'explique très vraisemblablement par le fait que le maire, Léon Franchet, était alors professeur au collège Chaptal à Paris et probablement bien introduit dans les services du ministre. En effet, une note du cabinet du ministre du 26 janvier 1938, l'informant d'une participation de l'Etat de 53220 francs pour les constructions et aménagements nécessaires, lui est adressée avec l'en-tête « mon cher Ami ». Le 27 juillet 1938, le conseil municipal estimant que le délai de livraison de matériel neuf retarderait le fonctionnement de l'atelier décide l'achat de machines-outils

d'occasion et nomme une commission chargée de se rendre à Paris et de procéder au choix de ces machines. La commission est composée de Messieurs de Saint-Rapt, ingénieur des directions de travaux de la Marine, directeur de l'école des apprentis, Frébault, premier adjoint au maire, et Soulier, conseiller municipal, tous les deux ouvriers de la Marine. Le 20 septembre 1938, la commission présente son rapport qui est adopté le 24 septembre. Il est décidé l'achat de deux tours à métaux, un étau limeur, une perceuse, une scie alternative, un marbre, une enclume, un étau pour la forge, une meule de grès et deux tours à bois. Cette décision reçoit l'approbation du préfet le 8 novembre. Le décret du 19 juin 1937 vient alors de créer les ateliers-écoles. Dans cette même séance du 24 septembre 1938, le conseil municipal décide de transformer les cours professionnels créés à l'école de garçons de Guérigny en atelier-école chargé de l'apprentissage et de l'initiation professionnelle des enfants âgés d'au moins 13 ans. Désireuse de bénéficier des subventions de l'Etat, la commune demande l'agrément du ministre de l'Education Nationale. Elle prend l'engagement de faire face pendant cinq ans au moins aux dépenses d'entretien et de fonctionnement de l'atelier-école et de réserver à l'enseignement général dans l'horaire hebdomadaire quinze heures au moins. Des ouvriers instructeurs seront chargés d'assurer l'apprentissage pratique des élèves à l'atelier. Le 3 février 1939, Messieurs Légaré, Chatillon, Soulier, Champeau sont nommés à cette fonction. Ces maîtres ouvriers, retraités de l'établissement de la Marine, donnent aux élèves de la classe de fin d'études primaires une bonne initiation professionnelle, dans les métiers d'ajusteur, tourneur sur métaux, forgeron ou menuisier, prélude à leur entrée dans les écoles d'apprentissage de la Marine ou des chemins de fer. Nous noterons qu'en 1939, il existait seulement 21 ateliers-écoles dans toute la France, dont un à Guérigny à l'école primaire publique de garçons. Cet atelier a cessé son activité en 1979. Une quinzaine de maîtres ouvriers y ont transmis les gestes du métier. Le record de durée appartient à M. Légaré qui a assuré cette fonction pendant plus de trente ans.



Espace des apprentis de la Marine à Guérigny

Sortie de printemps à Guérigny le samedi 8 juin 2013 en images



Accueil du groupe par M. Berthiau président de l'association des amis du vieux Guérigny et M. Jean-Pierre Château maire de Guérigny.



Le groupe écoute la Conférence de M. Jean-André BERTHIAU :
"La marine et l'enseignement".



Déjeuner amical au restaurant "Relais des Deux Nièvre",





Visite guidée du site des anciennes forges royales, musée Forges et Marines





Visite du château de Villemenant.



Charles Louis PHILIPPE
(1874 -1909)
Une notoriété hors du commun.

Roger Clay 



En cette fin d'année 1909, à Paris, le monde des lettres est en deuil. Charles Louis Philippe est mort : mort soudainement, le 21 décembre. Une typhoïde, puis une méningite l'a foudroyé.

Rien n'annonçait un tel dénouement. « *Philippe est mort qui était seul et pauvre et petit* » écrit Paul Claudel

Dix jours plus tôt, il s'est alité dans la chambre du petit logement qu'il occupait Quai Bourbon, sur cette l'île Saint Louis qu'il aimait tant. Une grippe écrit-il à sa mère pour la rassurer. Mais le 14, il est hospitalisé à la clinique Velpeau dans un état critique. Le 21 il rend l'âme, le jour même où Gide l'attendait au restaurant avec quelques amis. .

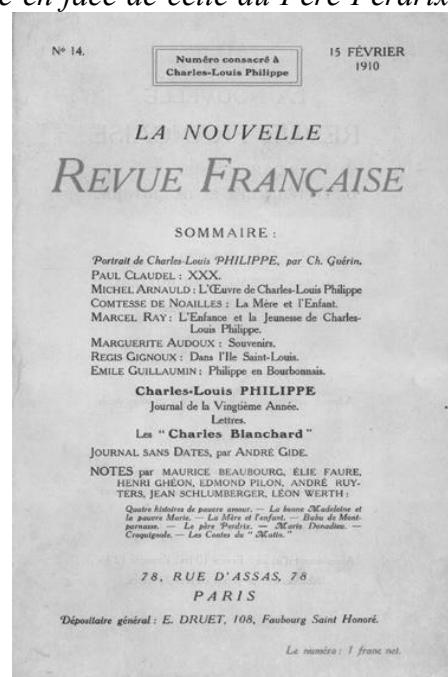
L'enterrement a lieu le 24 décembre à Cérilly la petite ville de province dont son cœur n'avait jamais voulu s'éloigner et où il repose depuis. Il y est né le 4 août 1874 dans l'humble maison devenu sur les

instances d'Emile Guillaumin le musée qui lui est consacré. Gide qui assiste à la cérémonie funèbre évoque son arrivée à la maison de Jeanne Philippe : « *Nous voici sur la place du village. Nous circulons dans un livre de Philippe. On nous indique le chemin de sa maison. Elle est là sur la route qui monte, passée l'église, presque en face de celle du Père Perdrix. Au rez-de-chaussée les volets de l'unique fenêtre sont clos comme les paupières de quelqu'un qui se recueille. [...] Cette maison est tout entière à son échelle ; c'est parce qu'elle était très petite qu'il en est sorti tout petit.* »

La nouvelle de sa mort se propagea aussitôt et plongea ses amis dans la stupeur et la tristesse. Claudel, Giraudoux, Larbaud, Copeau, Mirbeau, Léautaud, Gide et cent autres hommes de lettres, et artistes, firent entendre leur peine. Avec lui ils perdaient un écrivain talentueux, original et surtout un ami, un homme profondément humain et affectueux.

Beaucoup dans les mois qui suivirent lui rendirent un vibrant hommage, les revues littéraires lui réservèrent de nombreuses pages et le numéro spécial de la N R F consacré à Philippe le mois suivant fut un grand événement littéraire.

Comment expliquer une telle notoriété ?



Il est le fils d'un petit artisan. « *Mon père aux grosses mains fait des sabots comme son père. Je suis le voisin du charron, du tonnelier et du maréchal ferrant. Ceux qui travaillent pour gagner le pain qu'ils mangent m'entourent et vivent selon la loi qui veut que l'on gagne son pain à la sueur de son front. Moi je suis un homme du peuple et je veux travailler comme les autres.* »

Rien ne prédestinait ce fils de sabotier de Cérilly à acquérir à 35 ans une telle célébrité. Songez que 14 ans plus tôt, il traînait encore ses guêtres dans cette petite ville en quête d'un travail. Sa mère quémandait en vain auprès d'un notable local un emploi, si possible, en rapport avec l'instruction qu'il avait acquise. En vain. Et le curé évoquait auprès de ses paroissiens le sort de ce jeune homme de 20 ans qui avait eu tort de s'instruire et d'avoir trop d'ambition. Peut-on échapper à son milieu ? D'autres, dans le bourg, jaloux et médisant, le traitaient de feignant. Et même ses parents lui faisaient sentir leur réprobation. Ils s'étaient sacrifiés pour en faire un notable, un ingénieur, un fonctionnaire bien rémunéré et à l'avenir tranquille et voilà qu'il vivait à leurs crochets, gribouillant dans sa chambre ou cheminant dans la forêt voisine. Quelle humiliation pour ce jeune homme désœuvré et orgueilleux. Comme Paul Nizan, Philippe aurait pu écrire alors « *J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie.* »

Il est instruit, le fils des Barbasse et des diplômés, il en a, de solides. Il est bachelier à une époque où il y en a si peu, Ce n'est pas tout, Philippe a passé 3 ans en classes préparatoires, il a préparé Polytechnique et Centrale, rien que cela ! A-t-il eu tort d'aimer l'école, d'y briller et de compenser par son travail scolaire, son application, son courage, la



malchance d'être malingre, chétif, souffreteux, petit, timide. Il est né ainsi, maladif, guetté par la tuberculose. Et comble d'infortune, vers 7 ans une maladie d'enfance, une ostéite, mal soignée le marque au physique et au moral. Il est défiguré par une large cicatrice au visage.

Dans l'un de ses premiers ouvrages, *La mère et l'Enfant*, il évoque le martyr qui fut le sien une année durant et l'amour d'une mère qui le soigne et qui à force d'amour le préserve du pire. Mais, auparavant, il a fait son entrée à l'école publique, et bien qu'il n'ait pas l'âge légal, l'instituteur, devant sa détermination et sa volonté d'apprendre, l'admet dans sa classe.

Intelligent, curieux, travailleur, il domine ses camarades, suscite en dépit de sa disgrâce physique, l'admiration de ses condisciples, se forge déjà de solides amitiés et à 11 ans Monsieur Chevrier, son maître, après que son brillant sujet ait obtenu son certificat, parvient à convaincre Jeanne, sa mère d'en faire un boursier de la république naissante. Jeanne, consciente de la fragilité de son enfant, ne veut pas en faire un ouvrier et accepte le défi. Les lois Jules Ferry, au nom de l'égalité, s'efforcent de favoriser l'ascension sociale des enfants pauvres mais prometteurs. C'est ainsi qu'il se retrouve interne, en octobre 1886, au lycée de Montluçon que l'on vient d'inaugurer. C'est un choc pour l'enfant qui quitte Cérilly, « *la petite ville, entourée par la campagne, comme une maison par un jardin* », pour s'enfermer dans le lycée dont les habitants de la grande ville sont plus



Lycée de Montluçon

qu'orgueilleux. Il se remémorera plus tard « *l'ennui, la solitude, la souffrance d'être éloigné de ma mère, les dortoirs ordonnés et cirés, les pierres froides, la première dictée et le choc d'être classé 13^{ème}.* »

On l'affecte en 6^{ème} dans la section des sciences modernes, à dominante mathématiques. Sans doute aurait-il préféré la voie classique et les lettres mais celle-ci était plutôt réservée au fils de notables. Il avale au début les rebuffades que lui valent sa petite taille, sa balafre, et ses allures de paysan mais il s'intègre difficilement « *J'étais comme une poire pas encore mûre et que l'on cueille trop vite et qui mûrira mal dans le cellier. Souffrances* », Mais il fait face, de ses handicaps et de sa complexion malade il fait une arme contre tous les obstacles.

Après sa rhétorique, en 1891, et sa réussite au baccalauréat, on l'envoie au lycée de Moulins pour préparer les grandes écoles scientifiques, celles qui formeront les cadres supérieurs de la république, à savoir Polytechnique et Centrale. Il s'y présente trois fois, mais échoue trois fois à cause des maths. C'est là qu'il fait sa première rencontre du réseau littéraire et poétique, à travers Marcel Ray, qui se tient au courant des mouvements poétiques et des publications accessibles à Paris.



Lycée de Moulins

Ses bons résultats en français ne suffisent pas à rattraper les mauvaises notes obtenues dans les matières scientifiques. Et puis il est trop petit, il mesure 1 mètre 53 et on le refuse à polytechnique à cause de sa taille. Néanmoins, lorsqu'il quitte Moulins, il a de sérieuses connaissances et peut prétendre à une situation honorable. Mais, apparemment, son origine modeste, et son aspect disgracieux le disqualifient. Et puis, il faut le répéter, dans cette fin de siècle, il y a peu de perspectives d'avenir pour celui qui veut s'élever au-delà du milieu où il est né.

Et pourtant quelques années plus tard, on l'admire, on l'encense, on l'écoute. Il a conquis une renommée qui étonne, et cela sans user de flagornerie, à la seule force du poignet et de la plume, et sans doute grâce à un charme qui ne doit rien à son physique ingrat. Simple, sans ambages, Philippe n'est pas de ceux qui oublient leur origine et il rappelle volontiers qu'il est fils de sabotier, que sa grand-mère mendiait et que son père, dans son enfance, mendiait aussi lors de l'enterrement de bourgeois. A Barrès, figure de proue du nationalisme français, qui l'honore de son amitié, il écrit : « *Il faut que je vous rappelle qu'il est en moi des vérités plus impérieuses que celles que vous appelez "les vérités françaises". Vous séparez les nationalités, c'est ainsi que vous différenciez le monde, moi je sépare les classes.* »

N'est-il pas comme il l'écrivit « *le premier d'une race de pauvres qui, en France, soit allé dans les Lettres.* » Il est d'une race qui va naître et comme l'écrivit Giraudoux « *le seul [ou du moins le premier] des écrivains français qui, né du peuple, n'eût pas trahi le peuple en écrivant.* »

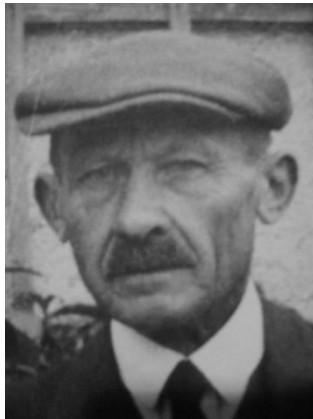
D'autres que nous avons rencontrés lors de nos dernières sorties illustreront aussi ce monde des déshérités, rappelez-vous les métayers d'Emile Guillaumin, les manigants d'Henri Bachelin, la bergère de Marguerite Audoux. Ces trois-là voueront un culte à Charles Louis, tous les trois, nés pauvres ne renieront pas leur origine et feront entrer dans la littérature les humbles, les exploités, les misérables, non pas à la manière romanesque de Zola ou d'Hugo, des Goncourt ou de Flaubert, mais en fouillant dans leur propre histoire, dans leur vécu. Et en cela, Philippe a ouvert une voie nouvelle : son œuvre reflète sa propre existence avec ses souffrances et ses joies, ses colères et ses émerveillements. La littérature française est une littérature d'intellectuels où l'esprit joue plus de rôle que le cœur. Charles Louis décrit les

¹ Jean Giraudoux, « *A propos de Charles-Louis Philippe* », N.R.F, octobre 1937 (repris dans *Littérature*, Grasset, 1941)

petites gens, les déshérités, les mal chaussés avec compassion, avec sympathie, avec humanité. Il y a en ce début de siècle, pendant ce qu'on appelle la belle époque un bouillonnement intellectuel et, fait nouveau, un intérêt tout particulier aux ouvrages qui rendent compte de la vie des pauvres gens qui végètent à la ville ou à la campagne. Serait-ce pour se donner bonne conscience, beaucoup d'auteurs bourgeois y prêtent attention et encouragent les nouveaux venus ? Jugez vous même : Le premier roman de Charles Louis Philippe paraît en 1900, Guillaumin est nommé pour le Goncourt en 1904, Bachelin publie à compte d'auteur en 1907, et Marguerite Audoux obtient le Fémina pour son premier roman en 1910. Leurs héros, qu'il s'agisse de Bubu, de Toinon, de Marie Claire ou de la Bancale sont des gens du peuple qu'ils ont plus ou moins côtoyés.



Marguerite Audoux



Emile Guillaumin



Henri Bachelin

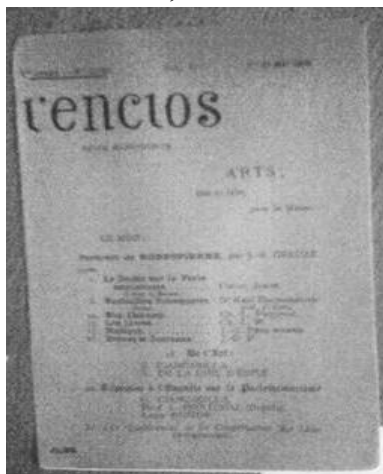
Vingt ans plus tard sera créé le prix populiste qui récompense une œuvre romanesque qui « *préfère les gens du peuple comme personnages et les milieux populaires comme décors à condition qu'il s'en dégage une authentique humanité* ». Cette définition correspond assez bien à l'esprit qui animait notre auteur.

Comment ce provincial issu d'un milieu si modeste a-t-il pu s'introduire puis s'imposer dans le cercle littéraire parisien, un milieu fermé et réservé presque exclusivement à des gens aisés et de bonne famille : Un Valéry Larbaud, héritier de la source Vichy Saint Yorre, un Gide grand bourgeois, un Elie Faure, historien de l'art issu d'une grande lignée de chercheurs. Comment a-t-il pu séduire un Maurice Barrès dont les idées politiques étaient tellement opposées aux siennes ou la comtesse de Noailles, une aristocrate si distinguée ? Certes il est intelligent, instruit, mais cela n'explique pas son rayonnement. Il est aussi d'une grande sensibilité qui transparaît dès ses premiers écrits, ceux qu'il confie au petit carnet gris que sa sœur jumelle lui a offert. Et il vrai que très tôt il se sent une âme de poète. Il a toujours préféré les vers plutôt que les équations. A Montluçon, comme à Moulins, il est attiré par la poésie, et en cette fin de siècle nombreux sont les poètes et nombreuses les revues littéraires qui leur laissent une place de choix : il admire pêle-mêle, Baudelaire, Hérédia, Banville, Jammes, Verharen, Verlaine, tout lui est bon les parnassiens, les symbolistes, et surtout Mallarmé dont l'hermétisme le fascine.

Ce n'est pas par hasard, qu'à 20 ans, une fois ses études terminées, désœuvré, désespéré, conscient que ses ambitions du côté de Cérilly sont nulles, il tente sa chance auprès de Mallarmé. Il lui adresse l'un de ses poèmes et lui demande tout bonnement d'intervenir auprès de ses relations pour lui trouver à Paris un travail « *juste de quoi ne pas mourir de faim* ». Mais c'est d'ailleurs que viendra le salut. René Ghil, un poète belge, qu'il a également contacté, lui apporte son aide. Il obtient la publication d'un poème de Louis (qui signera dès alors Charles Louis car selon Ghil, « *ces deux prénoms de noblesse de son, étant d'une allure très euphonique* ») dans une revue de Bruxelles. Il l'invite même à Paris et lui fait rencontrer ses amis belges. C'est ainsi que Philippe s'introduit furtivement dans le milieu littéraire. Mais comme l'écrit Gide, « *il n'y a pas d'exemple de grand prosateur qui n'ait pas commencé par*

préférer aux prosateurs les poètes.» Charles Louis ne déroge pas à la règle et deviendra romancier.

Après deux ans de purgatoire, à la charge de ses parents, deux ans pendant lesquels il lit, versifie, correspond avec ses amis belges, chemine dans la forêt voisine, observe les gens de Cérilly, il obtient enfin un emploi à Paris. Certes, le modeste poste d'agent auxiliaire de 4^{ème} catégorie qu'il déniche après concours, n'est pas à la mesure des études qu'il a faites. Mais qu'importe, il peut désormais s'installer dans la capitale et vivoter. Son ambition est ailleurs, dans l'écriture, et les rencontres.



Jusqu'ici, les études, la poésie, la culture et la sensibilité ne suffisent pas à justifier la place qu'il va bientôt occuper dans le cercle des lettrés parisiens. Grâce à quelques amis, il a pu placer ses poésies dans quelques-unes de ces revues qui foisonnent alors : *la Revue Blanche*, *Lutèce*, *L'Effort*, *l'Humanité nouvelle*, *La Plume* et bien d'autres notamment *l'Enclos* dont il devient le co-fondateur et où il assure la critique littéraire. C'est une revue d'« art social », — qui réunit des artistes et des auteurs anarcho-syndicalistes et socialistes. Il s'agit de faire l'éducation artistique du peuple en même temps que son éducation sociale. On crée dans ce contexte le Théâtre Civique ouvert au peuple. Participe-t-il à la rédaction d'un manifeste dans lequel « *il veut témoigner de*

sa haine contre l'argent qui dans la société actuelle fausse jusqu'aux plus intimes manifestations de la vie.» L'audience de la revue est très limitée et le rêve du grand chambardement aura peu d'écho. Il n'empêche que parfois dans ces revues son nom côtoie celui d'un Verhaeren, d'un Paul Fort ou d'un sculpteur berrichon comme Jean Baffier. Le petit fonctionnaire, bohème, n'est plus tout à fait inconnu. Et l'écriture lui importe plus que la politique, encore que ses ressentiments à l'égard de la bourgeoisie, de ceux qui vivent de leurs rentes et exploitent les petites gens, des notables qui les écrasent ou les méprisent, encore que ses ressentiments nourriront en partie son œuvre. Et pour parler aux pauvres, il n'avait pas de leçon à recevoir, car « *il était pauvre comme tout le monde l'est, à part les riches* »

Il est fidèle à ses origines comme il est fidèle à ses amis. Et il s'en fait de plus en plus : il est sociable, de bonne compagnie, a de l'humour, un esprit critique mais bienveillant, et sa fonction de commis axillaire au service de l'éclairage de l'Hôtel de ville de Paris lui laisse bien des loisirs et lui permettent d'entretenir ses relations. Les échanges épistolaires, notamment avec Henri Vandeputte, ou les réunions avec ceux qui partagent sa passion des lettres, et qui se réunissent dans les cafés de l'île Saint-Louis, enrichissent le cercle de ses amis. Il s'étonne « *Je me demande si un autre homme a des amis comme j'en ai.* »

Des amis qu'il séduit semble-t-il. « *Cet être disgracié, quelle était sa grâce !* » dira plus tard Daniel Halevy. Outre la correspondance régulière qu'il entretient avec de nombreux écrivains et poètes, il écrit et publie en 1897, à compte d'auteur, un premier récit « *Quatre histoires de pauvre amour* », Il n'en est pas fier « *la forme m'en déplaît jusqu'à l'écœurement, elle est maladroite et lourde sans profondeur. Mais, cré-Dieu ! Que je vais m'appliquer !* » Ses lecteurs sont surpris par une tonalité nouvelle, par une abondance de sentiments, de vertu, de douceur, de tendresse, par un style plutôt alambiqué. On aime ou pas mais on ne reste pas indifférent à ce qu'il appelle ses écrits d'innocence.

Puis vient « *La bonne Madeleine et la Pauvre Marie* ». Des contes, attendrissants, avec de la sentimentalité qui déborde, des passages touchants qui évoquent la mort à 15 ans d'une demi-sœur ou la solitude et la résignation d'une jeune fille bancale dont les garçons se détournent. Madeleine et Marie, elles sont de son village et du coup l'évocation prend de l'épaisseur, de la matière, du vécu. Il en parle avec



son propre cœur. Avec émotion, il s'insurge contre l'injustice de leur destinée et son message prend un accent d'humanité universelle.

Sa santé est toujours précaire et il lui faut parfois s'aliter et aller se faire soigner à Cérilly par Jeanne sa mère. Parfois il se désespère « *La souffrance m'est devenue une manie, à quoi bon faire quoi que ce soit puisque j'ai été mis au monde pour le malheur* » mais, ajoute-t-il « *pleurer me décharge de toutes les douleurs et en somme me rend très heureux.* »

Plus tard, après avoir découvert Dostoïevski et Nietzsche il écrira : « *depuis six mois, je n'ai pas cessé d'être dans un état de joie insolente. Je me sens fort, courageux, maître de moi-même* ».

Toujours entre douleur et joie, entre tendresse et cruauté, entre chance, malchance, ironie et destin, Philippe tour à tour connaît l'émerveillement face à la vie et la souffrance face à lui-même., la souffrance que lui inflige son corps et celle d'une âme trop sensible et en quête d'idéal.

La veille du jour où il cessa de vivre, Marguerite Audoux, raconte qu'il se souleva de lui-même sur son lit, tendit le visage vers la fenêtre et dit :

- Comme tout cela est beau.

Puis comme émerveillé il ajouta

- Bon Dieu, que cela est beau.

Ce fut, selon celle qu'il aimait comme une sœur, ses derniers mots. Épisode symbolique s'il en est.

Est-ce à cet écartèlement constant entre l'éblouissement et le spleen, qu'est dû ce style qui retient l'attention de ses contemporains ? Un style qui est à la fois tendre et drôle, travaillé avec l'application d'un bon artisan et qui, par son côté novateur retient l'attention des intellectuels de sa génération. Peut-être ne faut-il pas donner trop d'importance à la légende qui en fait un homme geignard, gémissant et souffreteux. Francis Jourdain qui a été l'un de ses compagnons le plus proche dit qu'il était plus gai et mieux portant qu'on la dit. De lui ce témoignage :

« *Ah, comme il aimait rire ! Être secoué du vrai bon rire qui vous met du soleil dans les tripes, qui est, au ricanement, ce que le bourgogne est au vinaigre, du rire généreux, authentique du rire aliment.* »

C'était un pince-sans-rire, facétieux, plaisantin à ses heures, capable de descendre le Boulevard Montparnasse en jouant les estropiés, ou s'affublant d'une casserole en guise de couvre-chef. Un fond porté vers la gaîté, voilà un trait de caractère, qui parmi d'autres, explique cette singulière attirance qu'il exerçait sur ceux qu'il fréquentait.



Maison natale à Cérilly



En 98, il ébauche le plan d'un roman qui retracera ses 20 premières années. Il écrit avec application, patience, il rature, déchire, recommence. Il réussit à inventer une langue qui lui est propre sans cesser d'être celle de tout un peuple que l'on croit silencieux parce que personne n'écrit pour lui.

Paru partiellement, à compte d'auteur, en 1900, « *La mère et l'Enfant* » évoque la maladie dont il échappa de justesse grâce à la vigilance de sa mère, « *on y verra d'abord mon pays, et ma maison et on m'y verra tout petit, alors que maman me faisait téter, m'apprenait à sourire, à marcher, à parler, et un mot : alors qu'elle m'apprenait à faire les premières actions de la vie. On verra lorsque j'étais malade et que maman, désespérée, employait tous les moyens pour me sauver* ». Il évoque aussi l'école publique et son maître,

les lycées et ses condisciples, sans oublier cette période d'inactivité que j'ai évoquée auparavant. Ouvrage autobiographique, dans lequel Cérilly sert d'arrière-plan.

En 98 encore, Charles Louis, 24 ans, rêve de l'âme sœur. Il s'est confié à un ami : « *Je ne puis voir encore une jeune fille sans le désir de m'agenouiller, ma vie éclate et les lendemains sont de solitude désolée avec tant de vide.* »

Jusqu'alors sa physionomie l'a desservi et il en souffre.

C'est cette même année qu'il rencontre sur les Boulevards parisiens une jeune prostituée dont il s'éprend. Elle lui trouve toutes les grâces : elle est tendre, intelligente, caressante, pure. Des liens de confiance s'établissent. Il apprend peu après qu'elle vient de récolter la syphilis et qu'elle est sous la coupe de Bubu, un proxénète notoire. Apitoyé, Philippe se met en tête de l'arracher au trottoir et de la protéger. Il la recueille jusqu'au jour où le souteneur qui a retrouvé sa trace récupère sa proie en présence d'un Philippe impuissant. Voici le récit qu'en fait Marguerite Audoux dans ses mémoires.

« *Le lendemain, il fut bien avant deux heures derrière l'église Saint-Leu. Berthe Méténier arriva par la rue de la grande Truanderie, et tout en regardant à droite et à gauche d'un air peureux elle expliqua qu'elle avait quitté Bubu, qu'elle ne pouvait plus faire ce métier-là, qu'elle en était lasse à en mourir, qu'elle avait essayé plusieurs fois de retourner à l'atelier, mais que Bubu avait toujours su la retrouver. Alors elle avait pensé au seul homme qui s'était montré bon et pitoyable pour elle. Elle voulait quitter Paris, s'en aller n'importe où, et elle suppliait Charles-Louis Philippe de l'aider et de la conseiller.* »

Tel sera le scénario de l'œuvre la plus célèbre de Charles Louis Philippe. Bubu de Montparnasse. On y parlera des prostituées, des souteneurs, de la faim, et de la syphilis. Une histoire vécue, imprégnée de sa propre aventure, un ouvrage longuement mûri, une étude solide tant sur le plan social qu'économique, un roman construit patiemment qui paraîtra 3 ans plus tard dans la *Revue Blanche*.



Bubu est un plaidoyer en faveur de tous ceux qui sont victimes de leur condition matérielle, de Berthe qui se vend pour vivre, et même de son souteneur qui l'exploite par laisser aller, de Pierre, l'étudiant pauvre, de tout ce peuple qui subit sans protester l'injustice et la loi des plus forts. Lui-même Philippe ne fait-t-il partie de ces gens résignés qui acceptent leur sort sans bouger ? Face à Bubu, ne s'est-t-il pas effacé ? Et pourtant, il enrage devant la soumission de Berthe,

« *Elle n'était pas faite pour cette vie. C'était une bonne enfant, intelligente et tendre qui aurait dû passer une vie tranquille... Lorsque la société pervertit certaines âmes, on sent qu'on est en présence d'un crime.* »

Désormais, il se tiendra avec détermination du côté des pauvres. On pourrait imaginer, avec son titre racoleur, un roman de trottoir, salace et sombre, un livre contaminé par la vérole. Or c'est un livre pudique qui plaide pour les humbles et incrimine les riches.



Maria Tixcier (Berthe)

« *Il y a bien de la misère au monde, écrit-t-il et je suis porté à maudire tous les riches, tous les heureux qui n'ont pas travaillé pour mériter le bonheur* »

La noblesse est dans le travail, et non pas dans la fortune acquise en héritage ou en opprimant son prochain.

« *Il faut être beau dans la vie* » voilà l'essentiel, être beau en soi, et qu'importe l'apparence. Il faut estimer les hommes eux-mêmes indépendamment de leurs fonctions, C'est ce qu'il conseille en 1899 au jeune Giraudoux qui par le plus grand des hasards fut son voisin à Cérilly de 1895 à 1900, lorsque son père y était percepteur. Il livre d'ailleurs à ce dernier son secret qui tient en quelques mots : « *Sort des autres et sois toi.* » Cela explique peut-être pourquoi il refusera toujours de rejoindre ou de créer l'une de ces écoles littéraires qui pullulent alors ou de s'engager dans un groupe politique quel qu'il soit. C'est en lui-même qu'il puisera l'inspiration et le souffle « *une vie intérieure plus intense et c'est notre caractère qui nous dictera nos livres et c'est notre émotion qui les gonflera.* »

« *La Mère et l'enfant* » et surtout « *Bubu de Montparnasse* », qui le projette en avant, sont bien des romans où la sincérité de l'auteur éclate n'en déplaît à quiconque. Bubu sera traduit entre autres en anglais, allemand, russe et japonais et constamment réédité depuis. Alain Fournier a acquis sa renommée avec le seul livre qu'il a composé, Valéry Larbaud n'est connu que par son *Femina* Marquez, Léon Frappié, son confrère à la mairie de Paris, qui lui ravit le Prix Goncourt en 1904, restera l'auteur de « *la Maternelle* », et « *Marie Claire* », l'ouvrage qui survivra à Marguerite Audoux.

Bubu, à lui seul, justifie l'intérêt, l'admiration, le succès qu'on lui porte alors. Claudel confie dans son journal :

« *J'ai tout de suite aimé les livres de Philippe. Même les plus sombres comme Bubu de Montparnasse qui traite de l'affreux sujet de la prostitution dans les grandes villes sont remplis d'une confiance courageuse et généreuse dans l'humanité.* »

Mais, tout autant que l'œuvre, c'est l'homme qui par sa simplicité, sa délicatesse, son honnêteté, suscitent autour de lui tant d'amitié.

Gide, grand bourgeois parisien lui, sera dès cette époque fort attaché à Philippe en dépit de leur différence sociale. Il apprécie chez ce dernier son exigence de sincérité et le caractère innovant de son travail artistique. C'est Gide qui plus tard fit entrer au comité de rédaction de la *Nouvelle Revue Française* cet écrivain du peuple qui démontrait que l'on peut atteindre la grandeur littéraire tout en restant fidèle à ses origines sociales. Une amitié solide et durable. Rien à voir avec sa relation avec Henri Bachelin qui sera quelques mois son secrétaire. Il s'agit là d'une amitié profonde qui jamais ne se démentira.

Sont-ce ces mêmes qualités qui lui valent auprès d'un grand nombre d'écrivains l'admiration et la sympathie ?

Mais tout autant que son talent, c'est l'homme, par sa simplicité, sa délicatesse, son honnêteté, sa malice qui suscitent autour de lui tant d'amitié. Combien d'écrivains, de peintres, d'hommes de théâtre, d'artistes en tout genre ont succombé à son charme ! Outre son talent, « *ce qui séduisait surtout, affirme Jean Violis, c'était sa voix, une voix fine, légère, nuancée, un peu meurtrie, mais extrêmement musicale, avec des hésitations, des arrêts.* »

Un séducteur ce Charles Louis Philippe, non seulement auprès des messieurs, mais aussi auprès des femmes ! Et pourtant, si on en juge par le portrait qu'en fait Elie Faure, il n'avait rien pour plaire auprès des dames « *Il eut une enfance affreuse, ses os suppuraient. Il était d'aspect souffrant, avec une mâchoire tordue et trouée qu'il levait vers vous en parlant, parce qu'il avait une paupière tombante et qu'il était tout petit.* » Il fréquente et fréquentera toute sa vie les maisons closes.

C'est chose courante à cette époque notamment dans les milieux artistiques parisiens. Il cherchera auprès des péripatéticiennes consolations et soulagement. Mais elles n'ont guère laissé de témoignages. Par contre 5 femmes occupent une large place dans sa vie. 5 femmes qui l'ont aimé du moins l'a-t-il cru.

Il y a Maria, la petite fleuriste qui se prostitue et qu'il tente de protéger, à laquelle va succéder Marie, l'héroïne de l'ouvrage éponyme, et puis Emma Mac Kenty, veuve d'un militaire écossais, et puis Emilie Lenoir une femme de ménage et enfin Antoinette, l'épouse d'un peintre qui illuminera ses derniers jours.

La liaison avec Maria dure quelques mois. C'est lui avec des amis qui la met dans le train en février 1901 pour se rendre à Marseille et fuir en catimini Maurice Belu dit Bubu, Curieusement Marie Donadieu qui vient juste de succéder à la petite fleuriste, les accompagne à la gare... Et c'est en février 1901 aussi que va sortir Bubu de Montparnasse et qu'encouragé par son succès, il vient d'entreprendre la rédaction du « *Père Perdrix* ».

En pleine création artistique, voilà l'écrivain qui tombe aux pieds de Marie Donadieu et bientôt dans ses pièges. Il rayonne. « *Je l'aime pour ses yeux et surtout pour son cœur* », écrit-il.

Elle a 19 ans, elle est jolie, enjouée, et il se met aussitôt en tête de l'épouser. Marguerite témoin de cette idylle raconte :

« *En ce temps-là, il aimait déjà Marie Donadieu. Il l'aimait d'un amour entier et plein de force. Il la menait le soir sur les boulevards, parce qu'elle aimait le bruit et la lumière des cafés. Il la tenait très serrée contre lui.*

Elle marchait les bras raides et les poings fermés.

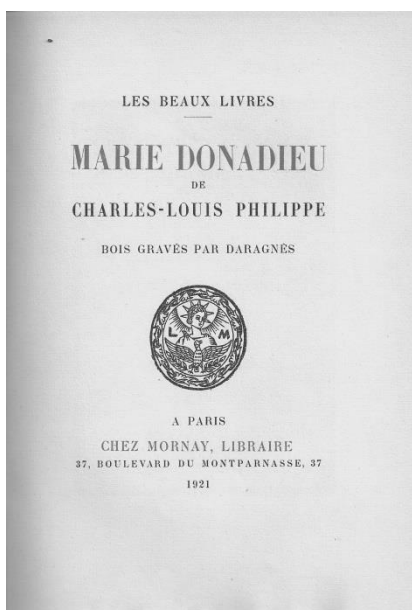
Il venait souvent parler d'elle à une couturière qu'il aimait comme une sœur, et qui était du même pays que lui. Il disait :

Elle est plus blonde que toutes les blondes, et ses yeux sont plus bleus que tous les yeux bleus. »

Mais bien vite, c'est la désillusion Elle ment. Elle a un amant et le comble c'est qu'il s'agit d'un de ses condisciples. Celui-ci lui confie qu'il est cocufié par sa maîtresse ! Comme l'héroïne de son livre « *c'est une femme menteuse du fond du cœur, généreuse, souffrant les martyres du mensonge, écrasée, nerveuse, sentimentale, rejetée du monde, éliminée successivement du cœur des hommes, à cause du mensonge dont elle doit à la fin s'entourer sous peine de ne plus vivre.* »



Marie Donadieu



Elle lui inspire néanmoins un roman, qui portera son nom et qui paraîtra 3 ans plus tard. Dans ce récit, il s'éloigne de l'histoire qu'il a vécue, mais l'héroïne a bien des ressemblances avec l'adorable menteuse. Cette femme « *qui flotte à tous les vents du désir* » et qui a permis à Philippe par-delà sa souffrance de mesurer le prix de sa liberté.

Après cette trahison, Philippe s'était juré de se méfier de toutes ces créatures perfides et de se consacrer à la muse. Toutefois il succomba à nouveau à Cupidon. Dans la foulée de sa mésaventure, il s'entiche en effet d'Emma, plus âgée, plus riche, mais aussi cultivée, militante, pacifiste et féministe.

C'est, reconnaît-il « *une femme pleine de qualités et qui me porte la tendresse la plus intelligente et la plus délicate* » Mais elle est romanesque et peu à peu elle devient envahissante. Philippe tient à son indépendance et après ses expériences malheureuses et ses lectures de



Emma Mac Kenty

Nietzsche, il se veut, fort, courageux et maître de lui-même, et surtout ne pas s'enchaîner à sa maîtresse.

« *J'ai pour elle une grande affection, une grande estime, mais pas d'amour pour le moment. Je crois d'ailleurs que je n'en aurai jamais plus vraiment* ».

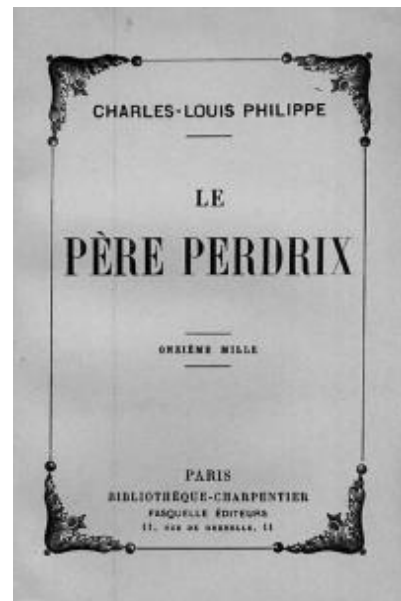
Jusqu'à sa mort, Emma restera une fidèle confidente, y compris de ses amours. Jamais leur affection ne se démentira. Ainsi, en dépit de son physique et de ses origines, Philippe était capable de plaire et se faire aimer sincèrement par une veuve très impliquée dans la vie mondaine et demeurant dans un pavillon du 16^{ème} arrondissement parisien.

On pourrait supposer, après ces épisodes amoureux, qu'il s'assagisse et avec ce goût de la perfection qui l'anime, il se donne entièrement aux lettres, ou aux camarades qu'il rejoint dans les brasseries. Un peu aussi à sa fonction de vérificateur

des kiosques et des terrasses parisiens qui lui assure à cette époque le quotidien et de l'ennui. Marie Donadieu paraît en 1904.

Deux ans plus tôt, il a achevé le Père Perdrix, dont les premières lignes dataient de son coup de foudre pour Marie. Là encore, il s'inspire de personnages qu'il a côtoyés à deux pas de chez lui. Le père Galand, forgeron, battait l'enclume en face de sa maison et Pierre était le fils du maréchal -ferrant qui demeurait sur la place de la Croix Blanche près de chez lui.

Le père Perdrix est donc ce voisin forgeron qu'il considérait un peu comme son grand père. Le médecin du pays consulté parce qu'il y voit mal lui conseille de cesser complètement le travail. Sinon le feu de la forge le rendrait tout à fait aveugle. Sans travail, sans ressources, le lecteur l'accompagne dans sa déchéance, il apitoie d'abord, puis devient l'assisté du bureau de bienfaisance, puis le fainéant, le gueux. « *C'est, écrit-il, l'histoire d'un vieux pauvre qui dégringole l'échelle des misères, d'un jeunes ingénieur anarchiste et de bourgeois alcoolique.* » L'art de Philippe c'est cette façon de nous glisser à l'intérieur de ses personnages, cette empathie qu'il nous communique avec brio. Un fin analyste, M* S*, je le cite, m'a fait part de son avis : « *Charles Louis pense, éprouve, vit et revit, imagine, écrit, dialogue avec lui-même sur deux registres concomitants : l'endopathie (ce qu'il ressent de vital, d'agréable et de positif en lui-même et dans autrui) et l'exopathie (avec ce qu'il éprouve comme désagrément négatif et même douloureux en lui chez ses contemporains.* » Voilà sans doute ce qui donne un ton nouveau et de l'originalité à son œuvre.



Avec ce roman on pénètre de plein pied dans la petite ville, on rencontre les habitants qui défilent devant le banc où le père perdrix méprisé, désemparé, abandonné mais résigné attend sa fin.

Le fils du charron, Jean, devenu ingénieur et socialiste (il y a là quelques similitudes avec Charles Louis), l'entraîne à Paris. Mais le vieillard incapable de supporter la vie sordide en hôtel meublé se laisse tomber dans la Seine. A travers cette évocation, avec des mots simples, des situations banales, des accents du pays et quelques traits d'humour, l'enfant de Cérilly, sans pousser de grands cris, sans appeler à la révolte, souligne avec efficacité l'injustice faite aux pauvres. La faim, écrit-il, aplatit l'homme, l'humilie et le contraint à la résignation.

Le Père Perdrix, roman de la petite ville, paraît d'abord dans une revue et est édité trop tôt pour le Prix Goncourt créé en 1903. Nouveau succès. La critique applaudit « *cette compassion, cette sympathie, qui ne sont jamais ce qu'elles doivent être si elles ne sont éclairées d'un rayon de bonne humeur, c'est ce que Philippe a apporté d'original dans notre littérature avec des livres comme le Père Perdrix.* »

Avec l'amitié partagée, le succès littéraire, la reconnaissance des critiques, le voilà comblé. Mais sa santé reste souvent fragile et son humeur changeante. Le cafard succède à l'enjouement, il exalte un jour et rumine le lendemain, toujours en quête d'une inaccessible étoile. En 1904, il loue avec ses amis les plus proches et notamment Marguerite Audoux, Francis Jourdain, Léon Paul Fargue dans le hameau de Carnetin, près d'une gare de banlieue une maison campagnarde où ils se regroupent le week-end pour se détendre, respirer, discuter, se promener au bord de la Marne. D'autres artistes les rejoignent. Ce n'est pas la Maison de Médan de Zola mais cela y ressemble et le groupe des Carnétins va réunir de joyeux lurons et envisager bien des utopies, ménager des heures de rire et aussi, selon la formule de Philippe du « *grand penser* ».

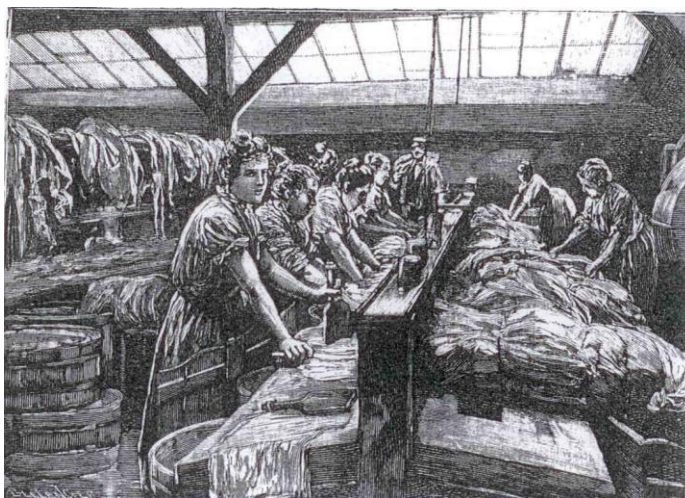


Marguerite Audoux se souvient de ces heures inoubliables : « *Par les beaux dimanches il s'en allait avec ses amis dans la vallée de Chevreuse. Le rendez-vous était dans une petite gare du boulevard Saint-Michel. Pendant que Charles s'informait de l'heure des trains, Philippe attendait sa vieille amie devant la grille du Luxembourg. Elle arrivait en courant à travers le jardin* »

Et c'est dans ce cadre bucolique que Charles entraîne le dimanche sa dernière conquête, Milie Lenoir, une femme de ménage, « *une grande jeune femme à l'air doux et timide* » qu'il a surpris près d'un bateau lavoir sur le quai Bourbon. Il s'en est épris aussitôt. Le soir même de la rencontre, il en fait sa compagne. Elle l'aime mais lui ne veut pas s'enchaîner et tient à sa tranquillité :

« *Vois-tu, ma petite Milie, je fais des livres et j'ai très souvent besoin d'être seul pour y penser. Il me faut un peu de solitude et de liberté, la solitude est même devenue pour moi un besoin maladif* »

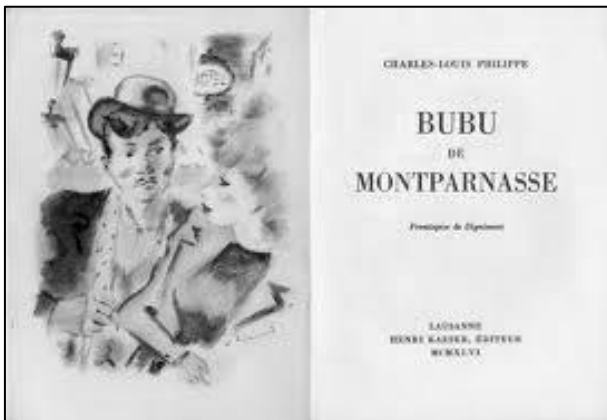
Cette liaison, avec des hauts et des bas, durera jusqu'à une brouille plus de quatre ans après. Milie qui meurt peu de temps avant lui, sera de toutes les sorties à Carnetin, et sera témoin de l'esprit bohème, chaleureux, fraternel, frondeur, facétieux qui y règne et de l'affection dont est entouré son amant. Certes, il, y a un monde entre la lingère qui trime sur les quais



Bateau lavoir sur le quai Bourbon

et Emma la grande dame du beau Paris qu'il ne cesse de fréquenter. Mais il est ainsi Philippe, impulsif, soucieux de sa tranquillité, de sa liberté et indifférent aux mondanités, il se veut authentique, et beau en lui-même.

Pendant ces années où il inspecte les étalages et les terrasses du 7^{ème} arrondissement de Paris la semaine, et s'applique à écrire dans son petit chez lui le soir venu, pendant ces années



où il se détend dans la banlieue les week-ends en été avec ses frères d'arme et où il retrouve sa famille et son village pendant les congés, Philippe reste très actif. Il publie de nombreux articles dans les revues, entretient bien des correspondances chaleureuses, joyeuses truculentes et multiplie les rencontres avec ses amis, acquiert une large audience. Il est l'auteur reconnu de Bubu et du Père Perdrix qu'illustrent lithographes et aquarelliste, Marquet, Dunoyer de Segonzac, Valotton ou Deslignières.

En 1906, il publie un nouvel ouvrage « *Croquignole* » qui évoque la vie terne d'un gratte-papier, petit fonctionnaire d'une administration dont la vie est plutôt monotone : « *P * arrivait au bureau le matin. D'abord il déballait son tiroir : la plume, le crayon, n'oublions pas la gomme, et il étalait trois règles d'un seul coup. Après cela, il n'avait plus qu'à s'asseoir. Il s'asseyait (...)* » C'est en fait ce qu'a vécu l'écrivain de si grand renom dont nous venons de faire l'éloge. C'est un fait que l'écriture ne nourrit pas son homme, aussi brillant soit-il. C'est une activité réservée à quelques exceptions près, aux dilettantes qui sont à l'abri du besoin, à un Daudet, à un Rostand, à un Larbaud.



Henri Bachelin, qui, avec le même déplaisir que Philippe, mène à la même époque une piètre existence de rond de cuir dans une banque parisienne, s'émancipera un an après la mort de Charles Louis et vivra alors de sa plume Mais il en vivra bien modestement au prix d'un dur labeur, et de sacrifices. Pour Philippe son petit traitement d'employé lui assure le quotidien, et le fruit de ses écrits suppléent à ses fréquentations, à ses sorties entre camarades, aux petites gâteries pour ses amies.

Philippe qui espère, lorsque le livre paraît, obtenir le Goncourt et la somme attribuée à



cette occasion lui serait bien utile Rendez vous compte : il lui arrive de faire appel à ses parents, voire même à Gide, son bon ami, pour payer son loyer. Il rêve sans doute, comme Croquignole à des jours d'oisiveté et d'opulence à des voyages lointains, Malheureusement pour la troisième fois le prix lui échappe, Les Frères Tharaud, qui obtiennent le prix « *ont mis, selon lui, 6 ans à écrire une plaquette de cent quarante pages, où, nous ne distinguons pas bien nettement la marque du génie* ». Ce qui l'indigne et le pousse à protester dans un article qui fait grand bruit. La polémique contre les membres de jury Goncourt secoue le monde des lettres en cette année 1906.

C'est à ce propos qu'un journaliste suisse écrit « *La guerre n'a éclaté que parmi les gens de lettres.* ». Octave Mirbeau, l'un des 10 membres

Goncourt, qui a défendu la candidature de Guillemin en 1904, qui proposera Marguerite Audoux en 1910, prend fait et cause pour Philippe « *Le grand tort que nous avons eu, la grande faute que nous avons commise, c'est de ne pas donner un prix à Philippe. Il a beaucoup de talent. Et il en a besoin. Un lancement comme le prix Goncourt l'aurait mis hors d'affaire.* » Bref, Philippe n'aura pas la chance de Croquignole, un personnage de roman il est vrai, à qui le hasard octroie un héritage inespéré. C'est un homme enjoué, boute-en-train qui comme Philippe, supporte mal la paperasse et l'apathie de ses collègues.

Désormais fortuné, il déserte son bureau, démissionne. A lui la vie de château, le luxe, la bombance, les femmes vénales. A ce train, il finit par dilapider son héritage et préfère se suicider plutôt que de retrouver ses anciens collègues de bureau et une vie sans panache. M* S* s'est rendu propriétaire des dernières pages manuscrites de ce roman, avec de nombreuses ratures et corrections. Un manuscrit autographe écrit d'une écriture fine, soignée qui émeut, pourvu qu'on soit entré dans son œuvre.

Philippe qui s'émerveille lui aussi devant le monde et les promesses de la vie, connaît, et son père, est là pour le lui rappeler, les vertus du travail. Et puis ne faut-il pas prendre garde d'arracher à la vie plus qu'on ne peut contenir. Il admire et condamne à la fois son héros. C'est vrai qu'il se sent capable de vivre plusieurs vies à la fois, il l'affirme. Mais il aime trop la vie sur terre pour se supprimer. Il aime le monde et ses merveilles et les hommes tels qu'ils sont avec leurs faiblesses et leurs élans.

« *J'ai la foi, je crois en la perfectibilité indéfinie de l'homme, je crois à sa marche vers une lumière de jour en jour plus grande que j'appelle Dieu Et je ne puis donner à moi-même de plus grande preuve de foi que de devenir fort et de réaliser une bonté consciente et sans faiblesse* »

Comme Larousse à qui nous avons rendu visite il y a quelque temps, il croit résolument au progrès. Claudel, qu'il admire énormément et qu'il fréquente ne parviendra pas à l'entraîner dans le giron catholique. C'est en l'homme qu'il croit et en lui-même. En dépit de ses impulsions de ses excès et de ses faiblesses, il se cherche et ne vise rien moins que la perfection, tout au moins en matière d'Art. 6 mois après la parution de Croquignole, en avril 1907, le père de Philippe succombe à une crise cardiaque. Il se console en considérant qu'il n'avait plus rien à attendre de l'existence et la mort lui épargnerait la déchéance. Il lui reste en moins à prendre soin de Jeanne sa mère et d'être digne de son père. Il envisage alors d'écrire un livre dont il puiserait le sujet dans les récits de son père.



« *Je vais m'efforcer à comprendre ce qu'il était C'est maintenant surtout que je vais être son fils* » Il s'attelle à la tâche, écrit, rature, gomme, mais à la veille de sa mort, 2 ans plus tard l'ouvrage n'est pas terminé. Les brouillons témoignent de son application, de ses exigences en matière littéraire. Il fait et défait les phrases, les paragraphes, les chapitres et ce qu'il maintient de son « *Charles Blanchard* » roman inachevé publié à titre posthume en 1913 sera salué par ses admirateurs comme le chef d'œuvre du siècle. On le compare à Dickens, à Dostoïevski. Gide conclut « *Il porte en lui de quoi désorienter et surprendre c'est à dire de quoi durer.*»

Mais d'autres considèrent qu'il agace dans la peur de ressembler à tout le monde. C'est que son souci d'indépendance tant sur le plan littéraire que dans sa vie quotidienne, le pousse à être lui-même et à se moquer des critiques malveillantes et même des publications qui rapportent si peu. Il suivra son instinct d'artiste : comprenez qui voudra.

C'est cependant oublier la réalité, et les temps sont durs « *Je traverse une période au cours de laquelle je ne gagne rien en dehors de mes appointements* » écrit-il à sa mère et cela pour lui soutirer l'argent de son livret de caisse d'épargne. « *Il faut bien vivre* » comme se justifient les confrères de bureau auprès de Croquignole dans la partie manuscrite que

j'évoquais précédemment. Mais Croquignole, est le dernier roman qu'il a publié, et cela remonte à 1906...

Cela explique la joie qu'il éprouve lorsqu'en septembre 1908, deux ans plus tard, Jean Giraudoux, son jeune voisin de Cérilly, lui propose de collaborer au *Matin*. Le *Matin* est alors l'un des grands quotidiens qui tire à près d'un million d'exemplaires et dont le succès repose sur ses feuilletons signés entre autres Gaston Leroux ou Michel Zévaco. Chaque semaine, de septembre 1908 à septembre 1909, Philippe rédigea un conte ce qui lui rapportera des émoluments et lui permettra de faire face aux échéances. Il exulte

« *Je suis devenu l'un des plus glorieux conteurs du Matin, écrit-il à Elie Faure Je vous ferai partager ma fortune et mes honneurs* ». Ces contes seront rassemblés en un recueil et publiés en 1916. Une cinquantaine de tableaux de mœurs variés : drames, comédies, fables, anecdotes, avec de l'émotion, de l'humour, du vécu, avec cette verve un tantinet gauloise qu'il partageait avec son père. Des clichés pris sur le vif, des contes qui le confirmèrent en tant qu'écrivain. Là encore « *il écrit avec sa vie* ».



« *Dans la petite ville* », paru dès 1910, il retient parmi les contes ceux qui évoquent la ville natale ou le Bourbonnais. Bien sûr ils lui valurent bien des récriminations du côté de Cérilly où quelques concitoyens s'y retrouvèrent maltraités. Mais jamais le *Matin* ne se vendit autant le lundi, jour de la parution du conte à la maison de la presse de son ami Bodart. En raison de sa discrétion et de son humilité, jusqu'alors la petite ville ignorait qu'elle avait engendré un écrivain de réputation nationale.

Jamais, Philippe ne se sentit aussi confiant qu'à cette époque, d'autant plus qu'il était tombé sous le charme d'Antoinette et qu'il éprouvait pour celle-ci un sentiment vif et sincère, une sorte d'amour fou et désespéré. Un amour partagé.

Mais le destin est imprévisible. En avril 1909, Milie, qu'il avait délaissée un an plus tôt, meurt ou se suicide, on ne sait. Il a mauvaise conscience. Elle l'a menacé avant de mourir « *Si je meurs, toi aussi tu me suivras* » et à ses proches elle a ajouté « *je viendrai le tirer par les pieds.*»

Il oscille entre le chagrin qu'il éprouve pour cette disparition et la joie qui le pousse vers son nouvel amour. A l'euphorie succède la déprime. Aux vacances de septembre, il laisse entendre à sa sœur qu'il n'en a plus pour longtemps « *On m'a lu dans les lignes de la main. Je vais mourir avant la fin de l'année.*»

En octobre, il a des montées de fièvre. Il laisse de côté le roman sur lequel il travaille depuis la mort de son père et accepte néanmoins, harcelé par ses amis de la Nouvelle Revue Française, dont il est sociétaire, un extrait de Charles Blanchard. Celui-ci paraît dans le numéro de la N R F sous le titre « *le Froid* », un passage sombre, noir à la mesure de ce qu'il éprouve en ce mois de novembre. Le 13, il affirme à sa mère qu'il est très bonne santé. Au début de décembre il s'alite et la rassure à nouveau le 14 alors qu'Elie Faure le transfère à la clinique que dirige son frère.

« *Je suis obligé de garder le lit à cause de la grippe. Ne t'inquiète pas* ». Le 19 son état empire et force est de constater qu'il est perdu. Il s'éteint deux jours plus tard. Il avait 35 ans. François Peron, l'explorateur, l'autre héros de Cérilly est mort lui aussi à cet âge.

Le sculpteur Bourdelle, à la demande d'Elie Faure, avait moulé l'empreinte du visage de Philippe.

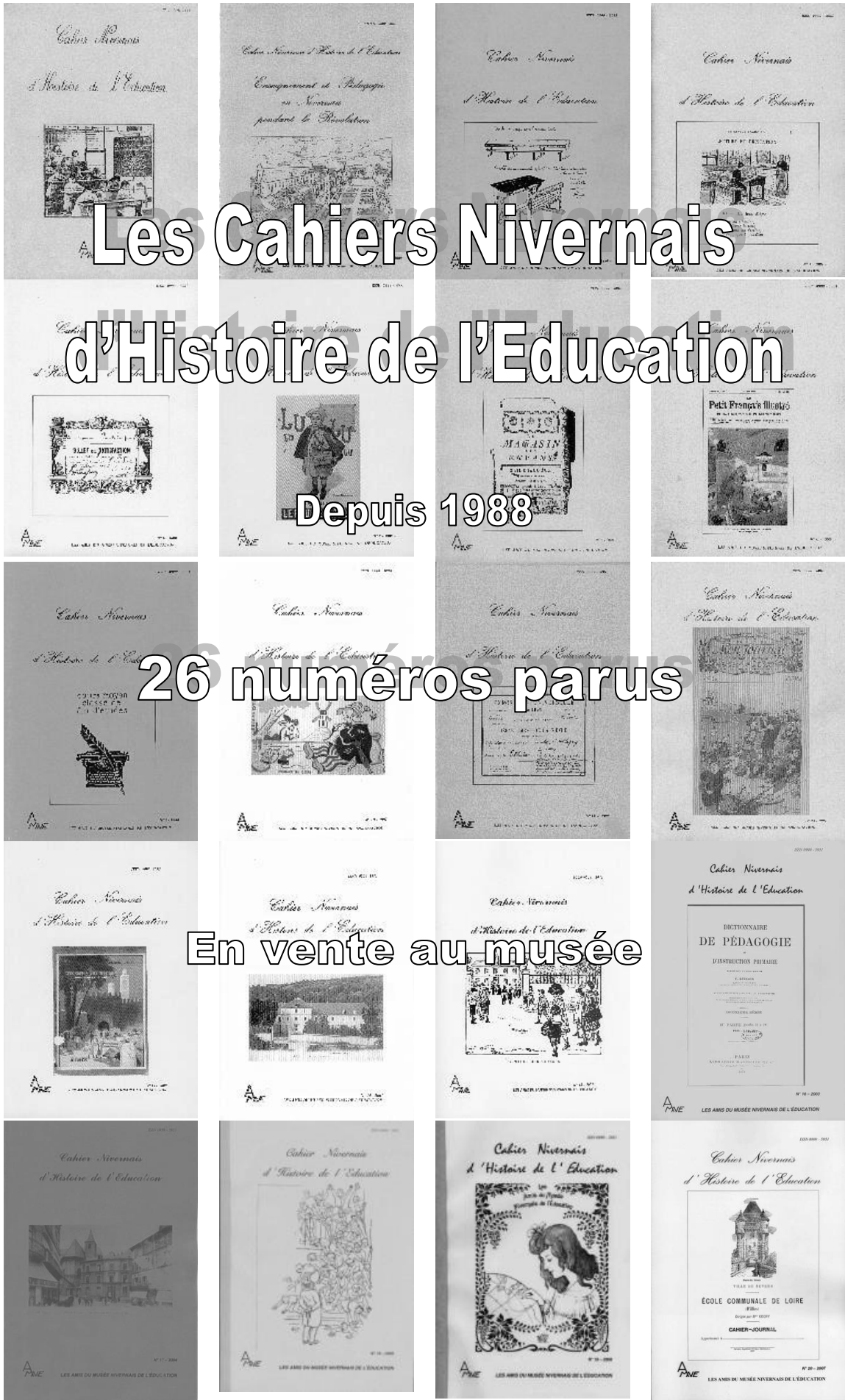
Le 25 septembre 1911, on inaugure son buste, l'œuvre de Bourdelle, au cimetière de Cérilly. De nombreux parisiens étaient présents. Guillaumin rendit hommage à Charles Louis Philippe, son ami, et il y eut plusieurs discours. Les amis de Philippe, Gide, Larbaud, Guillemin, Jourdain et beaucoup d'autres restèrent fidèles à sa mémoire et entourèrent la famille de leur affection.

Et ils tenteront eux aussi de comprendre par quel miracle ce petit bonhomme, né pauvre et de surcroît à la campagne, se trouvait si jeune, ainsi statufié et hissé sur un piédestal.

Simone Raynaut, qui le connaissait si bien, conclut ainsi l'ouvrage qu'elle lui a consacré : « *Tous ceux qui l'ont approché ont eu le sentiment d'avoir fait une rencontre qui compte dans la vie. La force singulière, qui habitait le petit homme au visage blessé, attirait et stimulait. Elle donnait envie d'approfondir son être et d'agrandir la vie.* »

On ne pouvait mieux dire.





Les Cahiers Nivernais

d'Histoire de l'Education

Depuis 1988

26 numéros parus

En vente au musée

**Retrouvailles de la promotion MATH ELEM 1958-59
du Lycée Jules Renard à Nevers le samedi 5 octobre 2013**



De haut en bas et de gauche à droite :

Bernard Julien, Gilles Devanlay, Bernard Berthelot, Pierre Vaudiau, François Gothié, Yves Lejault, Charles Mangier, Jean-Pierre Charleuf, Jean-Paul Ravisé, Jean-Claude Martin, Daniel Cognard, Madeleine Dupart, Jacques Jovet, Jacques Danton, Jean-Michel Trinquard, Jacques Chaudenson, Anne-Marie Chalon, Claudine Dondon, Michèle Mallet, Marie-Hélène Piton, Jean Frébault, Jean-Paul Dufour, Jean Rozan, Michèle Ferrand, Henriette Lasne, Colette Dumont, Marinette Vincent, Françoise Tardivon, Lysiane Néant, Françoise Guéneau, Evelyne Kob, Danièle Legris.

Absents sur ce cliché : Madeleine Gonneau et Roland Galeste

Des élèves de la promotion Mathelem 1958-59 du lycée Jules Renard se sont retrouvés le 5 octobre 2013 à Nevers. Jacques Chaudenson s'étant chargé de rechercher et de contacter ces camarades de classe, les retrouvailles ont été organisées par Danièle et Jean Frébault, le fils de Raymond Frébault sans qui le Musée Nivernais de l'Education n'aurait jamais existé.

Ils avaient rendez-vous au pied des marches du Palais Ducal à 11h 30 précises. Après un apéritif servi dans la salle du Foyer, attenante à la magnifique salle du Conseil Municipal, le repas a été l'occasion d'échanger librement entre participants des témoignages parfois cocasses sur la vie du lycée. L'après-midi a été l'occasion de visiter quelques lieux historiques du centre de Nevers, notamment la Cathédrale et ses vitraux contemporains, le tout nouveau Musée de la Faïence de Nevers, et les bords de Loire.



Bernard Julien récite des poèmes érotiques du XVI^e siècle.

Yves Lejault se rappelle des marches qui l'ont poursuivi du Lycée au Collège où il avait enseigné, en passant par le service militaire.



Danièle Frébault (Legris) livre quelques souvenirs au sujet de Perrot dit "Pétoff"

Jacques Chaudenson évoque le professeur d'allemand M. Zeyl





Pierre Vaudiau, parle de celui qu'il considérait comme son meilleur prof : M. Bouchard en allemand.

Roland Galeste raconte les cours de gymnastique au Pré à l'Âne avec le professeur Tony Borruel



Michèle Pruvot (Mallet), évoque ses souvenirs de Michel-Bourrin professeur d'anglais.

Maurice Chrétien en compagnie de Jean Frébault raconte un canular d'un de ses élèves, puis lit quelques passages tirés du Journal de Jules Renard.



Témoignage de Jacques Chaudenson

La fête est finie, elle fut, de l'avis de tous, réussie. Bravo encore à Danièle et Jean pour l'organisation de cette journée pour laquelle je n'ai été que d'une assistance très symbolique.

La veille de nos retrouvailles, justement, je les ai accompagnés à deux rendez-vous où il ne s'agissait que d'ajouter la dernière goutte d'huile à un rouage déjà bien lubrifié.

Entre ces deux rendez-vous, il nous restait deux heures et nous décidâmes d'une petite visite au nouveau Musée de la Faïence puis de revenir sur nos pas de lycéens au « Musée » devenu le Palais de Justice.

La grille est ouverte ! Jamais nous ne l'avions vue ainsi. Elle semblait, à l'époque, rouillée, scellée au majestueux porche qu'elle devait fermer. Nous ne pouvions entrer que par la petite porte attenante à la loge du Père Millerand. Aujourd'hui, c'est elle qui est close et ne peut être ouverte, semble-t-il, qu'en pianotant sur un digicode.

À l'origine, nous l'apprenons le lendemain, de notre guide, au cours de la visite du vieux Nevers, cette immense grille était celle qui fermait le chœur de la cathédrale (porte de jubé).

Les premières semaines de ma vie de pensionnaire, avant de me faire des copains, j'ai souvent regardé, à travers cette grille, seule ouverture sur l'extérieur, l'œil un peu humide du gamin de dix ans et demi qu'on avait arraché à sa campagne. Dehors, la petite place pavée était bien vide, peu de circulation, de rares piétons la traversaient à pas pressé. Une prison ! Nous étions dans une prison.

Notre bahut n'était pas à un paradoxe près.

Organisé en deux pôles, l'externat et l'internat distants d'environ deux kilomètres.

Espace fermé pour l'externat ! Ouvert pour l'internat !

Le premier se composait de deux bâtiments perpendiculaires et de trois cours, le tout ceint d'un haut mur propre à dissuader les potaches de toute tentative d'escalade.

Le second était constitué de deux corps de bâtiment perpendiculaires épargnés par les bombardements de 1944 et une grande cour. D'un côté de celle-ci restaient encore les vestiges des carrelages des bâtiments détruits et on pouvait profiter, derrière un simple grillage, de l'animation de la rue du Lycée (rue des Francs Bourgeois), du croisement Rémigny, Commerce, Ardillers.

De l'autre, rue Mirangron, le mur ne dépassait guère un mètre côté rue et à peine cinquante centimètres côté cour. Un jeu consistait, lorsque le pion surveillant la récré avait le dos tourné, à faire un aller-retour express dans la rue. Petit instant de liberté volé dont nous étions très fiers.

Déception ! La cour d'honneur semble un peu laissée à l'abandon. Les trois portes aux lourds vantaux semblent fermées à tout jamais, les marches, aux pieds desquelles nous nous tenions en rang par deux, avant l'entrée en cours, sont très abîmées et moussues par endroits. Le bassin que nous avons connu propre et vide semble être rempli de terre sur laquelle pousse des herbes folles et quelques maigres rosiers

Le bâtiment de droite constitué, au rez-de-chaussée, d'arcades successives, semble avoir été complètement rénové.

L'une d'elle, du temps du bahut, était ouverte, sorte de tunnel qui permettait d'accéder à la cour des sanitaires puis, plus loin, à la grande cour de récréation.

On en a fait l'entrée principale du palais de justice. Une porte vitrée ferme notre bon vieux tunnel et s'ouvre sur le hall d'accueil.

Les autres arcades étaient en partie fermées de panneaux bois derrière lesquelles s'entassaient des statues de plâtre, répliques d'œuvres parfois connues. Ainsi on pouvait voir, dépassant de l'un de ces panneaux le " Louis XI " de Jean Baffier¹.

Dans ce fameux tunnel, chaque jour, vers 16h30, le goûter des internes. À la file indienne, nous piochions dans le sac rempli de petits pains que tenait fermement Maxime, l'homme d'entretien du bahut, puis, le père Millerrand, le concierge, nous tendait la barre de quatre carrés de chocolat enveloppée d'un papier alu qui complétait notre "quatre heures".

Maxime était un personnage pittoresque et attachant. Il était, entre autre, chargé, en hiver, de l'entretien des poêles qui chauffaient les classes. Il commençait très tôt le matin, bien avant notre arrivée.

Sorte d'allumeur de réverbères des temps modernes, il parcourait les différentes classes, frappant du tisonnier son seau à charbon et criant " AT'TENTION, citoyen, AT'TENTION !". Du bout recourbé, il crochetait le couvercle du poêle laissant apparaître le foyer rougeoyant immédiatement recouvert d'une pluie de boulets. Le temps que Maxime remette prestement le couvercle en place, un bref nuage d'une fumée noire à l'odeur d'antracite montait vers le plafond. Le poêle hoquetait deux ou trois fois laissant échapper des volutes de fumée blanche de ses jointures fatiguées et reprenait finalement son ronronnement habituel. "Attention, citoyen, attention !" Maxime était déjà loin ...

La photo ci-dessous, celle d'une classe de Math Elem de 1956-57 permet de voir comment étaient les arcades décrites plus haut. Celle du centre de la photo, ouverte et permettant l'accès à la petite cour des sanitaires et la grande cour de récréation. Les autres, on le voit, en partie fermées par des panneaux de bois. On peut apercevoir, au-dessus de ceux-ci, la reproduction de plâtre d'une statue. On pouvait aussi voir cette statue, et d'autres, depuis l'arcade centrale, sur le côté droit. A gauche le bassin et à droite, trois pions en grande discussion, le plus grand se nommait Dupuis.



¹ Jean Baffier, sculpteur berrichon (1851-1920). À treize ans il visite la cathédrale de Nevers, en pleine rénovation (déjà ?). Son émerveillement devant l'édifice, décidera de sa vocation. Plus tard, il entreprit une carrière de sculpteur à Paris, en Berry et travailla sur ce chantier. Son nom berça mon enfance puisque, depuis la fenêtre de ma chambre, dans l'école de Neuvy le Barrois, je pouvais voir sa maison natale, une plaque l'indiquant et un bas-relief le représentant.

Cette deuxième photo, prise par un élève, sans doute en 1956-57, est de qualité moyenne, mais de contenu intéressant. Elle restitue l'ambiance de la cour d'honneur du Musée un peu avant l'entrée en classe. Elle donne l'impression d'un film dont on aurait brusquement arrêté le défilement.

À gauche, près de la conciergerie, un groupe de professeurs devise. On peut imaginer la conversation :

"Hier, mon épouse et moi, sommes allés au Palace. Vous avez vu Guerre et Paix ?"

Ou bien : " Que pensez-vous de la 3^{ème} M ? Je trouve le niveau ... "

Ou tout bêtement : " Frisquet ce matin, n'est-ce-pas ?"

À gauche, on reconnaît le censeur Deschamps dit "Lapinos" qui marche vers le bâtiment principal en devisant avec un monsieur coiffé d'un chapeau, je crois reconnaître Le Junter dit "Crâne d'œuf", le prof de maths. Près du marronnier de droite, de jeunes élèves semblent jouer. Plus à droite, un groupe comprenant une ou deux filles (classes terminales donc) en grande discussion.

À gauche, un élève, cartable au bout du bras, va rejoindre ses camarades plus à droite. Il paraît arrêté dans son élan.

Un peu partout dans la cour, des groupes discutent.

Près du marronnier de gauche et assis au bord du bassin, plusieurs élèves, cahiers ou livres à la main, se livrent aux dernières révisions avant une éventuelle interrogation ou une composition trimestrielle. Les arbres étant couverts de feuilles et les vêtements portés, de demi-saison, on peut supposer que nous sommes au début de l'automne.



Nous pénétrons dans le hall d'accueil. Face à nous, une cage de verre, à gauche, un couloir et à quelques mètres, un portique électromagnétique et deux gardiens. Nous nous avançons et sommes immédiatement stoppés : "Désolé, vous ne pouvez pas entrer !"

"Mais vous savez, c'était notre Lycée, il y a plus de cinquante ans et nous voulons juste jeter un coup d'œil"

"Peut-être ? Mais on ne peut entrer que pour assister à une audience ou bien à l'occasion de la Journée du Patrimoine. Désolé".

"Là-bas, au bout du couloir, Monsieur, il y a une rotonde, d'ici, je reconnais la mosaïque du sol" dis-je.

"Oui je sais, je connais, je connais" me répond l'un des deux hommes.

Il connaît, comment ça, il connaît ... ! Mais pas du tout ! Il ne peut pas la connaître notre rotonde, notre statue, énorme reproduction de plâtre posée sur un, encore plus énorme, plan incliné en bois, le tout occupant plus de la moitié de la pièce. (Que représentait cette statue ? Nous ne nous souvenons absolument plus !). Un ensemble derrière lequel nous rangions nos cartons à dessin, et qui nous servait aussi de vestiaire, avant de partir, en rang par deux, pour notre cher Pré à l'Âne, minuscule stade situé entre Nièvre et Loire. Mais bien sûr que non, il ne connaît pas !

Je tente de regarder par la fenêtre à droite de la cage de verre et qui doit donner sur la petite cour dont j'ai le souvenir. Une dame, que nous n'avions pas vue, sort de la cage de verre... " Non non, Monsieur, vous ne pouvez pas !"

Nous sommes très très déçus, nous tentons à nouveau d'expliquer : le Lycée, les souvenirs...

Nos visages expriment-ils tant de déception ? Brusquement, la dame prend un trousseau de clefs et dit : "Bon allez venez !". Nous nous regardons surpris... nous confondons en remerciements. "Vraiment Madame, c'est trop aimable, merci, merci beaucoup !"

Nous passons devant les gardiens, les gratifions d'un " Pardon Messieurs" un peu goguenard et, nous retrouvons dans la fameuse rotonde.

Magnifique ! Tout est rénové, propre, les petits balcons qui la dominent depuis le palier du premier étage ont été superbement restaurés. La pièce est devenue l'antichambre de la salle d'audience voisine. Des bancs suivent l'arrondi du mur. On peut imaginer, les jours d'audience, que s'y assoient des prévenus pâles et angoissés, des avocats chuchotant à l'oreille de leurs clients, les grandes lignes de leur plaidoirie.

Nous entrons dans la salle d'audience.

C'était notre salle de dessin ! Peu éclairée (un comble !), ses fenêtres donnaient sur la petite cour, celle du bloc sanitaire. Les chevalets étaient métalliques, lestés de pieds très lourds qui les rendaient difficiles à déplacer. La salle était voûtée, sans que j'en aie un souvenir précis. C'est de là que le censeur Besnard, quand elle n'était pas occupée, guettait ses proies, en l'occurrence, les élèves qui se cachaient pour fumer, dans la petite cour, derrière les toilettes.

Là aussi, tout a été ravalé, rénové, les voûtes sont mises en valeur et il semble que les fenêtres de gauche étaient, à l'époque lycéenne, occultées car la luminosité est, maintenant, exceptionnelle.

Nous traversons à nouveau la Rotonde. La mosaïque est toujours là, intacte, polie par le passage des semelles de cuir ou de caoutchouc, après quatorze ans de galoches et de brodequins cloutés. De l'autre côté du couloir, nous entrons dans une vaste salle, éclairée par trois fenêtres qui donnent sur la cour d'honneur, c'est une salle d'attente pour le public. Des tableaux avec indications des audiences et diverses informations en couvrent les murs. Une porte à chaque extrémité. Au fond, une immense cheminée de pierre.

La salle 2 était une salle d'étude qui pouvait accueillir une cinquantaine d'élèves. Le mur du fond était en partie couvert de casiers individuels fermés par des cadenas et dans lesquels nous rangions bouquins et cahiers. Ils devaient couvrir la cheminée de pierre car nous n'avons aucun souvenir de celle-ci. La dernière année, en Math Elem, 45 élèves, c'était là que nous suivions les cours de Mr Pigeau, professeur de mathématiques. L'anecdote du vélo de Coppens chevauché par trois élèves et traversant la salle d'étude, c'était là aussi...

Sortant de la salle 2, nous nous retrouvons au pied de l'escalier d'honneur, celui qui menait aux salles du premier étage. Le buste de bronze de Frédéric Blandin n'est plus là. Frédéric aurait-il à nouveau disparu ? (Histoire du Lycée de Jean Bugarel, récit de Pierre Vaudiau). Non ! Nous constaterons, le lendemain, qu'il est maintenant installé dans les jardins du nouveau Musée de la Faïence.

L'escalier d'honneur nous permettait de rejoindre les salles du premier étage, tout particulièrement les salles 14, 15 et 16 vouées à l'histoire et la géographie, domaines de Boichard, Braque, Weber, les piliers, puis Perdrix et André.

Sur le palier du premier, nous étions priés "de garder le silence" devant le bureau de Mr Demuth, le proviseur. L'épaisse porte capitonnée devait, de toute façon, l'isoler de tout bruit extérieur. Rares étaient ceux qui la franchissaient, à l'exception des lauréats des "félicitations trimestrielles" et des élèves passibles du conseil de discipline pour incartades graves.

Le proviseur, un homme de forte corpulence, surnommé le « Pachy » par certains profs passait des journées entières dans son antre et quand il en sortait, il avait toujours, à la main, une serviette de cuir dont nous nous demandions souvent ce qu'elle pouvait contenir. Emmenait-il des "devoirs à faire à la maison" ? Il parlait assez peu et d'une petite voix qui n'était pas en rapport avec son physique.

Au pied de l'escalier d'honneur, une porte que nous connaissions bien, celle de la salle 1. Visiblement, notre hôte n'en avait pas la clef et ne nous dit pas ce qui se cachait derrière.

La salle 1 était, sans aucun doute, la plus petite des salles de cours. Les classes de Philo dont les effectifs dépassaient rarement vingt élèves y suivaient les cours de ... philo.

Quand il y avait un candidat au Concours Général, il "phosphorait" en salle 1 et, visages collés aux carreaux, nous essayions de l'apercevoir depuis la cour ; ce qui était formellement interdit.

C'est en salle 1 qu'en sixième ou cinquième, nous suivions les cours de musique de M^{elle} Lagrue.

M^{elle} Lagrue était aveugle ; Madame Médard, sa sœur, était simplement accompagnatrice et remplaçait sa vision perdue. À mon entrée en 6^{ème} j'avais été très impressionné par cette dame qui, au bout de trois cours, était capable de situer les élèves, simplement en reconnaissant leurs voix. « Maerten taisez-vous ! » Et c'était bien lui qui bavardait ! J'appris plus tard que quand on perdait un des cinq sens, les quatre autres étaient hyper-développés. Nous nous souvenons de ces deux grosses dames bras dessus bras dessous qui traversaient la cour en balançant de droite à gauche. Nous nous souvenons, quand M^{elle} Lagrue criait : « Faites les taire madame Médard », quand la même, son regard éteint dirigé vers le ciel, attitude typique des aveugles, maltraitait les touches de son guide-chant alors que Madame Médard tel un laborieux Shadok, pompait, pompait ... !

"Je vais maintenant vous montrer la grande salle d'audience" nous indique notre guide.

Près de l'escalier, avant d'y pénétrer, je reconnais le mur où étaient affichés, chaque fin de trimestres, les noms des lauréats du "Tableau d'Honneur". On pouvait obtenir le "Tableau d'Honneur" simple, le "Tableau d'Honneur avec encouragements" ou le "Tableau d'Honneur avec félicitations" et dans ce dernier cas, recevoir du Proviseur Demuth, un mini diplôme.

Jean me dit ne plus se souvenir... Non non, pas lui !

Immense salle d'audience ! Équipée de confortables fauteuils, manifestement assez récente. Nous ne nous souvenons pas d'en avoir connu de telles dimensions, avant de nous rendre compte qu'elle couvre trois salles dont on a abattu les cloisons. Nous reconnaissons

alors les grandes baies vitrées de la cour de récréation. Mais oui ! le labo et les salles de sciences (Sciences Naturelles et Physiques) !

La salle de Sciences Naturelles était le domaine de Pâquet, inamovible prof de cette matière et que tout élève du bahut a connu. Nous nous souvenons des séquences de dissection, celle de la grenouille, de l'œil de bœuf, cette dernière suivie de la traditionnelle bagarre, à coups de cristallins gluants que nous projetions d'un pincement entre pouce et index.

Sochet officiait dans la deuxième salle, celle de Physique et Chimie. On y suivait les cours et les TP et ces derniers se passaient dans le calme, il n'était pas question de chahuts avec Sochet. Ceux-ci étaient réservés à l'autre prof de physique qui manquait manifestement d'autorité. De ce dernier, nous n'eûmes pas l'occasion de suivre les cours. Il se maria avec la secrétaire du censeur et demanda sa mutation avant que nous ne débutions cette matière. Il fut alors remplacé par un jeune agrégé, Reverchon.

"M'sieur Moreau", ainsi que le nommait Sochet, était en charge de la troisième salle, le labo.

Étagères couvertes de bocaux, certains remplis de formol dans lequel étaient conservés, crapauds, lézards ou serpents. Éprouvettes, becs Bunzen, lanternes plus ou moins magiques, systèmes de lentilles, générateurs, résistances, potentiomètres. Tout était parfaitement géré, rangé et répertorié par "M'sieur Moreau".

Il y avait aussi Oscar, le squelette, normalement accroché à sa potence mais que des passants retrouvèrent, un jour, au petit matin, accoudé au parapet du pont de chemin de fer de la route de Fourchambault (Histoire du Lycée de Jean Bugarel).

Les souvenirs se bousculent un peu, au moment de regagner le hall d'accueil, de remercier et de prendre congé de notre sympathique hôte ... et des deux gardiens.

Nous quittons la cour d'honneur, un petit pincement au cœur.

Danièle veut nous faire croire que ce qui nous reste de pouvoir de séduction, à Jean et moi, a été d'une grande efficacité auprès de cette dame. En fait, nous pensons, tous les trois, qu'elle a surtout été émue par notre déception devant son refus initial.

Nous partons pour le rendez-vous suivant...



Témoignage de Jean-Claude Martin

1958 - Année importante qui a vu le retour de De Gaulle et tout ce qui s'en est suivi. Mais on en parlait peu, il me semble. Nous vivions le lycée, les amis, la famille, la ville, et cela remplissait bien notre vie. Et puis...et puis : les premiers émois amoureux, parfois deuxièmes ou plus. Bon, c'est de l'histoire ancienne, dit-on, mais chacun sent bien que nos jeunes années ne s'oublient pas, tout avait de l'importance à ce moment-là et on s'en souvient bien, et les psychologues professent même que ça nous a tous et toutes marqués sentimentalement. Oui mais ça on le savait.

Pour nous autres externes mâles, on pensait aux filles et ce ne serait pas délicat de citer toutes celles qui étaient en mathém cette année-là avec nous, on risque d'en oublier et de faire des commentaires machistes (ça n'existait pas, mais maintenant oui), alors pensons à celles qui nous marquaient en ville ; les chouquettes (qui habitaient à 50 m d'ici), les filles Bourgeois (aussi à 50 m d'ici et qui ont rejoint les redoublants l'année suivante) la ribambelle des filles Simonnot, des filles Millérioux (et là évidemment je connais bien !)

Evidemment ce sont des personnages qui ont frappé notre imagination à l'époque et on peut encore les citer, c'est dire ! Ah ces années de nos 16-18 ans ! Mais je m'égare.

Les filles de la classe évidemment regardaient et pensaient aux garçons comme nous aux filles, mais en ce temps-là on ne le savait pas trop- en tout cas pas moi- elles en parlaient entre elles mais pas avec nous. C'était le règne du non-dit. Ah nous avons vu que les choses ont bien changé avec nos enfants et surtout nos petits enfants (car il me semble que nous en sommes tous bien pourvus !) Quand on pense que les parents modernes acceptent que leur progéniture reçoive leur petit(e) ami(e) dans leur chambre ! Pas la chambre des parents, non quand même, mais la chambre de gamins ! Il paraît que ça leur cause des problèmes d'éducation de leur progéniture ! J'imagine.

Moi j'imagine la réaction de mon père devant une telle situation à cette époque-là, mais une telle situation était de toute façon impensable.

Mais arrêtons les souvenirs sentimentaux, il y avait les études quand même ! À 16 ans j'étais trop jeune pour le bac, la preuve je ne l'ai pas eu cette année-là. Et pourtant il fallait tout faire pour réussir ce bac, bosser. Et au milieu de tout ça, nous nous en souvenons tous, ce fut une bataille perdue d'avance pour tous et toutes, il fallait lutter pour non pas battre, personne ne le pouvait hélas, mais quelque fois dans un sursaut de génie, égaler celui qui nous a tous frappés par son excellence : Frébault ! (on ne se donnait pas du prénom à l'époque !)

Souvenez-vous, il avait 18 ou 20/20 en tout ! Ce qui nous rassure c'est que c'était un très bon, un crack au niveau national puis qu'il a réussi X au premier coup, alors nous autres petits Neversois, on a pu se consoler ultérieurement, Frébault était bien le meilleur. Mais un bon camarade, et crois-le on se souvient tous de toi très très précisément après toutes ces années.

On l'a réussi ce bac en fin de compte, même s'il a fallu s'y reprendre à 2 fois, pour certains.

Et on a eu de ces profs qui marquent ! Boichard l'homme de gauche qui le revendiquait haut et fort : Girerd, prof de philo qui avait ce tic curieux de souffler un coup sec dans son nez, à tel point que je craignais toujours qu'il se mouchât sur mon épaule (vous remarquerez l'imparfait du subjonctif qu'on apprenait encore mais qui ne se dit plus depuis au moins Villon). Mais je suis mauvaise langue pour Girer. Les dissertes on les écrivait à la main, toutes ces pages, parce qu'on ne pouvait pas se contenter d'une demi page en philo ! et aujourd'hui ce malheureux papier a été fait à l'ordinateur, mais on ne nous a jamais appris à dactylographier.

Et puis ce Bourrin, qui n'était pas un mauvais cheval, et qui employait le nom de ce pauvre animal en insulte contre vous ! Si ça se trouve il ne savait même pas monter à cheval. Souvenez-vous aussi des diapos de son voyage aux USA qui l'avait enthousiasmé malgré les fautes d'anglais qu'il y avait relevées. On ne s'était pas endormi pendant sa présentation de diapos comme on le ferait en famille.

Le prof de maths, je ne m'en souviens même plus car auparavant nous avons souffert de Crâne et ses figures illisibles et l'année suivante compati aux difficultés de la jeune prof de 23 ans face aux énergumènes de 18 ans. Il s'en trouvera pour nous parler de ce prof de maths.

Et tous les autres : Chiron en allemand, proie de jeux de mot facile, Sochet redoutable et redouté. Melle Chaulet timide dans son labo. Borrueel en gym, alors là aussi attention pas de chahut sinon on recevait encore des baffes si on l'énervait trop ou si on faisait le malin, c'est dire. Mais notre respect pour lui s'en est trouvé accru quand nous avons appris qu'il était aussi prof de maths !

Tout cela concernait le Banlay, mais auparavant j'avais personnellement passé les 3^{ème} et 2^{nde} au Musée et en internat au petit lycée ; je me souviens surtout de l'hiver de 1956 où 4 fois par jour nous devions aller de l'externat à l'internat emmitoufflés comme nous pouvions. Mais ces pérégrinations quotidiennes me ramènent à l'esprit que nos rangs croisaient les rangs des filles à midi lorsque nous nous rendions à nos réfectoires respectifs. Eh oui encore une fois, à cet âge-là, les filles si lointaines nous faisaient espérer croiser toutes ces belles internes, qui, je l'ai su après, espéraient tout autant croiser les garçons. Après tout, nous vivions tous et toutes dans un même environnement neversois et parfois nivernais, qui pouvaient nous laisser espérer des rencontres extérieures futures.

Relisant les archives sur la discipline, cela m'a remis en mémoire la fugue à Paris que j'avais faite un weekend de 1956, avec mon bon copain Bellocq qui avait de la famille en banlieue. Etant donné la durée des trajets, nous n'avons pas vu grand-chose de Paris, mais ma famille a appris qu'au lieu de rentrer chez moi à Clamecy j'étais parti en fugue ; cela m'a valu une énorme baffe de mon père le lundi matin quand il est venu tout spécialement ; à 15 ans, ça fait drôle, mais je l'ai vu particulièrement furieux, et je crois que il y a eu sanction, mais que mon père a bien souligné aux autorités du Lycée, leur responsabilité pénale. Je ne me souviens pas de la sanction, mais je me souviens bien du Conseil de discipline.

Il y eut aussi en juin 56 une fugue en bande de l'internat et nous allâmes à Sermoise au domicile de la petite amie d'un des nôtres. Tout se passa honorablement ! Et je me souviens surtout du retour à 3h30 du matin, arrivant sur le pont de Loire et regardant le lever du soleil, admirant les couleurs de l'horizon et me demandant si ce fameux bleu de Nevers n'était pas là, au lever du soleil ! Le retour au dortoir ne fut pas glorieux car je n'arrivais plus à grimper le long du pilier en ciment, il fallut me pousser vigoureusement dans l'arrière train pour me rétablir sur le toit de la véranda et rejoindre mon lit.

Et puis la vie nous a tous catapultés dans tous les sens, dans tous les pays, dans toutes les professions ! Et qui osera dire que la Nièvre c'est perdu, c'est loin, c'est une terre de résidences secondaires (mais ça c'est dans le Morvan de toutes façons !) Nevers nous a bien réussis, tous autant que nous sommes et je suis sûr que vous partagerez avec moi notre reconnaissance pour cette belle ville et les années heureuses-mais oui relativement quand même !- que nous y avons vécues. De toute façon, on ne connaissait pas grand-chose d'autre !

Nevers est resté une ville magnifique, nous l'avons encore vu ce jour et ça fait du bien de revoir tout ça, moins le Banlay certes, que le musée et le petit lycée et le collège de filles.

55 ans depuis notre classe ; dire que nous avons tous dépassé cet âge de petits jeunes (vu par nous-mêmes), mais je regarde autour de moi et je n'oserai pas dire que nous sommes tous restés jeunes, ça ferait tarte à la crème et on ne nous croirait pas, vous ne le croiriez pas ! mais nous sommes restés nous-mêmes et je pense heureux de vivre nos années présentes, elles offrent des plaisirs, des satisfactions, des regrets parfois, un peu de mélancolie et de nostalgie pour tout ce que dont rêvions et n'avons pas pu accomplir. Des erreurs aussi-bien faites celles-là ! Enfin il y a aussi des petits et gros bobos, des soucis, des problèmes, mais bon !

Il faut vivre et continuer aujourd'hui dans le souvenir et demain retour. Voilà

Ces pensées fortes, c'est tout ce qu'il me reste de notre enseignement philosophique !

Souvenirs du lycée de Nevers (extraits)

Maurice Chrétien

Lyon le 27 septembre 2013

En raison du bombardement de 1944, le lycée avait été transféré dans les anciens bâtiments de l'évêché, près de la cathédrale. La superbe grille ornée des armoiries de l'évêque de Nevers faisait illusion un instant, mais les bâtiments eux-mêmes étaient de taille modeste, adaptés, il est vrai, au petit nombre d'élèves. Nous faisons partie des classes creuses d'avant le baby-boom et l'éducation de masse, représentée par le collège unique. Ainsi, dans cette capitale du Nivernais il n'y avait que deux classes de sixième, la mienne, classique, et l'autre moderne. Le midi, nous devions traverser le centre-ville, en rangs deux par deux, pour nous rendre au Petit Lycée, dont les restes du bombardement de 1944 logeaient l'internat et le réfectoire.

Les élèves

Je me suis senti rapidement à l'aise au lycée car l'ambiance dans ma classe était bonne. Nous avons des origines sociales différentes : fils de notables et de commerçants de Nevers, de cadres des usines métallurgiques de Guérigny et d'Imphy, enfants de fermiers et d'éleveurs du Nivernais ou d'enseignants. J'étais un des très rares élèves issus de la classe ouvrière, mais ce n'est que plus tard, à l'adolescence que je souffrirais d'être moins bien habillé que la plupart de mes camarades, d'avoir moins d'argent de poche. La hiérarchie entre nous n'était pas sociale mais intellectuelle, car nos professeurs, imprégnés d'élitisme républicain, nous avaient communiqué leurs valeurs. Un élève intelligent et travailleur n'était pas ridiculisé par les autres élèves comme ce serait plus tard le cas, mais regardé avec une certaine admiration, à condition, bien sûr, de ne pas faire preuve d'arrogance.

Parmi les internes, originaires pour la plupart de la campagne nivernaise ou du Morvan, le plus remarquable était sans conteste Jean Frébault. Lorsqu'on lui demandait son nom il répondait, en roulant les r comme un escargot de Bourgogne : « Je m'appelle Jean Frébault et je viens de Rouy. » Rira bien qui rira le dernier. Ceux d'entre nous qui se moquèrent de son accent ne le firent pas longtemps, car Jean Frébault se révéla vite comme le plus intelligent d'entre nous ainsi que le meilleur garçon du monde, doué d'une autorité naturelle qui le fit élire rapidement chef de classe. Ce fils d'instituteurs devait plus tard entrer à l'Ecole polytechnique et faire une brillante carrière d'urbaniste à Toulouse, à Lyon et finalement au ministère de l'Équipement à Paris, dont il devint le directeur national de l'Urbanisme et de l'Architecture. Nano, comme nous l'appelons, sa femme Danièle, Claudine et moi, est mon ami depuis cette époque. Lorsque j'assiste à une séance plénière du Conseil de Développement du Grand Lyon, dont je suis membre et qu'il préside, l'image du garçon de onze ans, avec son béret et sa blouse grise d'écolier, vient parfois se superposer à celle de l'homme vêtu d'un élégant costume noir, assis au bureau du président. La tête paraît moins grosse, car son corps s'est étoffé et a même pris des rondeurs sénatoriales, les pommettes, quasi asiatiques, sont désormais moins saillantes, l'accent bourguignon a disparu, mais l'intelligence, la simplicité et le sens du collectif restent les mêmes. Fidèle à ses racines nivernaises, il participe aux activités du foyer rural de Rouy, fondé par son père dans les années 30, et a contribué en 2012 à une monographie sur son village natal.

Les années suivantes amenèrent de nouveaux copains de classe : Jacques Danton, Charles Mangier et Rémy Pautrat. Le père de Jacques, M. Louis Danton, a joué un rôle décisif dans ma vie. Chef d'équipe puis contremaître de mon père à la SNCF, c'est lui qui a conseillé à mes parents de m'orienter vers le lycée au lieu du CMT, vers les études classiques puis la khâgne. Très bon joueur de foot, Jacques faisait partie de l'équipe du lycée, dont la star était un de ses copains de Marzy, Jean-Louis Clavier, fils d'un de mes instituteurs de Vauzelles.

Egalement fils de cheminot, Charles Mangier, arrivait d'Ambérieu en Bugey, dont il avait pris l'accent, et habitait aux Montôts. Devenus adolescents, nous échangeons des confidences sur nos amours avec des filles du collège que nous voyions de loin et qui ne se doutaient pas de nos sentiments. Le hobby de Charles était la pêche, école de patience et de sagesse à laquelle je n'ai jamais pu m'inscrire, tant j'étais remuant. Charles choisira plus tard la profession de vétérinaire, qu'il exercera à la campagne dans diverses régions, avant de revenir dans la Nièvre, à Luzy. Je l'imagine au bord de l'eau, en compagnie de ses petits-enfants qu'il a évidemment initiés à son sport favori.

Rémy Pautrat était également devenu l'un de mes meilleurs copains de lycée. Nous passions des heures dans sa petite maison de la rue des Perrières à Nevers, à écouter de la musique pop sur son Teppaz. Rémy était un garçon original qui rêvait de devenir pilote d'avion. Il portait toujours un costume sombre, une cravate noire sur sa chemise blanche, et aimait à arborer une casquette d'aviateur. Il admirait les pilotes américains de la base de l'OTAN à Châteauroux et parlait anglais dès qu'il le pouvait. Je me souviens d'un voyage en train que nous avons fait tous les deux de Nevers à Paris (nous devions avoir quinze /seize ans), au cours duquel nous nous faisons passer pour des Américains, en parlant anglais chaque fois que des voyageurs pénétraient dans le compartiment

Bien des années plus tard, je découvris une photo de Rémy dans un article du Journal du Centre. Il était vêtu du même type de costume sombre que dans sa jeunesse, avec chemise blanche et cravate noire, et portait une casquette sur la tête, mais ce n'était pas celle de pilote mais du préfet de région qu'il était devenu. J'eus de ses nouvelles une autre fois, dans un article de Civic, la revue de la Police nationale, qui lui était consacré comme préfet-référent.

Parmi les élèves se trouvaient plusieurs Africains appartenant à des familles de notables de leur pays. Les plus remarquables étaient les trois frères Houfouet-Boigny, dont le père deviendrait plus tard le premier président de la Côte d'Ivoire indépendante. Pourquoi leur père avait-il choisi le modeste lycée de Nevers au détriment d'un grand établissement parisien ? Je suppose qu'il voulait les mettre à l'abri des tentations de la capitale. Toujours tirés à quatre épingles, en complet bien coupé et cravate, les trois frères étaient réservés mais pas hautains, et leurs camarades de classe les appréciaient. Plusieurs d'entre eux, impressionnés par le statut social de leur famille, les imitaient. Un certain T., par exemple, les fréquentait assidument et s'était mis à parler comme eux, avec les mêmes intonations.

A la récréation, tous les élèves se retrouvaient dans la cour, ce qui n'allait pas sans bousculades et heurts, en particulier avec les élèves de cinquième. Ils ne nous brimaient pas mais nous traitaient de haut. Contrairement à notre sixième, où les différences de classe sociale étaient peu sensibles, le cinquième comportait un nombre important de fils de notables de Nevers, plutôt snob, qui donnaient le ton à leur classe. Leur morgue n'allait pas diminuer, bien au contraire, avec l'adolescence, où l'apparence prend une telle importance, ainsi que les moyens de la soutenir

Les profs

De tous mes professeurs de sixième, j'en retiendrai trois, pour des raisons différents : M. Ennuyer, M. Havoué et M. D.

M. Ennuyer, professeur de lettres classiques, avait la rude tâche de nous faire apprendre les déclinaisons (rosa, rasa, rosam, chantées plus tard par Jacques Brel), ainsi que les conjugaisons latines. Une fois les bases acquises, nous traduisions non seulement de petites versions latines, mais, inimaginable aujourd'hui, des thèmes latins, qu'il concevait puis écrivait patiemment sur le tableau, car la photocopieuse n'avait pas encore fait son apparition. On aurait pu entendre les mouches voler lorsqu'il rendait les devoirs, et, à plus forte raison, les compositions. M. Ennuyer est mort dans la quarantaine, alors que j'étais encore au lycée, mais je revois encore sa longue silhouette élégante et je mesure tout ce que je dois à cet enseignant exigeant mais respecté qui se donnait à fond à ses élèves.

Ancien militaire, M. D. enseignait l'éducation physique comme s'il s'agissait d'un exercice s'adressant à des recrues de l'armée. Droit comme un i, raide comme la justice (les clichés lui conviennent bien), il ne supportait aucun débordement de la part d'enfants comme moi qui avaient besoin d'un exutoire à notre vitalité de jeunes chiens. Je détestais les mouvements stéréotypés de la gymnastique, et préférais la course à pied et, évidemment, taper dans un ballon. En conséquence, mes notes d'éducation physique étaient régulièrement médiocres, à l'image de mes sentiments pour M. D.

Il y eut un temps au lycée où je ne détestais pas les maths. M. Havoué, qui enseignait cette discipline en sixième et en cinquième, était la crème des hommes. Attentif envers chacun d'entre nous, généreux et indulgent, cet ancien instituteur avait l'amour des enfants et de son métier. Il était aussi souriant que sa discipline était rébarbative, et nous avions tous envie de lui faire plaisir. J'y réussis assez bien la première année, car le programme était dans la continuité de l'enseignement primaire, mais, lorsqu'en en cinquième il fallut aborder l'algèbre et la géométrie, je perdis rapidement pied, malgré tous mes efforts pour ne pas décevoir mon maître. Tandis que Jean Frébault s'épanouissait au soleil de l'algèbre et de la géométrie, je dépérissais comme une plante en pot à l'ombre d'un mur. En quatrième j'avais décroché, et ma dégringolade en maths continua jusqu'au premier bac'. Par bonheur, elles ne figuraient pas au programme de la classe de philosophie.

En quatrième, année du choix d'une seconde langue, je commençai l'étude du grec. Nous n'étions que trois à suivre les cours de M. Gama, le bien nommé, qui enseignait également le français et le latin. C'était un petit homme d'une quarantaine d'années, presque chauve, dont les cours étaient animés par son humour drôle et vachard. Passionné par la mythologie grecque, je me plongeai avec plaisir dans l'étude de la langue. M. Gama était un très bon prof et ses cours, de vrais cours particuliers puisque nous n'étions que trois élèves, permettaient de progresser rapidement. Pouvoir lire dans le texte original, comme nous le faisons, des passages de l'Odyssée tels que la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa, était un vrai privilège. J'ai oublié les finesses de la grammaire mais il me reste aujourd'hui (2013) un amour de la culture grecque, dont le résultat est le recueil de poèmes intitulé *Nostos*, (Retour), que j'ai publié fin 2012, avec l'aide de mon fils Fabrice, éditeur. Dans la préface, je ne manque pas de rendre hommage à l'influence de mon maître, M. Gama.

Plusieurs profs du lycée avaient un surnom : Crâne d'œuf pour M. Le Junter, qui enseignait les maths, Guéné pour M. Braque, le géographe, Petit-Suisse pour son collègue M. André, Tony pour M. Boruel, prof de gymnastique et Pétof, pour M. P., enseignant de lettres classiques en troisième. Pétof, comme son surnom l'indique, postillonnait, si bien que les élèves évitaient soigneusement de s'asseoir aux deux premiers rangs. Difficile à faire pendant les cours de grec où nous n'étions que trois ! Nous pouvions tenter de nous protéger du mitraillage de la salive de Pétof en repoussant notre chaise le plus loin possible en arrière de la table, au prix de contorsions douloureuses pour pouvoir écrire, mais l'encre de nos livres et de nos cahiers bavait sur la blancheur de la page. Heureusement pour les générations suivantes, Pétof, déjà âgé, devait prendre sa retraite peu de temps après.

Dans l'ensemble, nous avons de bons profs, compétents et motivés. Tous les élèves n'appréciaient pas le dandysme de Jacques Michel-Bourrin, mais j'étais sensible à ses incursions, loin de la grammaire et du lexique, dans la littérature anglo-saxonne, à ses digressions sur de grands auteurs, évidemment inconnus de nous, comme Faulkner. Bourrin déposait alors le masque du cynique revenu de tout pour révéler sa culture et sa sensibilité.

M. Boichard occupe une place particulière dans mes souvenirs, non seulement parce qu'il nous enseigna l'histoire-géographie plusieurs années de suite, mais parce que cet homme de gauche se faisait une idée très élevée de la mission sociale de l'Education nationale. Son tempérament exigeant cachait une authentique bienveillance, à laquelle, fils de prolo, j'étais particulièrement sensible. Il ne manifestait aucune préférence entre ses élèves, mais je sentais qu'il attendait beaucoup de moi, ce qui, aurait pu m'inhiber, mais au contraire, me motivait. Je ne suis pas devenu professeur d'histoire, malgré ma passion pour cette discipline,

encouragée par M. Boichard, mais j'ai opéré une synthèse entre l'histoire et l'anglais, en choisissant la civilisation britannique et plus spécialement l'histoire des idées.

Deux jeunes agrégés d'anglais firent un passage remarqué au lycée de Nevers, avant d'être nommés à l'université : Claude Bertrand et Jean-Claude Sallé. Une école primaire de Nevers, fréquentée plus tard par Claudine, porte le nom de la mère de M. Sallé, résistante qui paya de sa vie son engagement. Je devais retrouver mon professeur de Nevers à la Faculté des lettres de Dijon, d'abord en licence puis en agrégation.

Distribution des prix

A la fin de chaque année scolaire avait lieu au cinéma Le Palace une cérémonie de remise des prix, tradition qui a disparu. La cérémonie s'ouvrait par un discours fait par un professeur, de préférence jeune, puis on appelait les lauréats par classe et par discipline. Intimidé l'élève montait sur l'estrade occupée par les officiels. Pour la majorité des prix, pas de problème, tu fonçais sur l'estrade, on te les donnait sans commentaire, puis tu redescendais aussi vite que tu étais monté. Les prix spéciaux, accordés par l'Association des anciens élèves ou le Secrétariat d'Etat à la jeunesse et aux sports, etc. faisaient l'objet d'une annonce solennelle, alors tous les regards étaient fixés sur toi quand tu te présentais sur l'estrade. La personne qui te remettait le prix, souvent un vieux monsieur antique et solennel, non seulement te félicitait mais encore s'attendait à ce que tu répondes aux questions qu'il te posait. Tu sentais tous les regards tournés vers toi et tu ne pouvais que bredouiller quelques mots.

Les discours étaient pour nous un véritable pensum, mais comme on les avait placés avant la remise des prix, il fallait prendre son mal en patience. Le seul dont je me souviens vraiment fut prononcé par un de mes professeurs d'anglais, Jacques Michel-Bourrin. Plutôt que de débiter des généralités sur les bienfaits de l'éducation, Bourrin, comme nous l'appelions improprement, nous parla de Thomas Edward Lawrence, plus connu sous le nom de Lawrence d'Arabie. Près de soixante ans après, je me souviens, sinon des paroles exactes mais de l'émotion qu'elles provoquèrent en moi. Certes il y entrait une grande part de romantisme adolescent, mais ce jour-là mon professeur sema une graine qui devait germer plusieurs années plus tard en maîtrise d'anglais, puisque je consacrerai mon mémoire à Lawrence, soutenu en Sorbonne sous le titre : « T.E. Lawrence : Art and Personality in The Seven Pillars of Wisdom. ».

Le Brevet

A la fin de la classe de troisième, il nous fallait affronter un rite initiatique, le Brevet, appelé maintenant « des collèges ». En ce temps-là, une petite partie de la population française détenait des diplômes, et le Brevet jouissait d'un prestige qu'il a perdu depuis. On pouvait arrêter là ses études car il permettait d'accéder à un certain nombre de postes de la fonction publique, d'où son importance. En conséquence, je sautai de joie lorsque j'appris que j'étais reçu. Je me souviens avoir passé l'après-midi de ce jour mémorable avec mes copains sous le pont de Plagny, près de Nevers, à plonger et nager dans le canal, dans des éclabousses de plaisir. On peut imaginer la joie et la fierté de mes parents à l'annonce des résultats, et leur soulagement à l'idée que j'avais une chance d'échapper à leur condition ouvrière.

On m'avait promis un vélo neuf en cas de réussite. Chose promise, chose due, le vélo arriva tout droit de la Manufacture d'Armes et de Cycles de Saint-Etienne. Il était bleu, avec des garde-boue et un porte-bagage chromés et des pneus blancs demi-ballon. Du solide plutôt que du léger, car, en ce temps d'avant les VTT, le vélo de ville devait affronter tous les terrains et toutes les situations. Il servait de camionnette pour les commissions, de véhicule bi-et même triplace, en cas de besoin. Certes je le bichonnais, astiquais les chromes et graissais régulièrement la chaîne, mais je ne lui épargnais pas les tours dans les trous de bombes près du dépôt, ni les randonnées sur les sentiers boueux du Bois de la Brosse. Sinon increvable, du

moins infatigable, il m'accompagna pendant toute mon adolescence et ma jeunesse, et je n'ai aucun souvenir de sa fin, comme s'il était éternel.

La classe de philosophie

Nous étions une vingtaine en classe de philosophie, les gros bataillons se trouvant en sciences expérimentales (sciences ex') et en mathématiques élémentaires (maths' élem') qui, contrairement à nous, étaient des classes mixtes. Sciences ex' récupérait les élèves de l'École Normale d'instituteurs, donc de nombreuses filles. J'ai immédiatement aimé le professeur de philo, M. Girer. L'horaire était lourd, mais je garde un très bon souvenir des cours dispensés dans la petite salle du rez-de-chaussée, à gauche de l'entrée principale du bâtiment. Nous n'occupions que deux rangées de tables, face au bureau de M. Girer, qui n'était pas installé sur une estrade mais à notre niveau. Cette proximité favorisait les échanges entre professeur et élèves, d'autant que M. Girer ne nous assénait pas des vérités définitives du haut de son savoir, mais favorisait le dialogue. Sa méthode socratique lui permettait de tirer le meilleur de ses élèves, en nous obligeant à réfléchir par nous-mêmes

A 16 ans, je manquais incontestablement de maturité pour une discipline de réflexion comme la philosophie. Plus âgés que moi, les autres élèves disposaient des bases qui me faisaient défaut. Les débuts furent difficiles, malgré ma bonne volonté, et la première dissertation marqua le commencement d'une longue série de notes médiocres. Le sujet, que je cite évidemment de mémoire, nous plongea tous dans la perplexité : « Un système philosophique n'est ni plus ni moins utile qu'une suite en ré mineur » (Paul Valéry, je crois). Déboussolé, à la recherche de repères, je me suis précipité à la bibliothèque municipale pour trouver une définition de « système philosophique », puis des informations sur « suite en ré mineur », afin d'établir un lien entre les deux. Je manquai évidemment l'essentiel, comme me le fit remarquer gentiment M. Girer.

L'écrit du bac comportait, outre la philo, dotée d'un très fort coefficient, une épreuve de physique et une autre matière que j'ai oubliée (sciences naturelles ?). J'ai donc dû supporter pendant un an des cours de physique. Les mathématiques avaient été remplacées par de la cosmographie, qu'enseignait M. Le Junter, dit « Crâne d'œuf », excellent professeur qui, n'ayant aucune illusion sur notre avenir de matheux, faisait le maximum pour rendre son cours le moins ennuyeux possible.

J'ai deux souvenirs des cours de philo dont je ne suis pas fier. J'ai toujours aimé les couteaux, et j'en avais toujours un dans ma poche de blouse, avec lequel, pendant plusieurs jours, je me suis curé les ongles face à M. Girer. Ce n'était aucunement pour manifester mon manque d'intérêt pour le cours, que j'écoutais avec attention, mais une mauvaise habitude de garçon mal dégrossi. M. Girer, qui devait bouillir depuis un moment, finit par m'interpeler et exiger que je remette mon couteau dans ma poche, puis il reprit calmement son cours. La honte !

Un jour, le professeur nous annonça la visite d'un inspecteur général dans notre classe. Sans nous concerter, nous avons décidé de faire la meilleure impression, afin d'aider notre maître à obtenir une promotion. L'inspecteur, un vieux monsieur plutôt gentil, voulut évidemment nous poser des questions. Comme il appréciait particulièrement Montaigne, M. Girer eut l'idée, théoriquement bonne, de lui suggérer de s'adresser à moi, qui avait étudié le grand auteur en seconde. Je n'avais qu'une maigre connaissance de Montaigne, et je ne pus que bredouiller lorsque l'inspecteur m'interrogea sur l'Apologie de Raimond Sebond. Brave homme, il fit la réponse lui-même, mais j'étais mortifié de n'avoir pas fait honneur à mon professeur et de l'avoir peut-être desservi. M. Girer ne m'en tint pas rigueur et il avait évidemment oublié cet épisode lorsque je le revis à Lyon, plus de quarante ans après.

En effet, Jean et Danièle Frébault avaient organisé une soirée dans leur jardin, où ils avaient invité des anciens élèves du lycée de Nevers, dont Jacques Chaudenson, Jacques et Henriette Danton, ainsi que deux de nos profs : M. Chiron, qui enseignait l'allemand et M. Girer. Mon maître avait connu une brillante carrière, terminée dans un grand lycée lyonnais. Il

n'avait aucun souvenir de moi, ce qui n'est pas étonnant, mais il fut très ému lorsque je lui ai dit combien son enseignement et sa personnalité m'avaient marqué. Quelque temps après, il nous invita à dîner, Claudine et moi, dans son appartement de la Part-Dieu et m'offrit une photo de groupe des profs du lycée de 1957-58. Nous lui envoyâmes ensuite nos vœux à Noël, et dans sa réponse, rédigée d'une écriture de moins en moins ferme, il nous annonça qu'il était gravement malade. Il devait mourir quelques mois plus tard.

A la fin de l'année, je passai le bac philo et quittai Nevers pour le lycée Carnot à Dijon. Entré à l'école à 5ans, j'en suis sorti en 2003, à l'âge de 62 ans, presque une vie.

Lycée de Nevers **Une journée (presqu') ordinaire d'un élève interne** **dans les années 1957-1959.**

Roland Galeste

Uchon le 6 janvier 2014

Il est un peu plus de 6 heures du matin. Dans le dortoir du 1er étage une faible lueur vient de s'allumer derrière les rideaux du box du surveillant. Il domine de quelques marches la triple rangée de lits métalliques peints en gris-blanc où dorment encore à poings fermés la quarantaine d'internes des classes de seconde du lycée.

La silhouette du pion se découpe en ombre chinoise derrière le rideau. On perçoit, quelques raclements de pieds de chaises, des froissements feutrés de vêtements qu'on enfle, quelques chocs assourdis d'objets déplacés sur la table.

A 6h30, une sonnerie grelottante de réveil retentit et aussitôt une lumière crue tombe des plafonniers suivie d'un tonitruant « Debout ! » (Cet ordre présente d'ailleurs plusieurs variantes selon l'individu ou l'humeur du jour !).

Puis, systématiquement, le pion entreprend une tournée générale du dortoir pour réveiller les plus récalcitrants : chaque barre de lit bénéficie d'un grand coup de paume de main.

A regret, chacun s'extirpe de la tiédeur des draps avec force bâillements et étirements. Hirsutes et souvent mal réveillés, en silence, on se dirige vers la sortie du dortoir en traînant les savates. Plusieurs rangées de lavabos s'alignent dans un étroit couloir. Une rapide toilette du visage à l'eau froide nous réveille définitivement, puis on passe au vestiaire pour s'habiller. Le dortoir ne disposant que d'un W.C., une queue s'allonge devant la porte ! On est prié de retenir les envies pressantes.

Georges, mon voisin de lit, levé avant tout le monde et déjà prêt à partir, s'est plongé dans son bouquin d'histoire. Les doigts dans les oreilles pour s'isoler du milieu, il psalmodie la leçon du jour.

A 7 heures on doit se tenir prêt à descendre au réfectoire pour le petit-déjeuner. Quelques-uns, plus rapides, en profitent pour donner un coup de brosse sur les chaussures disposées dans des casiers superposés près de la porte de sortie. Sur signal du pion, la troupe s'engage dans l'escalier en bois.

A l'entrée du réfectoire, quelques élèves se dirigent vers une petite pièce située au fond du couloir. On l'appelle la cordonnerie. Sans doute qu'auparavant on y entreposait les chaussures avant de grimper dans les étages...

Sur des étagères disposées contre le mur, des boîtes de toutes formes et toutes dimensions fermées par des cadenas abritent quelques victuailles permettant d'améliorer l'ordinaire des repas : beurre, confitures, gâteaux secs, pain d'épices...

Chacun regagne ensuite sa place de chaque côté d'une rangée de tables disposées parallèlement au mur du fond. Chaque table comporte 8 places (4 sur chaque longueur). Les places sont choisies par affinités et par ancienneté dès le premier jour de la rentrée, les gros

bras faisant la loi dans l'ordre d'attribution et d'une façon définitive. Si par malchance vous n'étiez pas présents ce jour-là, vous vous retrouvez soit à un bout de table à compléter, séparés des copains de classe, soit à la dernière table incomplète vouée à être remodelée en fonction du nombre de pensionnaires présents. A chaque repas ses occupants seront ainsi répartis entre les premières tables pour combler les vides laissés par les absents. Pour rationaliser le service, il convient en effet qu'un maximum de tables soient complètes. Vous serez ainsi condamnés pendant toute l'année scolaire à un nomadisme forcé de ramasse-miettes.

Petit-déjeuner classique : pain, beurre, confiture.



Après le petit déjeuner on passe à la salle d'étude pour récupérer livres et cahiers entreposés dans des casiers fixés sur 2 murs de la pièce à hauteur de tête.

Il fait encore nuit en ce jour de novembre et on commence à se regrouper devant la porte dérobée de la petite cour intérieure donnant sur la rue des Francs-Bourgeois.

Par groupe d'une quinzaine de rangées de trois élèves accompagné d'un surveillant, l'ensemble des internes va déambuler, à travers Nevers qui s'éveille, jusqu'au « musée Blandin » selon un itinéraire bien défini et immuable d'environ 1 km.

A la sortie de la rue des Francs Bourgeois, la colonne s'engage dans la rue de Remigny. Le rideau de fer du « Bonbons service » est encore abaissé. Avant d'arriver dans la rue des Remparts (rue Bérégovoy à présent) on prend la rue Jean Desveaux (à moins que ce soit la rue Gambetta !).

Les rangs débouchent dans la rue Saint-Martin jusqu'au bas de la place Carnot. Les pigeons de la place sont à peine réveillés... On remonte la rue Sabatier et la masse sombre de la cathédrale se dresse devant nous.

On laisse le palais ducal sur notre gauche en longeant la place de la mairie. Pour contourner la cathédrale et ses échafaudages, on s'engage dans la rue du cloître Saint-Cyr où des équipes d'ouvriers s'affairent déjà sur le chantier de reconstruction : maçons, carriers, sculpteurs, tailleurs de pierre... Après les outrages de la dernière guerre, la restauration de l'édifice est en pleine activité : scies, burins, marteaux attaquent la pierre calcaire. Avec de grands passe-partout, à la manière de bûcherons, les compagnons découpent les blocs de pierre comme des billots de bois.

Par la rue du cloître Saint-Cyr, on va pénétrer dans la petite cour intérieure du musée Frédéric Blandin pour atteindre ensuite, en passant sous un porche, la cour d'honneur. Les potaches se délestent de leurs cartables sur le palier en un amoncellement informe et hétéroclite puis s'éparpillent autour du bassin circulaire. Vide... On ne risque pas de s'y noyer.

Devant la porte d'entrée sur un perron de quelques marches, M. le censeur Deschamps (lapinos pour les élèves) surveille les troupes. Loden marron foncé, cheveux en brosse, lunettes à verre épais, incisives proéminentes, il consulte sa montre. Devant lui, la masse mouvante des élèves se partage en groupes de discussion, puis se dissocie pour se reformer plus loin au gré des sujets et des intérêts personnels. On échange des copies, quelques bouquins. Un journal circule. Les externes arrivent à l'égrenée par la petite porte de la conciergerie pour se dissoudre dans la masse. Ils apportent les nouvelles fraîches de

l'extérieur.

La cloche de huit heures secouée de main de maître par le concierge, M. Millerand, donne le signal du rassemblement.

Dans le petit jour qui commence à poindre, les petits groupes d'élèves se disloquent. Chacun va reprendre place devant le perron pour former un semblant de rang par classe.

Pour éviter les bousculades dans l'escalier central, le censeur donne à chaque classe le signal de départ du rang. On est prié de faire silence en passant devant la porte close du proviseur (le protal !) M. Demuth.

Logiquement l'ordre dans lequel les classes s'acheminent vers les salles devrait permettre une rentrée rapide et efficace. Or, on constate souvent quelques embouteillages devant certaines portes.

Il convient de faire preuve d'une certaine indulgence compte tenu des conditions matérielles dans lesquelles se déroulent les cours au musée. Au premier étage, par exemple, les salles 14, 15 et 16 sont en enfilade. Il serait préférable de faire monter en premier la classe qui occupe la salle 16. Assez souvent, elle se pointe en dernier ce qui laisse le temps aux 2 autres classes déjà installées de contempler le défilé de leurs camarades. Le plaisir n'en est que plus grand quand il s'agit des classes terminales mixtes... On peut voir de plus près.

Tout le monde est installé, les cours commencent. Un silence relatif s'est établi, ponctué parfois par quelques interférences de voix en provenance des portes voisines mal insonorisées.

Selon les jours de la semaine, l'emploi du temps varie, alternant les cours effectifs et les heures de permanence : 8 h-12 h ; 14 h- 16h ou 17 h.

Je ne me souviens pas d'avoir eu beaucoup de temps morts à cette époque.

Alternance de cours statiques : français, maths, hist-géo ; plus actifs : travaux pratiques : physique, sciences naturelles, dessin ; dynamiques : éducation physique, plein air, travaux manuels...

L'effectif du lycée se répartissait alors en plusieurs catégories d'élèves selon leur statut :

- externes : résidant à Nevers pour l'essentiel, ils ne se présentaient que pour les cours effectifs

- externes surveillés : résidant également à Nevers ou pas très loin, ils restaient en études surveillées de 17 à 19 heures et ne sortaient pas entre les cours en cas de permanence.

- demi-pensionnaires : résidant le plus souvent dans les villes ou villages proches de Nevers, ils arrivaient au lycée à 8 heures et n'en repartaient qu'après les cours de l'après-midi. Ils déjeunaient à l'internat.

- internes : en principe les plus éloignés de Nevers. Certains originaires parfois des départements voisins. Composés de 2 sous-groupes : les lycéens et les « normaliens » (élèves-maîtres) obligatoirement pensionnaires. Le département de la Nièvre n'ayant pas d'Ecole Normale, les élèves-maîtres de chaque promotion étaient répartis, selon les places disponibles, entre le lycée de Nevers et des Ecoles Normales d'autres départements : Allier, Puy-de-Dôme, Ardèche, Eure-et-Loir... Une vraie diaspora.

Les « normaliens » bénéficiaient d'un régime un peu spécial tendant à les rapprocher du régime des Ecoles Normales sans toutefois perturber la réglementation générale du lycée appliquée aux pensionnaires. Cela se traduisait par des sorties en ville non accompagnées les jeudis et dimanches après-midi, l'accès à la cour des fumeurs dès



la classe de seconde, et l'obligation de suivre la filière M' (en gros : maths-sciences).

Leur emploi du temps hebdomadaire était alourdi de plusieurs cours obligatoires : anglais (1h), math (1h), français (1h) dessin (1h), musique (1h), travail manuel (2h). Compte tenu d'un effectif limité, certains cours prenaient l'allure de cours particuliers. En seconde, par exemple, avec M. Bertrand en anglais nous n'étions que deux. D'où un travail intensif et très vivant. Souvent nous partions dans la cour de récréation, assis sur le rebord du bassin, ou même en ville et le cours prenait l'aspect d'une discussion uniquement en anglais sur des thèmes de la vie courante. En devoir, un petit compte rendu par écrit. Mal de crâne assuré à la fin de l'heure mais progrès spectaculaires en fin d'année !

Les séances de travaux manuels se déroulaient au CMT. La confiance devait régner puisque nous y allions depuis l'internat sans accompagnateur : nous n'étions que cinq en seconde et peut-être 7 ou 8 en première ! Le risque n'était pas très grand.

Ces élèves-maîtres devaient également, le jeudi après-midi, encadrer les enfants accueillis dans les patronages laïques des groupes scolaires de Nevers. Question de se familiariser avec la psychologie des 6/12 ans.



De ces cours divers et variés, il reste en mémoire des séquences parcellaires très personnelles, souvent déformées à travers le filtre de sa perception et de ses préoccupations du moment

Français : classe de seconde avec M. Besançon (Beuze pour les potaches). Toujours soigné dans sa tenue vestimentaire : costume 3 pièces bleu anthracite ou gris foncé, cravate sombre sur chemise blanche à petites rayures. Un notable provincial. Il assure ses cours toujours assis à un bureau sans estrade ce qui met les élèves à l'abri de son regard dès le deuxième rang.

Mon voisin Marcel en profite, surtout entre 14 et 15h, pour s'assoupir la tête appuyée sur son cartable posé sur la table. J'ai mission de le prévenir au cas où le prof manifesterait quelques velléités de déplacement pour se dégourdir un peu les jambes. Un grand coup de coude dans les côtes et Marcel émerge des bras de Morphée, le front rougi de la marque de la fermeture de son cartable. Si par hasard le prof lui adresse une question, les souffleurs se jettent à son secours. La situation reste sous contrôle.

M. Besançon parle beaucoup dans son cours et ponctue fréquemment son discours de « N'est-ce-pas » et « voyez-vous ». En marge des notes que les élèves consignent sur leur classeur, il est coutumier de voir s'allonger deux rangées de bâtons comptabilisant ces deux mots chevilles pendant une heure. A la fin du cours, on peut échanger quelques statistiques sur la vitesse horaire du jour : 40 ou 50 à l'heure !

Féru de littérature, M. Besançon nous donne à apprendre de larges extraits de textes du 16^{ème}. Excellente pédagogie

Par intermittence, du dernier rang, en contrepoint de la déclamation de l'élève interrogé, nous parvenons en sourdine, quelques mesures de la dernière chanson de Brassens. Des fans ! Très à la mode dans ces années-là. En harmonie avec la verve rabelaisienne, ou les poèmes de Villon.

Sciences naturelles avec M. Paquet. Des cours structurés, mnémotechniques, qu'il suffisait de relire une fois pour savoir par-cœur. Ceux de l'après-midi, au moment de la

digestion, s'avèrent un peu plus difficiles pour le prof.

M. Paquet arrive en cours à bicyclette. Ou plutôt à pied poussant la bicyclette à son côté. Une bicyclette équipée de larges sacs dans lesquelles il loge cartable et copies à corriger. Parfois on ne savait pas si c'était le bonhomme qui tenait la bicyclette ou l'inverse !

Les séances de travaux pratiques, en première, ne manquent jamais de pittoresque quand il s'agit de disséquer un poussin, un lézard ocellé ou un cochon d'Inde. Par équipes de deux, l'un se charge du scalpel et l'autre des pinces d'écartement. Quand tout est en place dans la cuvette, on dessine. Quelques facétieux transforment la cuvette à dissection en étal de boucherie en étiquetant les différents morceaux.

Les salles de travaux pratiques : physique-chimie et sciences naturelles sont situées au rez-de-chaussée en arrière du bâtiment principal et leurs fenêtres donnent sur la cour intérieure de récréation. Les deux salles sont séparées par la salle de matériel ou laboratoire, domaine incontesté de « M'sieur Moreau » préparateur attiré, toujours en blouse grise. Sur les nombreuses étagères qui garnissent les murs, toute une panoplie de flacons, éprouvettes, bocaux remplis d'animaux divers et de plantes conservés dans de l'alcool ou du formol. Pendu à sa potence, « Oscar » le squelette, semble surveiller du creux de ses orbites les allées et venues de chacun.

Maths avec M. Le Junter : grand, veste pied-de-poule, pantalon sombre, le crâne dégarni barré d'une mèche rebelle censée dissimuler sa calvitie d'où son surnom de « Crâne d'œuf ».

Les démonstrations ne sont pas toujours très limpides et les décrochages fréquents. Pour tenter de recoller, on se rabat sur le livre. Se rendant compte alors que la moitié de la classe ne suit pas le tableau, M. Le Junter nous lance un impératif « Fermez le livre » ! A part quelques forts en maths, le décrochage est complet.

M. Le Junter avait professé, disait-on, à Chicago. En fin d'année, à la demande de quelques élèves, il n'hésite pas à se lancer dans un cours de maths en anglais. Les « germanistes » et les « anglophobes » suivent de très loin ce divertissement...

Education physique avec M. Borruel (Tony). Pas très grand, râblé, épais de dos de face et de côté, on l'imagine à l'aise sur un tapis de lutte ou un tatami de judo

On marche beaucoup au lycée. Les cours de gym se déroulent au « Pré à l'âne » près du pont de Loire. Sac de gym à l'épaule, on sort de la cour d'honneur du musée pour descendre la rue de Loire. Au lieu de tourner à droite, on emprunte la petite « rue du quai » dont les escaliers nous conduisent sur les quais et le « pont mal placé » sur la Nièvre juste en amont de son confluent avec la Loire.



Retour de sortie athlétisme au pré Fleury. 1957

Un terrain vague situé entre Nièvre et Loire nous permet des évolutions en plein air. Après une série d'exercices d'échauffement le prof nous programme un certain nombre de tours de circuit d'une course d'endurance. Reconnaissance en groupe du circuit qui slalome entre les « verdiaux » et les dunes de sable autour de la baraque en bois qui nous sert de vestiaires. Normalement ce doit être une course individuelle mais on a vite fait de la transformer en course de relais. A l'abri de la végétation, au bout de deux ou trois tours, des petits groupes s'arrêtent pour attendre le tour suivant en se relayant.

Chronomètre en main, « Tony » donne le temps à chaque tour. Pour des statistiques précises, il faut voir... Pour beaucoup d'entre nous ce n'est pas la préoccupation essentielle.

A la fin de la séance, même en sueur, il n'est pas question de prendre une douche dans des vestiaires très rudimentaires : un préfabriqué en bois datant de l'après-guerre et utilisé, à l'époque pour abriter les sinistrés. Des odeurs puissantes émanant de vêtements plus ou moins humidifiés devaient fleurir bon pendant le cours suivant !

La matinée s'achève et depuis quelques minutes chacun consulte sa montre. Midi approche. La cloche retentit. Au ronronnement des cours succède un bruit de chaises bousculées et le brouhaha de conversations libérées. Par les portes béantes s'écoule le flot des élèves qui vient se déverser dans l'escalier central. Internes et demi-pensionnaires se dirigent vers la salle d'études du rez-de-chaussée pour déposer sacs et cartables avant de se rassembler près de la porte de sortie rue du cloître Saint-Cyr derrière la cathédrale et s'organiser en rangs par trois. Là aussi, tout un rituel préside à la formation des rangs. Il convient de ne pas gâcher ce moment de convivialité pour traverser la ville : une récréation itinérante en quelque sorte.

Les positions les plus recherchées se situent en tête ou en queue de colonne et le fin du fin consiste à choisir la colonne susceptible de croiser le plus près possible les rangs des filles descendant du collège de la rue Victor Hugo pour se rendre, elles aussi à un internat près de la place de la République. Tout un art !

Je retrouve mes 2 acolytes du moment, Jean-Bernard Loreau et « pépète », Paul Rapiou pour m'aligner dans le rang.

Afin de ne pas trop perturber la circulation en ville par un défilé interminable, la colonne est scindée en plusieurs groupes d'environ une quinzaine de rangs de 3 élèves. Les pions veillent à faire respecter une certaine distance entre chaque groupe permettant ainsi aux voitures de ne pas trop poireauter aux passages-piétons. Il faut reconnaître qu'à cette époque, même place Carnot, les embouteillages ne sont pas très fréquents. Après la crise du canal de Suez en novembre 1956, des rationnements de carburant seront mis en place en France et ils s'appliqueront jusqu'en juillet 1957. Ensuite, en 1958, les événements d'Algérie perturberont souvent les transports routiers.

Sur les rangs, nos discussions de potaches n'ont cure de l'actualité internationale. Sans radio ni télévision au bahut, les nouvelles de France et du Monde ne parviennent aux internes qu'à travers les actualités cinématographiques du dimanche après-midi. Peu de quotidiens circulent : « Le journal du Centre », « L'Equipe » et quelquefois « Le Monde » surtout dans les classes terminales. Pendant les sorties du jeudi ou du dimanche après-midi, le hall du « Journal du Centre » près de la gare, constitue l'un des points de passage obligé.

Le déjeuner commence à midi et demi. Avec les demi-pensionnaires, le réfectoire est quasiment plein. Le volume sonore culmine à des sommets. Deux ou trois surveillants tentent parfois de faire baisser le niveau. A chacun sa manière : coup de gueule collectif ou intervention auprès de chaque table. Sans beaucoup d'efficacité. Un moment affaibli, le brouhaha se module à nouveau pour s'amplifier, chacun montant d'un ton pour essayer de se faire entendre de son voisin. Le surveillant général (le surgé) franchit le seuil du réfectoire. La rumeur baisse généralement d'une octave, mais reprend dès qu'il a le dos tourné.

Une fois tout le monde installé, un agent de service sort de la cuisine en poussant entre les rangées de tables, un chariot chargé de plats en inox. Il dépose les plats en bout de table. La circulation du plat autour de la table se fait toujours dans le même ordre et les derniers de la rangée espèrent vivement que les premiers ne soient pas trop affamés pour ne pas être

« rabsés ! ». A certaines tablées de ventres creux, il ne faut pas trop compter sur le rab. Le dernier servi n'a plus qu'à racler le fond du plat ! Tout dépend bien sûr du menu. Celui-ci est affiché derrière un grillage à la porte du réfectoire. Aujourd'hui on commence par une tranche de pâté suivi d'un steak-frites : le plat préféré. Dans ce cas les portions dans les assiettes sont souvent proportionnelles à la place occupée autour de la table.

Puis un petit suisse et compote de pommes accompagnée d'un biscuit. En cas de faiblesse de la quantité de nourriture la corbeille à pain est mise à contribution. Un pensionnaire se charge à chaque table de son approvisionnement.

Près de l'entrée se tient la table « des chefs », autoproclamés comme tels : des élèves de terminale, des anciens comptabilisant souvent plusieurs années de bahut depuis la classe de sixième. Quelquefois sur un signal du surveillant, le « chef de table » se met à frapper sur un verre avec le dos du couteau : un avis de l'administration va être signifié à l'assemblée. De proche en proche une onde de silence relatif se propage à travers le réfectoire.

Les derniers du fond de la salle finissent par se taire surpris par le calme qui s'est établi. Le surveillant va pouvoir délivrer le message de l'administration. Dès la fin du discours, les conversations reprennent et les commentaires vont bon train. La plupart du temps, il s'agit de recommandations des autorités et quand elles ne satisfont pas les potaches, de sourds murmures se propagent de table en table. Accompagnés parfois de frappings de cuillers en cadence sur le marbre de la table ou de martèlement de pieds sur le sol. Les pauvres pions déstabilisés ont quelquefois du mal à rétablir la situation.

En 20 minutes généralement le repas est terminé. Les couverts sont rassemblés à l'extrémité des tables près de l'allée centrale et récupérés par les agents de service sur leur chariot roulant. Les surveillants font évacuer le réfectoire table après table en commençant par les premières près de la porte pour éviter la bousculade. Maxime ou Sétif, agents de service, posté à la sortie, nous distribue une barre de chocolat ou de pâte de fruit pour le goûter. Le flot des lycéens se dirige alors vers la petite cour intérieure et les salles d'études. Quelques-uns se rendent à l'infirmerie au premier étage. Mais ne croyez pas que c'est un havre de paix où l'on peut se défouler.

Courtaude et râblée, les cheveux coupés à la garçonne, vêtue d'une blouse blanche et chaussée de larges chaussures à semelles de crêpe, l'infirmière vous toise derrière ses lunettes aux verres épais et vous demande sans aménité ce qui vous amène là. Gare à ceux qui ne présentent pas de symptômes évidents de mal en point. Ils sont renvoyés derechef à leurs études. De ce fait, les soins aux nécessiteux sont rondement effectués et l'office n'est jamais très encombré.

Je peux toutefois témoigner de la grande qualité professionnelle et humaine de cette infirmière qui cachait beaucoup d'empathie sous des dehors bourrus.

En septembre 1958, à la suite d'une angine mal soignée, j'ai eu la malchance de contracter une méchante néphrite qui m'a tenu éloigné du lycée jusqu'au 1er novembre. Je n'ai pu rejoindre l'internat et la classe de math élémentaire qu'à la condition de poursuivre un régime très strict d'alimentation sans sel. Bien entendu, il m'était impossible de prendre les repas avec les copains et l'infirmière a bien voulu accepter de me prendre en charge. Tous les jours, midi et soir, elle se rendait à la cuisine pour retirer une part du menu sans sel que j'allais consommer à l'infirmerie. Le samedi soir, j'allais souvent dormir à l'infirmerie pour pouvoir me reposer convenablement le dimanche matin. Avec le recul du temps je me suis rendu compte que sans son accord et son dévouement je n'aurais certainement pas pu réaliser mon année scolaire dans de bonnes conditions. Sur le moment, j'éprouvais une sorte de gêne vis-à-vis de mes camarades de dortoir et j'acceptais assez mal d'être mis à l'écart des autres. C'est avec un certain soulagement qu'à la rentrée de janvier j'ai pu reprendre la vie « normale » de pensionnaire avec l'assouplissement du régime sans sel. Seule l'éducation physique me resta interdite.

En attendant le départ pour le « musée », nous disposons d'une demi-heure de récréation. Selon l'humeur du jour ou les conditions météo, nous rejoignons la salle d'étude des secondes-premières ou la cour des fumeurs réservée aux classes de première et terminale.

L'internat du lycée, situé près de l'église Saint-Pierre et de la rue du Commerce se présente sous la forme d'un grand bâtiment de 3 étages en forme de T qui s'étire entre la rue des Francs-Bourgeois et la rue Mirangron. Côté ouest, une grande cour le sépare de l'église Saint-Pierre à laquelle sont adossées les classes du « petit lycée »

Côté est, la partie perpendiculaire sépare deux cours intérieures complètement fermées accessibles par des couloirs aménagés à l'intérieur des bâtiments. La « cour des fumeurs » située côté rue Mirangron et bordée par de hauts murs est limitée à l'ouest par les cuisines et au nord par un préau couvert sous lequel s'entassent tables et chaises d'un ancien mobilier scolaire. Côté distraction, on peut être tranquille : il n'y a aucune visibilité sur l'extérieur. On y pénètre par un couloir donnant accès également à la salle d'étude des classes de seconde/première, à gauche, et aux bureaux de l'intendance à droite.

A cette époque de l'année, à part les fumeurs impénitents, nous sommes nombreux à préférer une partie de belote dans la salle d'étude. Quelques-uns exercent leur musculation sur les chaises à piétement en tube métallique. Un spécialiste de la question se plait parfois à en modifier l'écartement au grand dam de l'intendance et de la stabilité du siège !

A 13h30, les rangs se forment et c'est reparti pour le musée Blandin.

Une après-midi dans la semaine, l'emploi du temps prévoit deux heures de plein air. A 14h, messieurs Darennnes et Borruel, profs d'EPS rassemblent leurs ouailles dans la cour d'honneur pour les conduire au stade, rue Faidherbe.

Pas la porte à côté ! En guise d'échauffement, on nous propose une balade digestive d'environ 2 kilomètres dans les rues de Nevers. En rangs par deux, on repart sur les pavés de la rue de l'évêché. Par la rue Sabatier nous atteignons la place Carnot, puis nous coupons à travers le parc Roger Salengro pour prendre la rue J-B Gresset. On débouche sur le boulevard Victor Hugo que l'on suit jusqu'à la rue Faidherbe. Encore un petit effort en direction de la voie ferrée pour atteindre enfin le stade Faidherbe. Presque une demi-heure ! L'allure est très soutenue et il s'agit de ne pas perdre trop de temps en chemin. « Tony » veille à ce que les rangs ne se disloquent pas par de fréquents rappels aux traîne-bûches de l'arrière. Quelques distributions de colles peuvent à l'occasion secouer les mous du jarret.

Comme au « Pré à l'âne », une baraque en planches nous sert de vestiaire. Un robinet permet éventuellement de se rincer les mains et de se désaltérer.

On nous propose trois types d'activités sportives : M. Darennnes prend la direction d'un groupe d'une dizaine pour jouer au basket, M. Borruel se réserve une quinzaine pour le handball et les autres se débrouillent comme ils peuvent sur le terrain de foot. En fait, sur les 2 heures prévues à l'emploi du temps, il ne reste guère qu'un peu plus de trois-quarts d'heure de sport effectif. A 15h30 il faut reprendre le chemin inverse pour être au musée à 16h. Le passage au vestiaire ne risque pas de nous engourdir : changement de chaussures et survêtement par-dessus le short. La douche sera pour plus tard...

La douche ? Petit détail dans la vie d'un interne. On imagine assez mal de nos jours que les internes ne prennent qu'une douche dans la semaine. Cet instant privilégié ne survient que le jeudi en fin d'après-midi. Ce jour-là, les classes supérieures à partir de la seconde bénéficient d'un droit de sortie libre en ville de 13h30 à 16h30. Aussitôt rentrés à l'internat, les élèves vont en salle d'étude jusqu'à 19 heures. Pendant le temps de l'étude, à tour de rôle par groupe d'environ dix élèves accompagnés d'un surveillant, on se rend aux bains-douches de la ville rue de Remigny. C'est l'affluence dans l'établissement. Il y règne une forte humidité. Chacun prend position devant la porte d'une cabine en espérant que le camarade qui se trouve à l'intérieur sous la douche ne fasse pas traîner les choses en longueur. Avec l'expérience on commence à connaître les lambins et avant de stationner devant une porte on s'enquiert rapidement par un bref appel de celui qui occupe la cabine. Si l'on entend encore

couler la douche, mieux vaut aller ailleurs : l'attente sera longue. En cas d'abus, le pion intervient en frappant vigoureusement à la porte pour hâter la sortie. Certains se soucient peu d'attendre, bien au contraire : ils y voient un moyen de rester moins longtemps à l'étude. Un groupe qui revient en classe donne le signal de départ à un autre.

A l'intérieur de la salle d'études, au fil des heures, surtout en hiver, le degré hygrométrique s'élève progressivement. Les serviettes trempées sèchent sur les dossiers de chaises. Les cheveux humides plaqués sur les têtes n'ont pas eu le temps de sentir la chaude caresse du sèche-cheveux. Ça sent la savonnette, le shampoing et le linge sale humide. A l'usage on s'y fait : on est heureux, on a pris une bonne douche chaude !

De 16 à 17 heures, sauf en cas de cours, se tient la récréation dans la grande cour située derrière le bâtiment principal. Elle est ombragée par de grands marronniers d'Inde et entourée de hauts murs qui ne laissent aucune possibilité de regarder ce qui se passe dans la rue. Si l'on vous dit que la rue en question se nomme « rue du cloître Saint-Cyr » vous comprenez rapidement que notre curiosité ne perd pas grand-chose...

En hiver, et même en automne, plusieurs d'entre nous préfèrent se rendre à la bibliothèque : c'est à l'abri et chauffé. Elle est située au premier étage dans la partie gauche du bâtiment principal près du bureau du censeur. De plus le maître des lieux, M. Havoué (alias tonton) nous accueille toujours chaleureusement. Dans cette ambiance feutrée et empreinte de sérénité, bien que le local soit relativement exigü, j'ai pris goût à la lecture. Activité fortement favorisée par l'absence d'autres distractions et la restriction des sorties en ville imposée aux élèves internes à cette époque. Le corps est enfermé mais l'esprit peut s'évader.

De 17 à 19 heures, internes et externes surveillés regroupés par classes regagnent les salles d'études. Les secondes et premières, si ma mémoire est fidèle, sont au premier étage. Le silence est de rigueur et la lecture des journaux ou revues non scolaires interdite. Les déplacements sont strictement limités et doivent faire l'objet d'une autorisation du surveillant. Moi qui avais l'habitude de folâtrer dans les rues et les prés de ma verte campagne au retour du collège, cela ressemble un peu à une punition. De temps à autre, quelques facétieux s'ingénient à rompre la monotonie. A quelques tables de moi, L. semble absorbé dans son cours de géographie. Les coudes sur la table, la tête penchée s'appuie sur sa main gauche. Brusquement deux petits couinements brefs rompent le silence ambiant. Le pion, plongé dans la lecture d'un bouquin redresse la tête et porte le regard dans la direction du bruit. Rien de suspect apparemment : tous les élèves s'activent à leurs devoirs. Le silence se prolonge. Au bout de cinq minutes d'observation vaine, le pion se replonge dans sa lecture tout en jetant, de temps à autre quelques regards suspicieux sur l'assemblée.

Un quart d'heure plus tard, nouveaux couinements brefs. C'est certain, il y en a un qui s'amuse ! Il a beau dévisager un par un tous les élèves, personne ne semble présenter des signes de culpabilité. Il se lève et descend de l'estrade pour tenter de surprendre un geste ou découvrir un objet camouflé auteur de ce couinement. Rien, aucune manifestation suspecte. C'est désespérant. Après plusieurs allées et venues entre les rangées de table, il se résigne à reprendre place à son bureau. Il redouble de vigilance mais dès qu'il a les yeux baissés : « pouic, pouic » ça recommence. Cette fois-ci, il a pu déterminer le secteur d'où émanait ce bruit. D'une allure décidée il se dirige droit au but et vérifie minutieusement le matériel disposé sur les tables. Quelques élèves sont priés de vider leur cartable et de montrer leurs mains pour vérifier qu'ils ne dissimulent pas un quelconque instrument. Dans son dos, des sourires s'esquissent. Vite réprimés dès qu'il fait face. A part un bout de ficelle et un paquet de biscuits, la fouille ne donne aucun résultat : la tension monte. Des menaces de colle sont évoquées mais il faut trouver le coupable et surtout l'objet du délit. L'étude s'achève, l'énigme reste entière.

Le lendemain et les jours suivants, au moment où l'on s'en attend le moins : « pouic, pouic ! ». Et toujours dans le même secteur du camarade L. qui conserve toujours un visage de marbre quand le surveillant le désigne d'un regard accusateur. Le petit jeu se poursuivait

assez longtemps et jamais le pion n'a pu deviner que L., sous l'apparence de l'élève profondément absorbé par sa tâche, faisait couiner son oreille sous la main gauche où s'appuyait la tête.

A la belle saison, quand la température extérieure le permet, les fenêtres s'ouvrent sur les marronniers de la cour de récréation. Des chants religieux accompagnés à l'harmonium nous parviennent par-delà le mur d'enceinte de l'autre côté de la rue. Nous ne sommes pas les seuls à être cloîtrés...

19 heures : le son de la cloche nous parvient assourdi à travers les cloisons et les vieux murs du musée. La nuit est tombée depuis longtemps. Les cartables sont fermés depuis quelques minutes et, par l'escalier central, le flot des potaches va se positionner devant le porche de la sortie arrière en passant par le « tunnel » du bâtiment perpendiculaire. En rangs par trois, selon le même cérémonial, emmitouflés dans les lodens et autres parkas, cartable sous le bras, les pensionnaires déambulent pour la quatrième fois de la journée dans les rues de Nevers. Les secteurs éclairés alternent avec les rues plus sombres à l'écart du centre commercial. Les magasins tirent leurs rideaux. Nous croisons quelques piétons regagnant leur domicile. L'enseigne du « bonbons service » est encore éclairée mais les trottoirs de la rue du Commerce sont désertés. La rue des Francs-bourgeois plongée dans l'obscurité s'anime du piétinement de la colonne d'élèves qui s'engouffre par la petite porte percée dans le mur d'enceinte de la cour intérieure de l'internat. Encore quelques minutes d'attente pour s'aligner devant la porte du réfectoire où le dîner est prévu à 19h30. Beaucoup moins de monde qu'à midi. Chacun récupère sa serviette rangée dans un casier suspendu près de l'entrée et retrouve sa place habituelle. Le repas du soir commence souvent par un potage, puis plat principal (le riz à la sauce tomate revient assez souvent), fromage et dessert (compote de pommes avec quelques biscuits fréquente).

Les tables du fond sont le plus souvent occupées par les internes les plus jeunes : sixièmes, cinquièmes. Parfois les éclats de voix pointues d'une altercation parviennent jusqu'aux premières tables. Quelques cuillerées de fromage blanc prennent la voie des airs pour venir étoiler les visages et lunettes des belligérants. Le pion de service, un grand au crâne déjà dégarni, étudiant en droit, se précipite pour rétablir un peu d'ordre. Souvent avec difficulté, face à des gamins aux visages convulsés, prêts à en découdre pour un gâteau chapardé.

« J'ai perdu les sept-huitièmes de mon autorité ! » plaisante-t-il devant la fronde des jeunes insoumis.

Après le repas, une récréation est accordée jusqu'à 20h15. Pendant la mauvaise saison, elle se déroule le plus souvent dans la salle d'études où les jeux de cartes sont à l'honneur. Quand il fait beau et que les jours s'allongent, la cour des fumeurs est plus appréciée. Moment de détente avant l'étude du soir. De défoulement parfois avec l'organisation d'une véritable chorale spontanée. L'empilement du mobilier scolaire du préau sert d'estrade où chacun se choisit un perchoir pour s'installer le plus confortablement possible et les premières vocalises s'élèvent. Sous la direction de chefs de chœur autoproclamés le répertoire des chants de corps de garde est passé en revue, de « A la Bastille » à « Morpionibus »... J'ai toujours été étonné qu'aucune autorité n'intervienne pour arrêter le tour de chants. Dans le calme des soirs de printemps, ça devait bien s'entendre au-delà des limites de la rue de Mirangron et parvenir aux oreilles du « surgé » d'internat ! A moins que, à cette heure-là, il finisse son repas en écoutant la radio...

Dernière étude de la journée jusqu'à 21 heures. Souvent consacrée à la lecture ou à la révision des leçons pour le lendemain. La fatigue commence à se faire sentir. Les corps s'avachissent un peu plus contre les dossiers des chaises et les bâillements se font plus insistants. Un air de piano atténué nous parvient par intermittence du parloir : Wainstock répète ses gammes.

(Exceptionnellement à partir du mois d'avril et jusqu'à l'examen du bac cette étude du soir se prolongeait jusqu'à 22 heures pour les classes de première et terminale. De même,

pour ces classes, le lever se faisait à 5h30 avec une heure d'études de 6 à 7h avant le petit déjeuner. Et pas question de faire la sieste pour compenser. On ne plaisante pas avec le travail !)

Avant la fin de l'étude, un petit coup d'œil sur l'emploi du temps du lendemain pour préparer le cartable et sur le coup de 21 heures, le pion donne le signal de montée dans les dortoirs. Selon sa classe, on regagne l'étage qui nous est dévolu. Dans un silence feutré, les mêmes gestes du matin se répètent mais dans l'ordre inverse. Il y a les rapides qui sont couchés avant tout le monde, et se plongent dans la lecture d'un bouquin ou la révision d'une leçon. Les plus lents traînaient un peu dans les vestiaires ou les lavabos en bavardant avec les copains. Les plus méthodiques rangent soigneusement leurs vêtements ou vont brosser ou cirer leurs chaussures. Mon voisin, allongé sur son lit, se livre à une séance d'abdominaux. Avant l'extinction des lumières aux alentours de 21h30, l'unique W.C. est très sollicité : il faut souvent attendre dans l'antichambre. Vu l'affluence, certains renoncent et préfèrent se relever plus tard dans l'obscurité quand ça bouchonne moins. C'est mon cas aujourd'hui. Au bout d'une demi-heure, quand je constate que les allées et venues s'espacent, je me relève pour aller prendre mon tour. Dès que la porte est ouverte, je plonge dans un brouillard tabagique. Sans doute pour masquer les autres odeurs... Dans l'antichambre, profitant de la mansuétude du pion de service, quelques-uns, assis en tailleur ou accroupis le dos appuyé contre la cloison, se sont installés pour une partie de poker. L'exiguïté des lieux rend l'accès aux toilettes problématique. Après quelques contorsions, je parviens à ouvrir la porte pour me glisser à l'intérieur du W.C. Enfin...

Progressivement, dans le dortoir, après le grincement des sommiers, les respirations se font plus régulières. Quelques-uns terminent une lecture en s'abritant sous les draps pour amortir la lumière trop vive d'une lampe électrique. Des chuchotements amortis troublent encore le silence puis s'estompent définitivement sur injonction du surveillant. La lumière du box du pion s'éteint à son tour. Bonne nuit les petits : demain sera un autre jour.

La Valse de l'Empereur

Danièle Frébault - Legris

Janvier 2014

Chaque année, au mois de juin, les écoles publiques de Nevers se retrouvaient sur le stade du « Pré Fleuri », chacune d'elle présentant un spectacle.

Le rassemblement avait lieu fin juin en bas du Parc Roger Salengro et tout le monde partait à pied au Pré Fleuri.

En cette année 1955, comme d'habitude, le lycée de garçons et le collège de filles se devaient d'y participer.

Le professeur de sport du collège, madame Devouèze, eut l'idée d'un ballet commun aux deux établissements. Pour réaliser ce projet, il fallait l'aval des deux directions. Jusqu'ici, l'administration du collège de filles avait toujours fait obstacle à la mixité, arguant qu'on pouvait très bien habiller les filles en garçons.

Madame Devouèze ne voulait jamais céder à cette suggestion qu'elle jugeait disgracieuse. Je me souviens que pour « la danse des cordelles » (en 1956), faute de garçons, elle avait choisi de nous partager en deux groupes de filles habillées de deux modèles différents de jupes, plutôt que de nous « déguiser ».

Il y avait bien eu en 1953 un spectacle commun : « l'arrivée d'Ulysse sur l'île de Nausicaa ». Les filles dansaient et les garçons accomplissaient des exploits athlétiques. Il n'y avait pas vraiment de réalisation commune. Nous étions tous ensemble sur le stade mais évoluions chacun à notre tour. Les répétitions avaient été séparées, sauf la dernière.

Cette année-là, pour la Valse de l'Empereur, la préparation a été mixte du début à la fin. C'était une petite révolution !

Pour nous, cette mixité était un événement qui nous émoustillait beaucoup et j'imagine qu'il en était de même pour les garçons. Il faut avoir à l'esprit qu'à l'époque si on n'avait pas de frère ou de sœur, les occasions de rencontres mixtes étaient plutôt rares ! Au collège, nous étions très surveillées, même à l'extérieur, même les jours sans cours. Il était possible d'apercevoir la Surveillante Générale, à 8 h moins le quart, cachée dans une encoignure de la cathédrale, pour observer...

Ne gardons pas de cette dame une mauvaise image : j'ai pu, par la suite, apprécier ses grandes qualités : mademoiselle Granon était une femme exceptionnelle, très généreuse, dévouée, (jusqu'à passer la nuit à l'infirmerie pour garder une interne malade), ayant une haute idée de sa fonction et de l'intérêt général ; bref, elle avait le souci de veiller à la bonne éducation des jeunes filles dont elle avait la charge. Avec madame Devouèze, ce sont les deux personnes qui ont le plus marqué ma scolarité, de 1944 à 1957.

Madame Devouèze a choisi - avec la complicité de son collègue Monsieur Borrueil - 12 filles et 12 garçons de seconde pour exécuter la Valse de l'Empereur.

Les répétitions avaient lieu en fin d'après-midi, dans le local de la batterie Fanfare, place Mossé. Derrière une petite porte, il y a une grande cour et une grande salle.

Madame Devouèze a constitué des couples (sur quels critères ? sans doute la taille) et a commencé par nous apprendre le pas de base de la valse qu'aucun de nous ne connaissait. Elle avait des dons exceptionnels de chorégraphie et petit à petit tout s'est mis en place.

Je me souviens qu'un jour, au dernier moment, il a fallu répéter dans la cour du collège. Il n'était pas question qu'on voie des filles et des garçons entrer ensemble par la porte normale, rue de l'Oratoire ! Nous sommes donc tous passés par le portail de la rue derrière, réservé aux livraisons, exceptionnellement ouvert et donnant un accès direct à la cour. Cela m'a permis d'arriver sur le cadre de la bicyclette d'un garçon. La Surveillante Générale a aperçu ce « dévergondage » depuis la fenêtre de son logement de fonction tout proche... Je n'ai pas été punie mais j'imagine que Madame Devouèze a dû être chapitrée !

Madame Devouèze était une femme de grande valeur. Jeune fille, elle s'appelait mademoiselle Tartavouèze et enseignait déjà dans les années 30 au collège de filles : ma mère l'avait eue comme professeur.

Son souci principal était de faire réussir toutes les élèves, même les plus maladroites de leur corps.

Je me souviens en particulier des séances de saut en hauteur. A l'époque, il fallait franchir un élastique tendu entre deux poteaux. En sixième, nous avions peur de cet élastique car si on ne le franchissait pas, on se prenait les pieds dedans et on recevait un poteau sur la tête !...C'était au « Pré à l'Ane », à peu près à l'emplacement de la Maison de la culture actuelle.

Donc, Madame Devouèze nous prenait par la main et sautait avec nous pour nous rassurer. Plus tard, notre peur évacuée, nous sautions seules et elle se contentait de baisser ce maudit élastique avec sa main : on franchissait l'obstacle et elle nous félicitait...

Si on ne redoublait pas, on était assuré de recevoir son enseignement jusqu'en terminale car il n'y avait que deux professeurs et elles suivaient leurs élèves.

Madame Devouèze avait des capacités en gymnastique correctrice. En début d'année, elle examinait nos dos, y traçait des traits, mesurait et prenait des notes. Tout au long de l'année, elle nous donnait individuellement des consignes lors des séances de gymnastique. A la fin de l'année, elle retraçait des traits sur nos dos et remesurait pour constater les progrès.

Tout cela ne l'empêchait pas de préparer les meilleures à des compétitions, le jeudi : basket, volley, athlétisme, dans le cadre de l'ASSU.

C'était le professeur qui nous connaissait le mieux (quatre heures par semaine de la sixième à la terminale). Je l'appréciais énormément et je lui confiais volontiers mes états d'âme d'adolescente, sûre d'une bonne écoute.

Les dernières répétitions de la Valse de l'Empereur se sont déroulées sur le site, au Pré Fleuri – répétitions en costumes pour apprendre à faire tourner les robes à crinolines.

De l'avis général, le spectacle que nous avons donné était d'une qualité exceptionnelle

La Valse de l'Empereur, de Johann Strauss fils, a la particularité de comporter une introduction majestueuse qui est une marche. Sur ce passage musical, nous arrivions du fond du stade pour nous déployer en face de la tribune au moment où la musique devient « forte ». Cette entrée solennelle devait être très spectaculaire car des applaudissements nourris ont tout de suite retenti.

Les gens étaient enchantés, nous le sentions, et cela nous transportait. ..

Nos costumes étaient loués à Moulins, je crois, et ils n'étaient pas à notre taille. Nous avons dû les ajuster avec des épingles, des ourlets, des bretelles... Nous avons tout de même belle allure

Pour ce ballet de la Valse de l'Empereur, j'avais eu la chance d'avoir pour cavalier François Nivot, très sympa et très rigolo, toujours prêt à faire rire. Il était très à l'aise, moi un peu timide. Il me faisait souvent rire pendant les répétitions.

Pour le spectacle, il avait été doté d'un pantalon extrêmement large que sa maman avait eu bien du mal à ajuster. Au milieu de la danse : « mon dieu, ma cavalière, mes bretelles ont craqué : je vais perdre mon pantalon » Cette perte n'a pas eu lieu mais j'ai été prise de fou rire jusqu'à la fin du spectacle.

Parmi les spectateurs, un garçon que je ne connaissais pas a remarqué que j'étais très souriante !

Je l'ai retrouvé en terminale mathémém au lycée de garçons et, comme dans les plus beaux contes de fées, nous nous sommes mariés et nous avons eu beaucoup d'enfants... Nous venons de fêter nos noces d'or.

C'était « le conte de la Valse de l'empereur »

Cette valse de l'Empereur aura été pour les adolescents que nous étions un très grand moment de notre vie lycéenne.



Une fête des écoles publiques à Nevers en 1958.

Musée Nivernais de l'Éducation

8, rue du Cloître Saint-Cyr à NEVERS

Ouverture : ❖ Période scolaire :

Mercredi - Jeudi - Vendredi - Samedi de 14 h à 17 h
(Fermé du 1^{er} décembre aux vacances de Février)

❖ Juillet et Août :

Mercredi - Jeudi - Vendredi - Samedi de 15 h à 18 h.

Tarifs
- Adultes : 3 €
- Groupes : 2 €
- Enfants : 1 €

AMNE

: 09 64 46 28 90

Email : amnevers@wanadoo.fr

Site Internet : <http://pagesperso-orange.fr/museduc.nevers>



André Féron

André Féron est décédé à Toucy, à l'âge de 92 ans, un an après son fils, Claude. Arrivé à Montaron au sortir de la deuxième guerre, le couple que formaient André Féron et son épouse, Madeleine, a été en charge des deux classes de l'école de Montaron jusqu'en 1961, pour lui, et 1975, pour elle.

Retirés à Nevers puis à Toucy, ils participèrent plusieurs années aux retrouvailles des anciens élèves, André Féron étant le président d'honneur de l'Amicale qui fut dissoute en 2002. Ils éprouvaient toujours la même joie de revoir leurs anciens élèves. André Féron, secrétaire de mairie pendant de longues années, était aussi

devenu conseiller pédagogique, sa façon d'enseigner ayant été remarquée par ses supérieurs. Les élèves se souviendront des voyages scolaires, des fêtes, de la coopérative scolaire... qui, en ces années d'après-guerre, faisaient de l'école de Montaron un symbole de la pédagogie Freinet, dont on retrouve de nombreuses traces au musée de l'Éducation de Nevers. Le couple Féron est resté dans les mémoires. André a été le « maître d'école » pendant une vingtaine d'années, son épouse a fait toute sa carrière à Montaron où ils ont laissé de nombreux souvenirs, par leur engagement profond à l'éducation et leur participation à la vie même de la commune. ■



André et Linette Féron au musée de l'éducation le 4 mai 2008 devant la carte en relief provenant de Montaron. Ce jour-là, une quarantaine de « gamins » de Montaron ayant dépassé le demi-siècle, ont visité le Musée de l'Éducation. Ils ont pu parcourir les journaux qu'ils avaient eux-mêmes écrits, retrouvé les presses qu'ils avaient utilisées et bien d'autres matériels.

Le Journal du Centre, septembre 2013

André et Linette Féron ont remplacé Camille Laudet à Montaron en 1942 et voici le témoignage d'André Féron : « Nommés à Montaron en 1942, mon épouse et moi, enseignons selon les méthodes classiques apprises à l'École Normale. Nous assistons à une conférence sur L'École moderne, animée par Freinet à Nevers au cours de l'année scolaire 1945-46. Intéressés, nous décidons d'expérimenter ces techniques. C'est ainsi que sont nés dans nos classes, le texte libre, les fiches autocorrectives, le travail en équipes... et, bien sûr ! le journal scolaire, baptisé "Les frênes" en 1947. (...) André Féron a ouvert ses portes à bon nombre d'enseignants en les informant sur les techniques Freinet qu'il continuait à pratiquer avec Linette, son épouse. Il est devenu Conseiller Pédagogique (...). Il prit sa retraite en 1977.¹

Ils nous ont quittés en 2013 :

M. COUNILLON Jean-François
Mme PICQ Lucile

¹ Voir La Pédagogie Freinet dans la Nièvre (1936 – 2008), numéro spécial 2012 des Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation, pages 32 et 272, édité par le Musée Nivernais de l'Éducation à Nevers, rédigé par Jean Bugarel, Jacqueline Massicot, Annie Troncy, Paul de Loye et Josette Ueberschlag, en vente au Musée.

Journées Européennes du Patrimoine 14 et 15 septembre 2013 au musée....



*Cette année un record a été battu :
518 visiteurs.*

*Merci aux bénévoles qui
les ont accueillis !*



Le Mot du Président

Philippe Joly



d'autrefois. Cette visite peut entrer dans le cadre de la structuration du temps chez les plus jeunes ou de l'étude d'une période de l'Histoire pour les écoliers les plus âgés ou les collégiens.

Notre équipe est très consciente que le souvenir de cette visite sera d'autant plus marquant pour les professeurs et les élèves qu'elle aura été bien organisée sur un plan pratique. Nous devons réfléchir à des outils permettant de planifier soigneusement la visite et d'en prévoir le suivi à travers un certain nombre d'activités ou de questionnaires à remplir.

La visite du musée doit être comprise comme un acte pédagogique entrant dans un projet. Cela peut nécessiter un temps de préparation avec une visite de reconnaissance du site par l'enseignant(e). Cette préparation rigoureuse a déjà été réalisée avec succès notamment avec des écoles de Nevers. Nos bénévoles qui, pour beaucoup d'entre eux, ont déjà une longue vie derrière eux, accueillent les classes sur rendez-vous en hiver et savent bien jouer le rôle de passeur en



évoquant leurs souvenirs, en créant un lien entre le passé et le présent. Mais pour combien de temps encore ?...

La compréhension du patrimoine aide à prendre conscience de nos racines, de notre identité culturelle et sociale, des valeurs qui ont fondé notre société. L'école, l'éducation sont des valeurs fondamentales. Notre musée, animé par des bénévoles chevronnés, est fier d'en retracer l'histoire et de la faire partager notamment aux plus jeunes.



* Les photographies ont été prises lors d'une visite parfaitement préparée d'une classe de CE1 et CLIS 4 de l'école J. Macé le 12 décembre

© Amis du Musée Nivernais de l'Éducation

Imprimé par nos soins à 100 exemplaires.

Directeur de la publication : Philippe JOLY

Prix du numéro : 12,00 € (Adhérents : 10,00 €)

ISSN 0999 – 5951